

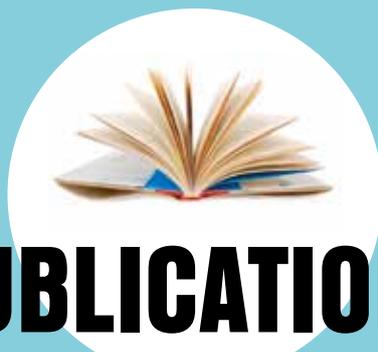
LECTURES.CULTURES

JEUNESSE ACTION

LE GRAND TOURNANT DE
LA MAISON DE LA CULTURE
DE TOURNAI

p.69





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble ; La langue française et les autres langues.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : **GRATUIT !**

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

UN PRINTEMPS RICHE EN PROJETS

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Nos secteurs sont particulièrement concernés puisque les décrets sur le développement des pratiques de lecture et les centres culturels seront révisés dans les mois à venir.

A un an des élections, le gouvernement finalise les derniers projets de décrets de la législation. Nos secteurs sont particulièrement concernés puisque les décrets sur le développement des pratiques de lecture et les centres culturels seront révisés dans les mois à venir. Il faut souligner la richesse des processus qui ont conduit aux textes qui seront soumis au Parlement. Des évaluations ont été menées, des études universitaires produites et un important travail de concertation avec les professionnels des secteurs et les fédérations représentatives a permis d'aboutir à des propositions innovantes et en phase avec les préoccupations des parties prenantes. Les associations représentant les villes et communes et les provinces wallonnes, ainsi que la Cocof, ont été consultées. En ce qui concerne la Lecture publique, je voudrais souligner le nouveau statut des bibliothèques itinérantes, plus conforme à leur pratique, le fait que PointCulture soit intégré au décret au titre d'opérateur d'appui spécialisé dans le son et l'image, ainsi que la reconnaissance de nouveaux dispositifs, médiathèques, ludothèques et soutien spécifique au développement d'une action en milieu carcéral. Pour les Centres culturels, les discussions sont toujours en cours au moment de boucler cet éditorial ; elles touchent essentiellement aux balises des actions culturelles spécialisées, à l'articulation des différents dispositifs de soutien, aux questions liées à la gouvernance et aux relations avec les pouvoirs publics partenaires. Du côté des Centres d'expression et de créativité et des pratiques artistiques en amateur, c'est le décret diffusion, actuellement en cours de rédaction, qui est attendu. Le secteur espère qu'il permettra la création d'un vrai volet amateur, ce qui semble aujourd'hui acquis.

Voté en décembre, le décret instaurant le parcours d'éducation culturelle et artistique est en cours de mise en œuvre. Le Conseil de l'éducation culturelle et artistique s'est réuni pour la première fois le 29 mars. Il contribuera à établir les orientations du PECA, il rendra des avis sur les textes légaux, participera à l'évaluation du dispositif et à définir les priorités et les actions susceptibles de faire l'objet de campagnes thématiques. Parallèlement, l'appel concernant la reconnaissance d'opérateurs ou de groupement d'opérateurs comme référents scolaires dans les dix territoires de mise en œuvre du PECA a été lancé. C'est un moment clé, après trois années d'expérimentation dans le cadre de projets-pilotes, le dispositif de médiation porté par le SGAT sera pérennisé. Ces consortiums contribuent, par leurs différentes missions, à assurer que le PECA se développe comme un service universel, respectueux de la diversité des bassins de vie et des impératifs de l'école comme du monde culturel.

Ce printemps a aussi vu le projet Un Futur pour la Culture relancé et doté d'un budget de 1,5 million d'euros. L'articulation création-territoire reste au centre du dispositif. Il s'agit de faire se rencontrer une œuvre avec la population et les acteurs d'un territoire. Une des difficultés pointées par le rapport d'évaluation de la dernière édition était liée à une répartition inégale des interventions artistiques sur le territoire, le nouvel appel tentera de réduire ce déséquilibre. Une attention particulière sera aussi accordée aux artistes en début de carrière et aux disciplines moins soutenues.

Vous avez sans doute remarqué que ce numéro de *Lectures.Cultures* vous a été envoyé sous une enveloppe d'un nouveau type. Elle a été fabriquée à base de produits végétaux, recyclés et biodégradables. Cette démarche s'inscrit dans nos objectifs de respect de l'environnement. Nous nous engageons aussi à ce que nos publications soient imprimées en Belgique avec des encres respectueuses de l'environnement, sur du papier PEFC/FSC issu de forêts gérées durablement. En outre, nous adaptons régulièrement nos tirages pour éviter tout gaspillage et utilisons aussi la version numérique.

Bon printemps à toutes et tous ! ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles

L'Action territoriale comprend les secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC.

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Edith Bertholet, Lapo Bettarini,
Diane Sophie Couteau, Célia Dehon,
Bénédicte Dochain, Françoise Dury,
Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx,
Muriel Laborde, Thierry Maudoux,
Bernard Michel, Florence Richter.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels,
Michel Bougard, Catherine Callico,
Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine,
Philippe Delvosalle, Pascal Deru,
Liliane Fanello, Véronique Heurtematte,
Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove,
Anne Lebessi, Bernard Lobet, Philippe Maes,
Aurélie Puissant, Marianne Puttemans,
Maggy Rayet, Catherine Renson,
Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer,
Didier Zacharie.

Relecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Nathalie Brichard
Tél. : +32 (0)2 413 36 19
Mél : nathalie.brichard@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°33 (Mai-Juin 2023)

7^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo couverture : Chloé Moglia Horizon - Rhizome - Scènes de rue Etienne



11



26

03 ÉDITORIAL

03 Un printemps riche en projets
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée professionnelle
des centres culturels 2023
par Célia Dehon

08 Pourquoi Google, Meta (Facebook/
Instagram), Spotify, Universal et
Streamz veulent-ils changer la nouvelle
loi belge sur les droits d'auteur ?
par Frédéric Young

11 ICI ET AILLEURS

11 Centre Multimédia Don Bosco :
la bibliothèque publique en version
augmentée
par Liliane Fanello
17 Madrid : patrimoine, culture
et citoyenneté
par Catherine Callico

23 MÉTIER

23 Michèle Dhem, animatrice-
formatrice dans le secteur socio-culturel
par Aurélie Puissant

26 PORTRAIT

26 Guillemette Laurent, metteuse
en scène : « Le théâtre, c'est le partage »
par Didier Zacharie

30 ACTION

30 Lessines, « The place to be »
pour les groupes de musique
par Thomas Casavecchia
34 Région de Bruxelles-Capitale :
bibliographie des corps et de l'intime
par Catherine Callico
37 Y-Grec : saisons bilingues
et planches à tout prix
par Anne Lebessi

SOMMAIRE



34



63



76

41 AUVIO

CD

41 *D'amour et de mort*
par Benoit van Langenhove

DOCU

43 *Le balai libéré : techniciennes de surface, paroles profondes*
par Philippe Delvosalle

46 LECTURE

SOCIÉTÉ

46 *Le travail en quête de sens*
par Thomas Casavecchia
50 *Dans quelle société vivons-nous ?*
par Bernard Lobet
54 *Des arts proches ou lointains*
par Catherine Renson

PROFESSION

59 *Faire de la veille documentaire*
par Jean-Philippe Accart
61 *La lecture comme une rencontre : réflexions sur le partenariat entre écoles et bibliothèques*
par Annelore Eloy
62 *Le « nouveau » métier de documentaliste, dans la société de l'information*
par Marie-Angèle Dehaye

BANDE DESSINÉE

63 *Environnement toxique*
par Marianne Puttemans

66 JEU

66 *Du rêve ! Du rêve !*
par Pascal Deru

69 JEUNESSE

ACTION

69 *Le grand tournant de la Maison de la Culture de Tournai*
par Laurence Bertels

ENFANT

72 *Sacré, sacré Patrimoine !*
par Michel Defourny

ADO

74 *La fille du phare d'Annet Schaap : un roman et son traducteur*
par Maggy Rayet

PORTRAIT

76 *Charlotte Bellière, autrice et scénariste*
par Isabelle Decuyper

JOURNÉE PROFESSIONNELLE DES CENTRES CULTURELS 2023

PAR CÉLIA DEHON,

directrice, Direction des Centres culturels

La « Jpro » organisée annuellement par l'Astrac et l'ACC, les deux organisations représentatives du secteur des Centres culturels, s'est déroulée le 7 février dernier au sein de la Marlagne. La thématique de cette rencontre, pensée par et pour les professionnel·le·s du secteur, était axée sur l'« art de faire commun, aujourd'hui et demain » ou comment les Centres culturels développent leurs actions en s'appuyant sur une approche d'intelligence collective pour répondre aux défis sociétaux. Plus de deux cents professionnel·le·s du secteur et leurs partenaires étaient au rendez-vous.

Afin d'interroger et d'illustrer les conceptions et les pratiques de l'action collective, la rencontre a été entamée par une table ronde inspirante animée par Steve Bottacin, auteur d'analyses portant notamment sur le statut de l'artiste, créateur et animateur socioculturel. Ce moment en plénière convoquait l'expérience et donnait tour à tour la parole à trois intervenantes ayant pratiqué l'une ou l'autre dimension de l'action collective. Anaëlle Casanova, travailleuse au sein de l'asbl « Communa » dont l'objectif est d'appuyer et d'encadrer les projets d'occupation temporaire à Bruxelles dans une approche sociale et inclusive, a livré sa vision de l'expérience de l'ouverture et de l'organisation d'un lieu d'occupation temporaire (Maxima) et des défis que cela représentait : gestion effective des lieux, déploiement de projets communs en vue de faire vivre le lieu, dialogue avec la population. Marie Godard, accompagnatrice indépendante de projets collaboratifs à impacts positifs (MUE), a confié, entre autres, ses différentes expériences, de la mise en place d'un projet de potager collectif – qui illustre les défis de projets ayant un impact sur l'espace public – à l'analyse partagée du territoire des Centres culturels du Nord-Ouest de Bruxelles en passant par la définition de l'identité d'un tiers-lieu (le Monty). Katheline Thoumpsin, directrice du Centre culturel de Leuze-en-Hainaut, est revenue plus particulièrement sur l'expérience du projet des « Renc'arts aux Villages », qui vise à créer du lien et impliquer les citoyens, les écoles, les artistes, les collectifs, etc., des villages de l'entité dans des moments de création participative.

Ces différentes pratiques révèlent que l'action citoyenne mobilise des acteurs des différentes sphères, culturelles, politiques, sociales, écologiques, voire économiques et que le défi réside dans la capacité à s'accorder sur des valeurs et des intérêts partagés (mais aussi sur la non-homogénéité des points de vue) en laissant les différents acteurs entrer dans la participation et en sortir selon leurs possibilités et leurs limites.

Cet échange qui permet d'ouvrir des pistes de réflexion s'est poursuivi – comme le veut la tradition de la Jpro – par une dizaine d'ateliers diversifiés tenant compte des différents métiers exercés au sein des Centres culturels (régie technique, accueil, programmeur·rice, animateur·rice, etc.) et des thématiques touchant de près les équipes (jeunesse, prise en compte de la diversité identitaire, etc.). Entre autres, deux ateliers ont porté sur la découverte du référentiel des droits culturels (atelier co-animé par Thibault Galand de la Plateforme des droits culturels et Pascale Piérad du CC Ourthe-et-Meuse) et les outils imaginés par le Réseau Culture 21 dans le cadre français de la démarche Paideia, permettant de les mettre en pratique, de les « vivre » de manière ludique avec des acteurs de différents champs (atelier co-animé par Anne Aubry du Réseau Culture 21 et Valérie Lossignol du CC Central). La particularité de la méthode Paideia est de favoriser, à travers les recherches-actions qui sont menées, le partage et l'extension du référentiel des droits culturels au sein d'environnements aussi variés que des hôpitaux, les projets urbanistiques, le folklore, etc., peut-être l'une des réponses à la question intrinsèquement posée par la Jpro :



comment favoriser l'approche commune de l'action entre acteurs issus de champs différents ?

La rencontre s'est achevée par un retour en plénière et une présentation tout aussi riche des résultats de l'atelier « Peut-on encore parler de tout ? Les Centres culturels face aux crispations identitaires », encadré par le Centre régional d'intégration de Charleroi, par Manon Istasse, animatrice au sein de l'Eden, CC de Charleroi, par Maud Mallet du CC de Mouscron et par

Laurence Vandermeren du CC de Pont-à-Celles. Cet atelier avait pour objectifs de présenter les outils et démarches facilitatrices en vue d'aborder, par l'action culturelle, des questions sensibles face à la diversité des identités et des parcours de vie des individus.

Il ne fait aucun doute que la Jpro a encore cette année rempli son objectif de favoriser le partage d'expériences et d'idées autour de thématiques actuelles impactant les travailleurs des Centres culturels. ●

POURQUOI GOOGLE, META (FACEBOOK/INSTAGRAM), SPOTIFY, UNIVERSAL ET STREAMZ VEULENT-ILS CHANGER LA NOUVELLE LOI BELGE SUR LES DROITS D'AUTEUR ?

INTERVIEW DE FRÉDÉRIC YOUNG
PAR FLORENCE RICHTER

Un ouvrage didactique, consacré aux droits d'auteur, publié récemment chez Larcier par Frédéric Young, membre de la Chambre des Écritures et du livre (FWB) et du Conseil de la propriété intellectuelle (fédéral), y répond, ainsi qu'à la plupart de nos questions sur cette vaste matière constamment d'actualité.

D rôle de message de Saint-Valentin que, ce 14 février dernier, par l'entremise de la Cour constitutionnelle, les plus grandes majors mondiales ont adressé à notre Premier ministre Alexander De Croo ! Au moyen de cinq requêtes convergentes en annulation de plusieurs articles de la loi de transposition de la directive 2019/790 sur les droits d'auteur, adoptée quelques mois plus tôt, ces entreprises majeures de la culture et des médias dénoncent « des entraves insupportables à leur liberté d'entreprendre, de commercer, de contracter, des discriminations préjudiciables, ou encore une mécompréhension totale des réalités de leurs secteurs d'activités, et même des besoins réels des auteurs et surtout des artistes ».

Pas vraiment l'amour... mais des arguments guère différents de ceux adressés deux siècles plus tôt par la Comédie française à Beaumarchais, lorsqu'il s'agissait déjà, à la fin du XVIII^e siècle, de réformer les ambigus privilèges remontant au Moyen Âge pour les établir en droits (humains) des auteurs et des autrices !

L'histoire nous aide-t-elle à comprendre le présent ?

C'est pourquoi j'ai choisi d'entamer mon ouvrage par un parcours inédit dans les siècles. Ainsi, à sa lecture, il apparaît que certains principes qui fondent notre Code de droit économique actuel trouvent leur origine dans des règles et des usages très anciens. L'effort créateur – « l'originalité » qui est à la base de la protection actuelle – est ainsi déjà valorisé par Horace dans son *Art poétique* (premier siècle) : « Il est difficile de donner une vie individuelle à des sentiments abstraits ; et tu risqueras moins à mettre en actes des épisodes de l'*Iliade* qu'à traiter le premier un sujet inconnu que nul avant toi n'a traité »¹.

Le « plagiat » est aussi moralement réprouvé dès cette lointaine Antiquité. Et un droit de propriété s'applique certainement aux exemplaires des ouvrages copiés à raison de pas moins de cent copies/heure et vendus par les Bibliopoles, véritables libraires-éditeurs. « À chaque vache son veau » énoncera quant à lui, selon la légende, le bon roi O'Neill, souverain irlandais du

VI^e siècle, pour trancher un différend sur un psautier recopié sans l'autorisation de son propriétaire, assimilant la copie au « petit » (le veau) de l'œuvre originale (la vache).

Mais c'est au XV^e siècle, lorsque se produira l'invention de l'imprimerie (Laurent Coster en Hollande et Gutenberg/Schoeffer en France), permettant la reproduction en masse des ouvrages, que des législations réellement nouvelles apparaîtront.

Les « privilèges d'éditions » du passé sont-ils déjà éminemment politiques ?

Si, à l'origine, il s'agit de soutenir une révolution technologique et sociale qui permet le développement des sciences et des arts, en protégeant « l'investissement financier des imprimeurs » par des « privilèges », assez rapidement les autorités modifient les règles du jeu pour avant tout contrôler la circulation des œuvres, et donc celle des idées qui influent sur leurs violentes luttes politiques et religieuses.

En Italie, puis en France notamment, les « privilèges d'édition » confèrent à leurs bénéficiaires un monopole de

« reproduction » et de commercialisation des livres ainsi autorisés pour une durée, une langue et des formats précis, d'autres privilèges autorisent les « représentations » théâtrales.

Cette protection est donc délibérément limitée dans le temps, bien qu'elles rapportent aussi des taxes aux caisses du Souverain, d'où l'usage aujourd'hui encore du terme de « royalties ». Ce système, de plus en plus sophistiqué, mais aussi critiqué, durera jusqu'à la Révolution française qui abolira tous les privilèges la nuit du 4 août 1789.

Le copyright britannique est, quant à lui, aux mains des intérêts privés ?

Le pendant britannique du « privilège d'édition » continental prendra lui le nom de « copyright », un droit de « copier », comme le terme l'indique. Il s'agit d'une « autorisation » de publier gérée, pour le compte de la Couronne britannique, par une corporation très puissante, la *Stationer's Company*. Contrôlant, et censurant si besoin, toutes les publications de livres mais aussi de presse, les *Stationers* vont établir dès 1556 un registre des copyrights, qui n'a rien à envier aux bases de données de nos bibliothèques nationales, et qui ne cessera d'être mis à jour (sur base volontaire) qu'en 2000 ! C'est ce registre qui nous permet de connaître toutes les œuvres publiées sous le nom de Shakespeare notamment.

Outil de régulation économique et de contrôle politique, le *Licensing Act*, qui organise ce premier régime de *copyright*, fera l'objet lui aussi de débats sociaux de plus en plus vifs. Aussi sera-t-il profondément réformé en 1710 par le *Statute of Anne*, dans la foulée de la glorieuse révolution et après pas moins de dix ans d'âpres négociations. Trois principes essentiels vont alors être posés : tout d'abord, la propriété sur les œuvres sera limitée dans le temps ; ensuite, l'œuvre sera rattachée à son auteur, avant de l'être (par autorisation ou par cession du droit) à l'éditeur, ce que le droit français ne prévoit pas encore à cette époque. Enfin, la réforme est présentée au Parlement comme une mesure favorisant l'enseignement (*Act*



for the Encouragement of Learning...). La « propriété intellectuelle » doit être « utile » à la société, pas seulement aux bénéficiaires individuels des droits.

Ces mesures ne plairont guère à certains éditeurs qui, dès leur entrée en vigueur, contesteront en justice la nouvelle législation... tout comme le font aujourd'hui les *majors* contre notre réforme de juillet 2022. Invoquant un principe de droit qui leur est plus favorable, celui général de propriété établi par la *Common Law*, un éditeur anglais tentera de faire cesser l'activité d'un de ses concurrents.

L'idée d'un « copyright perpétuel » séduira les premiers juges saisis. D'autres affaires naîtront alors rapidement sur base de cette jurisprudence, et finalement la question remontera, via le litige *Donaldson vs Becket* (1774) jusqu'à la *House of Lords* (agissant non comme législateur cette fois mais comme cour d'appel). Les Lords vont alors rechercher un équilibre nuancé entre les intérêts des éditeurs, derrière lesquels se trouvent ceux des auteurs, et ceux des publics d'obtenir par une durée limitée des droits, une plus large variété d'édition. Définitivement, la « propriété littéraire et artistique » ne sera pas une propriété « perpétuelle » comme les autres. Mais, pour autant, à qui finalement doit-elle profiter financièrement en priorité, la question ne semble pas résolue par ce nouveau *copyright*.

Dans l'Histoire, que sont les « prétentions absurdes et sans droit » des auteurs ?

Une autre dispute homérique, menée à la même époque en France, va illustrer à merveille cette dimension économique générale des droits des auteurs et des autrices. En quelques pages, je synthétise l'étude², bien documentée et passionnante, de Marie-Claude Dock, sur les arguments échangés vers 1775 entre le plus populaire des auteurs, Beaumarchais, et la plus puissante des institutions culturelles de France, la Comédie française.

Caron de Beaumarchais y interroge l'Intendant de la Comédie française, M. de Bellecour, et le somme d'expliquer comment sont calculées les rémunérations des auteurs pour les représentations des œuvres théâtrales et d'opéra. Le sentiment d'être abusé par les Comédiens est général chez les écrivains et compositeurs qui se plaignent auprès de Richelieu et exigent des règles plus « transparentes ». Assuré du soutien du Gouvernement du Roi, M. de Bellecour rejette toutes les questions et balaie les critiques dans des termes prodigieux à relire aujourd'hui : « On vient de me faire parvenir, et je ne puis vous dire ni par qui ni comment, les prétentions absurdes et sans droit du corps imaginaire des auteurs... Que ces auteurs fameux qui les ont précédés, les Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, eussent eu cette prétention elle n'eût pas été juste mais au moins supportable... aujourd'hui que la littérature n'est devenue qu'un métier, on veut détruire le théâtre... Que lez Comédiens se ruinent les auteurs les paieront-ils ? Dans aucun État, aucun Royaume, existe-t-il une loi qui ait l'injustice de dire à des particuliers, travaillez, dépensez, s'il y a du profit vous le donnerez à tels ou tels qui ne mettront dans votre commerce qu'un effet que vous achèterez et qui, si vous perdez, si vous faites banqueroute ne seront tenus à rien, cette loi est seroit barbare, odieuse... »

On croit lire Google et Meta ! La Comédie française tiendra bon sur ces positions et refusera les demandes des

- auteurs jusqu'à la Révolution qui apportera une nouvelle loi en janvier 1791. Proposée par M. Le Chapelier, élaborée par Mirabeau, elle établit le « droit de représentation », élargi aujourd'hui en « droit de communication au public » que sculpte, au millimètre, depuis une vingtaine d'années, la Cour de justice de l'Union européenne (CJUE) à chacune de ses décisions en la matière. Les théâtres, libérés des privilèges, devront toutefois avoir « l'autorisation préalable » des autrices et des auteurs, et négocier désormais avec elles et eux une (plus juste) rémunération. Pour s'assurer de l'effectivité de ce droit chèrement acquis, Beaumarchais et ses amis établiront un bureau, qui prendra bientôt le nom de Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD), le modèle initial de toutes les organisations de gestion collective, ces boucliers collectifs des créateurs et créatrices dont l'intervention est aujourd'hui tout particulièrement visée par les majors dans leurs requêtes à la Cour constitutionnelle belge.

Une fois encore, le parcours historique établi dans votre ouvrage nous apprend que les débats et litiges autour des droits d'auteur n'ont pas véritablement changé de nature depuis plus de deux cents ans. Et qui sont les arbitres de l'équilibre des libertés ?

En effet, le plus souvent, les débats et litiges portent en fait sur le « partage de la valeur » générée par l'exploitation des œuvres. Confrontés à cette véritable foire d'empoigne permanente, qui ne cessera plus de se diversifier avec l'évolution des techniques de reproduction et de communication des œuvres, les législateurs et les juges vont sans cesse être placés en position d'arbitres et enjoins de trouver l'équilibre équitable et socialement le plus justifié entre différentes libertés et principes essentiels des droits humains³. Et c'est sans doute cela l'enseignement le plus marquant des développements socio-économiques – et artistico-culturels – que j'ai essayé de mettre en avant dans mon ouvrage, dans le chapitre final relatif aux « droits des auteurs et des autrices dans la société ».

Votre ouvrage est-il utile pour les bibliothèques et centres culturels ?

Si tout cela n'intéresse pas directement les bibliothèques ou les centres culturels dans leur activité culturelle, heureusement éloignée des combats de titans (post)européens, ils trouveront peut-être une utilité à disposer des textes de la loi commentés et mis à jour après la transposition de juillet 2022. Des explications indispensables (très illustrées visuellement) pour comprendre des droits qui, cette fois, concernent les bibliothèques et centres culturels, car il s'agit des droits suivants : de copie privée, de reprographie, de prêt public ou encore les dispositions applicables à l'enseignement, à la conservation du patrimoine ou à la fouille de texte pour la recherche scientifique.

Et, petite cerise sur cette montagne d'informations : un guide pratique, comportant des présentations pédagogiques, de courts modèles de contrats, complète l'ouvrage avec un jeu amusant. ●

Frédéric Young, *Les droits des auteurs et autrices, tout simplement*, Bruxelles, Larcier, 2022, 607 pages, 49 €.

Notes

(1) Horace, *L'Art poétique*, dans une traduction de Fr. Richard, Paris Garnier, 1944 (disponible en ligne).

(2) Marie-Claude Dock, *Étude sur le droit d'auteur*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1963. Son ouvrage comporte la lettre de M. de Bellecourt à Beaumarchais.

(3) Notamment l'article 27 de la Déclaration universelle des droits humains qui unit deux libertés : « 1. Toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté, de jouir des arts et de participer au progrès scientifique et aux bienfaits qui en résultent. 2. Chacun a droit à la protection des intérêts moraux et matériels découlant de toute production scientifique, littéraire ou artistique dont il est l'auteur. »

CENTRE MULTIMÉDIA DON BOSCO : LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE EN VERSION AUGMENTÉE

PAR LILIANE FANELLO

journaliste

Toutes les photos © CMM Don Bosco

Franchir les portes du Centre Multimédia Don Bosco, c'est tout sauf entrer dans un lieu où les livres et le silence font la loi. Vous y croiserez peut-être les trois ados qui se sont donné rendez-vous pour une partie de Fifa 18 à l'Espace Jeux vidéo, ou la grand-mère aux manettes avec ses petits-enfants. Peut-être aussi quelques apprenants du cours de Français Langue Étrangère (FLE) à l'étage, pendant qu'un parent choisit des jeux de société pour le week-end à La Marelle, la ludothèque – Centre d'expression et de créativité, partenaire de longue date. Vous pourriez aussi faire la rencontre d'Ali, venu demander un petit coup de main à l'écrivain public, ou de Michelle, qui s'initie au b.a.-ba de l'iPhone à l'Espace Public Numérique (EPN), ou encore des participants de l'atelier d'écriture du mercredi après-midi...

« Le CMM est un peu une bibliothèque de quartier améliorée, si je puis dire... », commente d'emblée Guy Marchal, administrateur délégué de l'asbl Centre Multimédia Don Bosco. « Nous sommes à la fois bien enracinés dans le quartier du Laveu, où nous sommes installés depuis plus de quarante ans, et ouverts sur la ville et le monde. »

Le Centre Multimédia Don Bosco (CMM), à Liège, a fait de l'ouverture à tous les publics son fil rouge depuis ses débuts. Sa profusion d'activités et de propositions en fait un véritable carrefour des cultures et des générations, une fourmilière, parfois insoupçonnée, de savoirs et d'apprentissages...



Les bâtiments appartiennent aux frères Salésiens

UN RÉSEAU, NEUF COMPOSANTES

Le CMM, bibliothèque publique de droit privé, opérateur direct à Liège, est l'une des trois composantes du Réseau Local liégeois de Lecture publique (avec la bibliothèque des Chiroux « locale », qui déménage dans le quartier d'Outremeuse, et s'appellera désormais « B 3 », et le Service de Lecture publique de la Ville de Liège). Il fait partie de la Fédération interdiocésaine de bibliothécaires et de bibliothèques catholiques (FIBBC).

Pour compléter, le CMM est la bibliothèque-pivot d'un groupe qui comprend huit – bientôt neuf – implantations : la Bibliothèque du Séminaire (Bibliothèque des Prémontrés) et les bibliothèques de quartier Sainte-Walburge, Sainte-Julienne, Saint-Barthélemy, Saint-Remacle, Saint-Lambert, Robermont. À cette liste s'ajoutera, dès le mois de mai, la bibliothèque Saint-Louis au Longdoz. Mais nous nous concentrerons ici sur l'implantation du Laveu, celle sur laquelle flottent les drapeaux « Centre Multimédia Don Bosco ».



Le CMM Don Bosco est une des implantations du réseau de lecture publique liégeois

► HUMANISME CHRÉTIEN

Celle-ci été créée en 1982 par Jean-Michel Defawe, figure emblématique du monde de la lecture publique. Guy Marchal a repris le flambeau au décès de celui-ci, en avril 2021 : « On ne peut pas passer à côté de l'appellation "Don Bosco" qui dit bien ce que nous sommes, c'est-à-dire une association qui a entre autres le souci des jeunes puisque Don Bosco était avant tout un pédagogue, teinté d'un humanisme chrétien. Celui-ci se traduit notamment par le souci des personnes plus vulnérables. Nous nous adressons vraiment à l'ensemble de la population, dans une volonté d'émancipation, de participation, d'intégration et d'insertion. »

RENDRE LA LECTURE ACCESSIBLE

Le CMM a très tôt pris le parti de développer des actions en direction des publics en difficulté et de rendre l'accès à la lecture possible à un maximum de public. Sur ce socle ont émergé de nombreuses initiatives favorisant la lecturisation, l'alphabétisation, puis l'apprentissage du FLE, mais également des formations à la citoyenneté. Le CMM est d'ailleurs reconnu en tant qu'Initiative locale d'intégration (ILI) par la Région wallonne. « Nous avons été pionniers dans l'introduction de l'alphabétisation et de l'apprentissage de la langue française en bibliothèque », affirme Guy Marchal. « Aujourd'hui, nos cours de FLE représentent plus de mille heures par an. Ce n'est pas rien ! » La bibliothèque publique draine à elle seule plusieurs milliers de lecteurs individuels, auxquels s'ajoutent les collectivités (classes, groupes...), les prêts

interbibliothèques (de plus en plus nombreux), les animations autour de la lecture pour les enfants, un club de lecture ados itinérant qui a lieu dans trois bibliothèques du Réseau local liégeois de Lecture publique, un club de lecture pour adultes, des visites guidées animées... « Nous avons par exemple un partenariat avec le Collège Sainte-Véronique, une des plus grosses écoles secondaires de Liège. Chaque année, nous accueillons toutes les classes de première année pour une initiation-découverte ludique de la bibliothèque », explique Guy Marchal.

ALPHABÉTISATION À LA CARTE

Le CMM s'est intéressé à l'alphabétisation dès que Lire et Écrire a commencé à s'installer à Liège. « Au fil du temps, nous nous sommes rendu compte que la demande en alphabétisation était plus ponctuelle, contrairement à celle

pour les cours de FLE. Alors, pour l'alphabétisation, nous avons fait le choix d'une approche plus individualisée. Chez nous, cela se fait en solo ou en duo. Nous n'avons pas un grand nombre de participants – environ une quinzaine –, mais nous nous en occupons de manière beaucoup plus spécifique. En moyenne, les personnes deviennent autonomes après deux ans à deux ans et demi. » Ces personnes sont parfois envoyées par des services sociaux, la Régie de quartier, ou tout simplement par le bouche-à-oreille. « C'est parfois le voisinage ou la famille qui les envoie », affirme Guy Marchal.



Avec l'Espace jeux vidéo le CMM a été pionnier

MULTIMÉDIA

À côté des livres figurent d'autres médias, au moins aussi importants pour l'équipe du CMM. Ainsi, le centre comprend un EPN et le premier Espace Jeux vidéo en bibliothèque ouvert à Liège. Il a aussi développé un service de prêts de tablettes et liseuses. Son service d'animations multimédias propose des stages et ateliers, mais aussi la réalisation de courts métrages, dessins animés, vidéos... « La bibliothèque est le pilier, mais nous nous sommes vite rendu compte que le public avait besoin qu'on lui propose autre chose que de l'écrit », commente Guy Marchal. « Nous avons par exemple été pionniers dans l'introduction d'Internet puisque, fin des années 1990, nous avons commencé à organiser des initiations à Internet pour les enseignants. »



Animation multimédia sur la création de films d'animation

DES FILMS QU'ON NE TROUVE PAS AILLEURS

Le CMM a aussi mis en place un espace documentaire consacré au cinéma. « On y trouve des livres, périodiques et DVD consacrés aux grands films de l'histoire du cinéma du monde entier. Nous avons quelques centaines de DVD et, au cours de nos recherches, nous sommes tombés sur des films rares. Certains sont même des exemplaires uniques ! »



Les formations EPN attirent un public nombreux



Animation - lecture pour les petits

▶ GRATUITÉ ET OUVERTURE DU DIMANCHE

L'accessibilité à tous les publics se traduit de multiples manières. « À part pour le service d'animation multimédia, qui réalise parfois des films pour des commanditaires en échange d'une contribution financière, nos animations sont généralement gratuites, ou alors la contribution est minime. »

Les subsides sont ainsi la principale source de revenus, soit entre 90 et 95 % des rentrées, et Guy Marchal ne cache pas que l'asbl doit dès lors faire attention à chaque euro dépensé. Mais cette gratuité est un élément auquel l'asbl tient.

L'accessibilité se traduit aussi dans les plages d'ouverture, qui ont été adaptées aux habitudes du public. « Nous sommes par exemple ouverts le dimanche matin. C'est une plage que nous voulons absolument garder car nous avons constaté que les gens sont disponibles et plus détendus. »



À l'occasion de la Nuit des Doudous, le CMM a réalisé un film d'animation

PUBLIC FAMILIAL

Le dimanche est d'ailleurs un créneau où l'on rencontre surtout des familles, un public que le CMM aimerait attirer davantage. « Nous sommes

actuellement en réflexion sur ce que nous pourrions proposer au public familial. Lors de la Nuit des Doudous, nous nous sommes rendu compte que les parents étaient très contents de venir avec leurs bambins, mais comme

L'animation était très centrée sur les tout-petits, eux n'étaient pas occupés outre mesure. Suite à leurs retours, nous nous sommes dit que ce serait intéressant de mettre sur pied plus d'activités intergénérationnelles. Ça marche déjà dans l'Espace Jeux vidéo : on y voit des parents et grands-parents venir en famille. On voudrait faire ce genre de choses aussi dans la bibliothèque. »

SENSIBILISATION AU HANDICAP MENTAL

Sous l'impulsion d'une habitante du quartier, le CMM s'est aussi intéressé à la dimension handicap. « Chaque année depuis 2019, nous essayons de mener un projet d'animations au cours duquel nous faisons se rencontrer une classe de primaire et un groupe d'adultes porteurs de handicap. Pour nous, les notions de mixité des publics et de création artistique sont importantes dans ces projets. »

En 2019-2020, des enfants de troisième primaire du quartier ont pu créer un projet commun avec des adultes en situation de handicap mental, résidents de l'institution Les Chanterelles. « Nous avons alors monté une exposition sous forme de cabinet de curiosités qui a été présentée au Centre culturel de Seraing. » Cette année, le projet est réalisé avec des adultes autonomes suivis par l'asbl TAH – Travail et Autonomie pour personnes Handicapées. « Enfants et adultes participent à des ateliers de théâtre en vue d'une représentation qui sera donnée au Théâtre de Liège dans le cadre du projet "La scène aux citoyens". »

CE N'EST PAS FINI...

L'équipe du CMM est composée d'une trentaine de personnes, sous des statuts et des temps de travail différents. Dans une équipe aussi riche, les projets ne manquent pas, des ponctuels aux activités au long cours, à l'intérieur même du CMM ou hors les murs... Mais impossible de tous les citer !



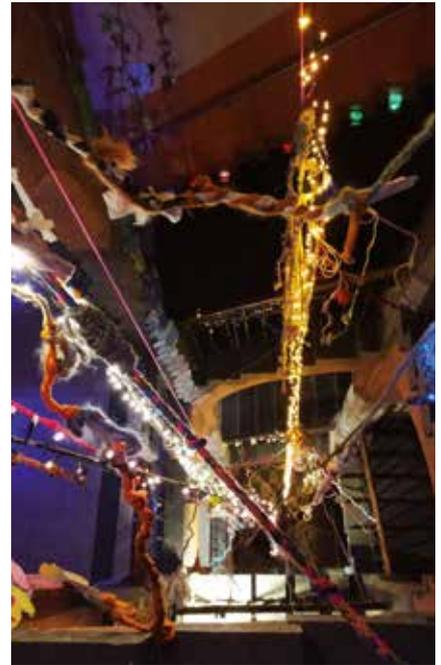
Sensibilisation au handicap



Les productions de la ludothèque - CEC La Marelle égaient les espaces communs du CMM



Lors de la Fête de la Lumière



- « Nous aurions pu aussi évoquer les ateliers d'écriture, comme celui animé deux années durant par l'écrivain Luc Baba, notre participation au Parcours d'éducation culturelle et artistique (Peca), à la plateforme Babillages et au projet TraJets, la fête de la lumière organisée lorsque les jours se font plus courts avec La Marelle et l'École de cirque Polichinelle, qui rassemble tous les ans mi-décembre des centaines de personnes... », décrit Guy Marchal.
- « Ou encore nos projets avec des personnes hospitalisées de longue durée, les échanges entre des enfants d'une école des environs avec ceux d'une école du Burkina Faso, la fête de quartier dont nous reprenons l'organisation pour le 16 septembre prochain, notre participation à "Lisez-vous le belge", notre présence dans les filiales du réseau... Sans oublier les expositions, celles que nous avons conçues et montées nous-mêmes, mais également celles que nous empruntons. » La prochaine se tiendra du 17 mai au 15 juin 2023. Il s'agit de l'exposition « En fluo », consacrée à Kitty Crowther, auteure et illustratrice jeunesse belge.
- « À cette occasion, le CMM recevra une vingtaine de classes en animation autour de cette expo, le but étant de donner aux plus jeunes le goût de lire. »

CONSOLIDATION ET TRANSITION

Aujourd'hui, pour le CMM, le temps est plutôt à la consolidation et à la transition. « Nous venons de franchir des années difficiles, avec une baisse de fréquentation due à la Covid-19. Avant de nous lancer dans de nouveaux grands projets, nous devons stabiliser nos finances et consolider notre présence dans les différentes structures. Nous allons aussi devoir nous adapter aux conséquences du déménagement des Chiroux, qui est tout de même un événement important en matière de lecture publique à Liège. »

QUESTIONS EXISTENTIELLES

Ce temps est aussi propice à la « réflexion sur la bibliothèque de demain », un des axes prévus dans la demande de reconnaissance quinquennale.

« Nous discutons de tout cela à la fois en interne, mais aussi dans différentes instances où nous sommes présents. Par exemple, nous faisons le constat que le public devient plus casanier. Alors, comment faire en sorte de créer et entretenir les liens dans ce contexte ?

Autres réflexions : que faire avec nos collections encyclopédiques à l'heure où Internet devient la référence ? Et comment faire en sorte que la bibliothèque soit plus proche des gens ? Quels sont leurs besoins réels ? Et comment faire pour que la bibliothèque soit un lieu où l'on reste, et non où l'on ne fait parfois que passer ? » ●

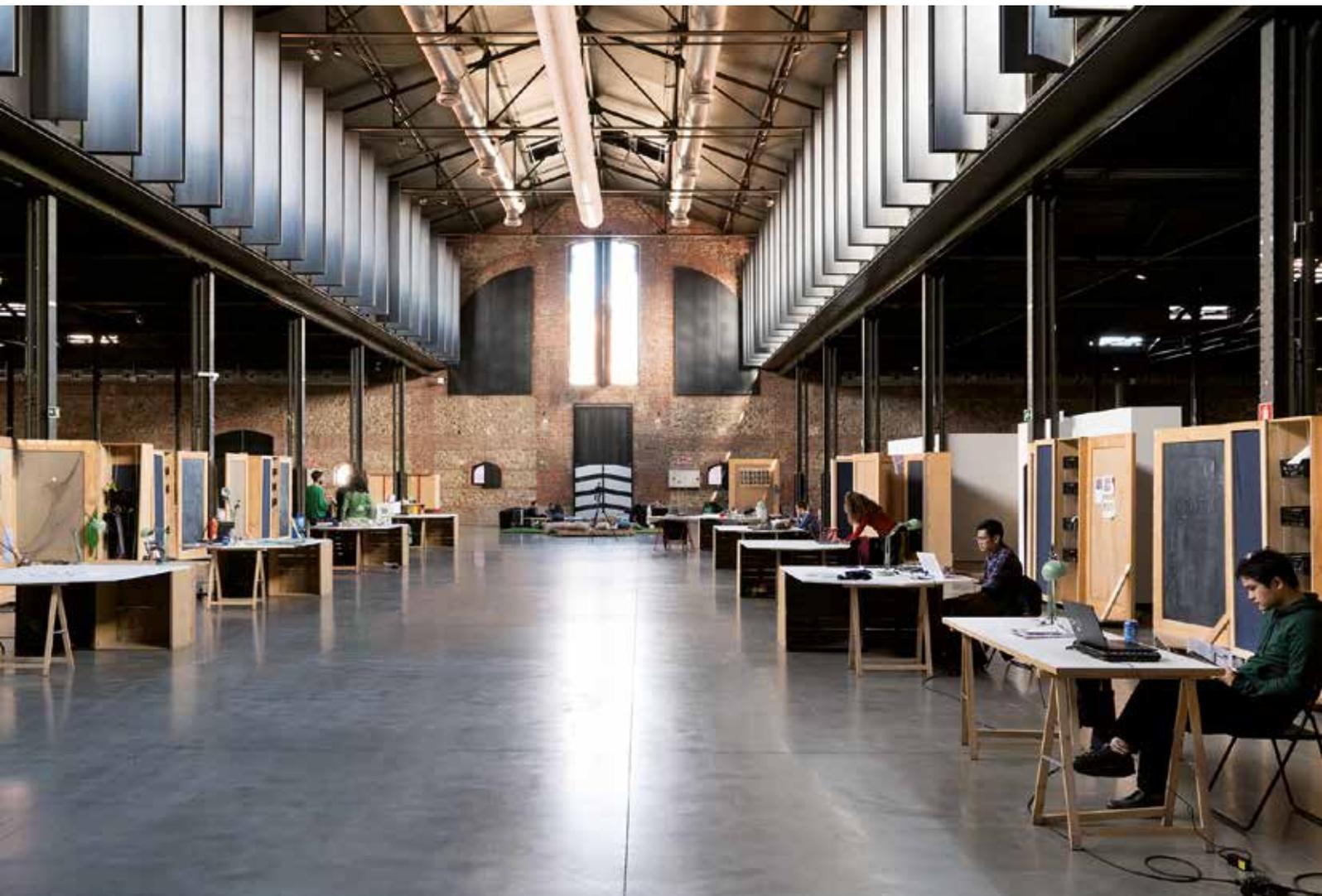
MADRID : PATRIMOINE, CULTURE ET CITOYENNETÉ

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

.....

Des rives du Manzanares au quartier multiculturel de Lavapiés, le sud de Madrid se régénère, en même temps qu'un patrimoine monumental réaffecté dans la culture. Parmi les exemples retentissants, le Matadero déployé sur le site d'anciens abattoirs, et la Casa Encendida, en place d'une maison de prêt sur gage. Deux centres culturels dont la pratique se veut engagée face aux enjeux sociétaux et environnementaux. ▶



Centre de résidences artistiques © Matadero Madrid



Le site des anciens abattoirs © Matadero Madrid

► MATADERO, ARTS ET COMMUNAUTÉ

Le centre international de culture et de création artistique Matadero occupe toute une partie du splendide ensemble de pavillons conçus par l'architecte Luis Bellido au début du XX^e siècle, étalé sur 165.415 m² et faisant fonction d'abattoir industriel et de marché aux bestiaux de la ville, jusqu'en 1995.

Aujourd'hui s'y développe un vaste programme constitué d'expositions, de théâtre, de festivals, de concerts, de projets cinématographiques et audiovisuels, de conférences, de conversations mais aussi d'ateliers, de résidences pour artistes, de programmes éducatifs, etc. « C'est un lieu vivant pour le plaisir de la culture, pour l'expérimentation artistique et pour le débat d'idées dans les domaines des arts visuels et de la scène, du design, de la littérature, de la culture numérique, de l'architecture et de bien d'autres pra-

tiques créatives, s'enthousiasme Rosa Ferré, directrice artistique du Matadero Madrid. C'est également un écosystème qui abrite dans ses bâtiments des usages, des initiatives et des agents très diversifiés. Qui relie la connaissance artistique à la recherche scientifique et technologique, et reste connecté à une série de débats fondamentaux dans la construction de l'avenir. »

Outre les trois projets pilotés par Matadero – Intermediae, le centre de résidences artistiques et Medialab –, le lieu accueille deux projets publics dont la direction artistique est indépendante : la Cineteca Madrid et la compagnie Naves del Español.

L'ART ANCRÉ DANS LE TISSU LOCAL

Le projet Intermediae est dédié aux pratiques artistiques engagées socialement, tant du point de vue de

la recherche que de l'innovation culturelle. Le programme annuel s'adresse à un large public et propose des conférences et des débats, des séminaires, des expositions et des ateliers... « En tant que moteur de projets artistiques et communautaires, le centre est devenu une référence nationale et internationale, affirme Zoe López Mediero, coordinatrice. L'écologie, l'enfance, la participation citoyenne à la culture, la médiation culturelle, le droit à la ville, entre autres, sont les thématiques d'un programme généré collectivement et de projets axés sur l'implication des citoyens dans le domaine artistique et culturel. Nous travaillons aussi avec le tissu culturel de la ville, toujours en dialogue avec la scène internationale dédiée à ce type de pratique. »

De même, au sein des programmes de résidence – ouverts aux artistes, éducateurs, conservateurs, chercheurs, agents artistiques et autres profils hybrides, individuels et groupes ou asso-



Hall d'exposition © Matadero Madrid



Installation numérique au Matadero © C. Callico

ciations –, l'accent est porté sur les liens avec les acteurs du tissu culturel local : autres lieux de résidence, ateliers d'artistes, galeries d'art, institutions publiques, etc. Les créations et recherches des résidents sont partagées au grand public lors de divers événements et activités.

Tandis que, à l'intersection entre l'art, le design, la science et la technologie, la plate-forme de création artistique numérique et des nouveaux médias Medialab se définit comme « un laboratoire de production, de recherche et de diffusion de projets culturels qui explore les formes d'innovation numérique ». Un projet également porté par une dynamique de participation communautaire et d'engagement civique. « Medialab conçoit la culture comme une technologie sociale, un outil de changement qui, correctement orientés, ont le potentiel de transformer la géophysique et la géochimie de la planète au profit de toutes les entités qui la composent, souligne Eduardo Castillo Vinuesa, coordinateur. L'idée étant de « répondre de manière créative aux grands défis contemporains liés à la ville et mondiaux, tout en développant un programme de réflexion critique sur la révolution numérique et son impact sur la société ».

JEUNESSE ET ÉDUCATION

Dans le cadre des thématiques traitées sur le site, une série d'activités sont spécialement conçues pour les écoles et



Le site du Matadero © C. Callico

l'enseignement supérieur. Chacun est invité à explorer la multiplicité des pratiques artistiques qui peuplent les espaces de Matadero au travers d'ateliers, expositions, de conversations, visites, concerts, performances, théâtre... Et des ressources pédagogiques récentes sont mises en ligne à disposition des enseignants, produites dans le cadre de recherches liées à l'art et à l'éducation, à l'enfance et à l'espace public ou à la culture locale et au travail avec les communautés.

Sur le côté, spécialisée dans le cinéma de non-fiction, la jeune équipe de Cineteca Madrid axe sa programmation sur les

nouvelles formes audiovisuelles, et en particulier un cinéma indépendant, alternatif, critique et de non-fiction, au travers d'ateliers, de séminaires et de festivals, autoproduits à Madrid. Se définissant comme « un espace moderne et multifonctionnel qui accueille une programmation audiovisuelle attentive au développement culturel de la société contemporaine », le lieu dispose de trois salles de projection, ainsi que d'espaces polyvalents – archives, cantine, patio... –, qui ont pris place en 2011 dans les anciens réfrigérateurs et la chaudière réhabilités de l'abattoir municipal.



La Casa Encendida © C. Callico



La Casa Encendida © C. Callico

LA PLURICULTURELLE CASA ENCENDIDA

Établie dans un immeuble patrimonial classé, dont la fonction de départ était une maison de prêt sur gage, La Casa Encendida se veut également ouverte sur le quartier populaire qui l'entoure. Sa réhabilitation s'est opérée dans le respect de l'architecture d'origine. Ont contribué à l'élaboration du projet : des sociologues, professeurs à l'université, représentants d'associations, groupes d'immigrés, institutions culturelles et usagers potentiels.

Un espace d'accueil de plain-pied remplace désormais l'imposant escalier, favorisant notamment l'accès des personnes handicapées. La cour intérieure, haute de quatre étages, arbore une verrière et est dotée de panneaux acoustiques, de persiennes et d'un éclairage adaptés à une programmation



Expo Ad Minoliti © La Casa Encendida

d'expositions, de concerts et d'autres événements. Sous le patio, en sous-sol, ont été aménagés un cinéma de 60 places et un auditorium de 200 places.

« La transformation exigeait le revirement d'une idéologie ancrée dans la bienfaisance à une approche destinée à outiller les communautés défavorisées du sud de Madrid pour qu'elles deviennent elles-mêmes acteurs culturels, relève Jose Guirao, directeur du centre culturel et social. Dans cet ordre d'idées, le réaménagement des espaces et les stratégies d'exposition visent la création d'un espace activiste destiné à accueillir des activités à finalité sociale. » Certains espaces sont partagés avec d'autres infrastructures (café, magasin de commerce équitable, espace IT) et accueillent des expositions temporaires ou non, d'art en dialogue avec le lieu. Telle l'exposition *Mundo Extreme*, fruit d'une collaboration avec Debajo del Sombrero (Sous le Chapeau), un groupe d'artistes de « l'art brut » qui illustre la vie du centre culturel, son occupation et la plasticité de l'usage de ses espaces.

Le centre culturel et social, propriété de la Fondation Montemadrid (liée à une historique caisse d'épargne), privilégie quatre domaines d'action : la culture, la solidarité, l'environnement et l'éducation. « À partir de chacun d'eux se développent diverses activités qui répondent aux intérêts et aux demandes d'un public engagé et intéressé par les dérives en cours. S'adapter aux changements globaux et anticiper les nouveaux besoins sociaux et culturels reste notre grande priorité », martèle Jose Guirao.

Au programme, des activités autour des arts plastiques et visuels, des arts de la scène, de la musique, de la littérature et du cinéma. Autour du thème annuel « Reivindicar la resiliencia / Reclaiming Resilience », Naomi Rincón Gallardo, née en Caroline du Nord en 1979, est la troisième invitée (16/6-17/9/23) de la saison par La Casa Encendida. Artiste visuelle et chercheuse, elle vit et travaille entre Mexico et Oaxaca. À partir d'une perspective queer décoloniale, de sa formation aux mondes oniriques et mythico-critiques, elle crée des contre-mondes dans des cadres

néocoloniaux. Convoquant dans ses travaux « les jeux théâtraux, la musique pop, les visions du monde méso-américaines, la fiction spéculative, les festivités vernaculaires et l'artisanat, le féminisme décolonial et une critique queer de couleur ».

SOLIDARITÉ ET (RÉ)INSERTION

Le volet social du centre vise à « favoriser l'amélioration de soi, l'intégration sociale et le travail d'équipe à travers des projets dans les domaines du handicap, de la coopération, de l'emploi et du bénévolat. Il s'agit de développer un espace de réflexion et de débat, pour créer des réseaux et contribuer à l'articulation d'un tissu social engagé et responsable ». Des cours et des rencontres (cycles de débats, colloques, séminaires, tables rondes et conférences) documentent sur la réalité des populations précarisées par l'actualité. Outre des conseils professionnels pour artistes et/ou personnes marginalisées, diverses ressources sont proposées par le centre via des laboratoires de créa- ▶

- tion – radio et son, numérique, photographie et post-production audiovisuelle –, également accessibles aux plus jeunes.

À l'étage du centre, la bibliothèque La Casa Encendida se déploie sur quatre espaces – adulte, jeunesse, journaux et médiathèque –, soixante-six places de travail et 7.000 titres spécialisés dans les thématiques du lieu. Tandis que la médiathèque propose vingt-six sièges avec connexion internet gratuite, trois ordinateurs et six sièges pour visionner des films et documentaires de la collection audiovisuelle, soit plus de 10.000 titres pour tous les âges.

En outre, des activités (animations, expositions, arts scéniques...) pour les enfants de 6 à 12 ans sont également planifiées, dans le cadre d'un programme scolaire établi du 4 octobre au 22 juin, selon différents formats : dans les écoles, à La Casa Encendida ou en ligne. « Le programme scolaire La Casa Encendida vise à offrir des activités qui repensent et élargissent les contextes d'apprentissage d'une manière innovante, ludique et pédagogique, tout en complétant le programme scolaire de tous les niveaux d'enseignement, et autres modalités éducatives, ici encore en lien avec les thématiques du lieu : durabilité environnementale et science, droits humains et diversité culturelle, genre et diversité affective-sexuelle, solidarité... », indique-t-on sur place.

Enfin, pour ajouter à la convivialité de l'endroit, une toiture-terrasse offre un espace partagé qui se prête notamment à du jardinage, des projections de films, des expositions, des dj-sets, ou simplement à la détente. ●

INFOS :

www.mataderomadrid.org
et www.lacasaencendida.es

EN BIBLIOTHÈQUE, DU ZOO À L'ÉGLISE

Dans cette même zone madrilène, deux bibliothèques ont investi de prestigieux lieux reconvertis. La Bibliothèque publique municipale Eugenio Trías – du nom du philosophe à la pensée éthique – inaugurée en 2013, occupe deux grands pavillons dans les installations de la Ménagerie, l'ancien zoo, au sein du parc du Retiro. Dans le bâtiment originel en verre de deux étages, les espaces ont été adaptés à leur nouvelle affectation et entre autres évolutions, les anciennes cages bordant la façade sud ont été transformées en cabines de lecture. Sur une superficie totale de 3.794 mètres carrés, la bibliothèque abrite une lumineuse salle de consultation et de lecture, des espaces de travail et une pièce polyvalente.

Autre exemple de mutation réussie, la bibliothèque Escuelas Pías qui s'est fondue dans les murs d'une église du XVIII^e siècle, anciennement de l'ermitage de Pilar. Lors de la guerre civile, l'école et l'église ont été incendiées et pillées. Le marché de San Fernando, une école du travail et, plus tard, un immeuble d'appartements ont été construits sur une partie du site. Puis, après plus d'un demi-siècle d'abandon, fin des années 1990, les ruines de l'église ont été réhabilitées en tant que Bibliothèque universitaire du centre associé UNED de Madrid. Il s'agit d'un centre de ressources bibliographiques et d'information pour l'étude, l'enseignement, la recherche et les activités liées au fonctionnement et à la gestion de l'université.

INFOS :

madridfilmooffice.com/en/localizacion/eugenio-trias-municipal-public-library/
unedmadrid.es/bibliotecas-uned-madrid/

MICHÈLE DHEM, ANIMATRICE-FORMATRICE DANS LE SECTEUR SOCIOCULTUREL

PAR AURÉLIE PUISSANT

responsable Communication, Réserve centrale de Lobbes, Service de la Lecture publique

Pouvez-vous vous présenter brièvement ?

Voici plus de trente ans que j'évolue dans le secteur socioculturel où j'exerce plusieurs fonctions : animatrice, formatrice, accompagnatrice, intervenante. À côté de cela, j'ai plusieurs espaces de créativité : la gravure, la danse, l'audio-visuel. J'adore faire la cuisine et je suis une exaltée du jardinage. Je participe également au projet de banque NewB.

Quel est votre parcours professionnel et comment en êtes-vous arrivé là ?

D'abord animatrice, autodidacte, au Centre culturel d'Ans. J'ai appris doucement mon métier en le pratiquant et en suivant une formation d'« animateur de groupes » initiée par la Province de Hainaut. Lors de cette formation, je comprends que le socioculturel est en charge de la vitalité démocratique, de l'expression dans l'espace public. Par la suite, j'ai eu l'opportunité d'être engagée comme formatrice au sein d'une organisation d'éducation permanente. Face à cela, je sentais ne pas avoir toutes les cartes en main. J'ai souvent eu besoin de faire des allers-retours entre les terrains de l'animation et de la formation ; une façon pour moi de rebattre les cartes et de choisir les meilleures alternatives.

Cette incertitude de position est vécue dans bien d'autres métiers du secteur socioculturel. Une partie des travailleurs des Centres culturels, par exemple, ne sont pas forcément des personnes qui à la base sont animateurs. C'est un métier où la plupart des gens sont autodidactes. Même s'il

existe des écoles qui proposent des sections socioculturelles, comme l'IAD, l'IHECS, il reste que, pour nous tous, nous apprenons notre métier, nous trouvons nos chemins d'apprentissage dans la pratique. Cette évidence suppose un véritable engagement des employeurs, pour assurer le soutien de cette professionnalisation.

Il n'est pas simple de relier nos pratiques aux exigences institutionnelles telles que les termes d'un décret, les valeurs défendues et les concepts de référence. Comme accompagnatrice, c'est une articulation que je suis amenée à travailler collectivement. Traduire ces exigences « en français du cœur et de l'esprit » pour se les approprier, les relier à ce que l'on fait quotidiennement, permet de nourrir le sens, la vigilance critique et la motivation.

Ce type de travail institutionnel, j'en ai fait l'apprentissage lorsque j'ai accompagné des équipes en bibliothèque pour l'élaboration de leur plan de développement de la lecture dans le cadre de la mise en œuvre du décret de 2009. Ma collègue, Cécile Paul, formatrice au CESEP, m'a offert des voies pratiques et simples pour travailler collectivement à la complexité des projets dans les bibliothèques. Ensuite, je l'ai accompagnée sur le décret des centres culturels de 2013.

Dans le secteur socioculturel, le métier de la formation requiert des postures particulières, une attention aux individus et aux groupes, à la dynamique et à l'intelligence collective, au questionnement éthique... Autant d'exigences et de recherches qu'il faut nourrir. C'est grâce aux compagnonnages avec des collègues que j'ai appris mon métier et

que je l'apprends d'ailleurs toujours.

Ce métier exige que l'on se forme régulièrement et que l'on prenne le temps de se ressourcer. C'est difficilement négociable auprès d'un employeur et cela explique qu'en 2017 j'ai décidé de m'auto-employer par le biais d'une coopérative d'emploi.

J'ai pris ce risque afin d'être plus indépendante, d'organiser mon temps et de me former régulièrement. Dans le même registre, avec plusieurs collègues, nous avons créé un réseau de réflexion et de recherche basé sur le terrain. Nous avons programmé des interventions. C'est une zone de prise de recul collective et salutaire qui continue à faire évoluer mes postures et la qualité de mes interventions.

J'ai l'impression d'avoir un parcours guidé par mon plaisir de la recherche. Par essence, je suis dans la vie. Je pense vraiment que je ne pourrais pas travailler si je n'avais pas plaisir à forger des alternatives, à respecter les forces de vie pour contrer les routines. Je me connais, quand j'ai soudainement envie de changer de métier, pour aller vendre des glaces (et même pas au soleil), il est temps pour moi de faire le point sur mon métier. Je m'assois, me demande ce qui rendrait mon métier plus vivant et j'essaie de m'y atteler. L'avantage d'être disposée au changement, c'est que je suis vite informée quand les situations m'ennuient ou que je suis déçue par elles.

À l'heure actuelle, je suis essentiellement sur l'accompagnement des équipes qui réalisent l'évaluation et l'élaboration des plans de développement de leur Centre culturel, de leur Bibliothèque, de leur Maison de jeunes. ►

- Je me déplace dans ces structures, je traverse la Wallonie et la région de Bruxelles et je rencontre de nombreux professionnels qui ont des métiers différents, des perceptions singulières de leurs missions, qui croisent des contextes de vie, des territoires, des populations particulières. Je partage avec eux cette complexité, cette richesse et nous travaillons ensemble à des stratégies de développement pour améliorer la vie de chacun.

J'ai beaucoup aimé la mise en œuvre du décret de la Lecture publique car elle a été préparée en amont, bien amenée. Ce décret a ouvert à l'animation les métiers des personnes qui œuvrent dans les bibliothèques, ce qui n'était pas forcément une pratique inscrite chez elles. Avant l'application du décret, il y a eu une phase d'expérimentation pour les bibliothèques qui le désiraient. Trois années ont été consacrées à l'implémentation des plans de développement de la lecture : un creuset pour l'inventivité, les partages, des recherches. Dans le même temps, il y a eu un soutien financier, qui permettait, entre autres, l'engagement d'un mi-temps supplémentaire. Enfin, une politique de formation soutenait les exigences du décret et permettait aux structures de formation une recherche-action sur les besoins des équipes. Tout cela a permis de se consacrer à l'auto-évaluation des actions et des plans de développement. Voilà une stratégie qui conditionne la bonne réception des décrets par les acteurs de terrain. Les accompagnements se font alors en connexion avec les autres espaces de ressources dont bénéficient les professionnels.

Les décrets du champ socioculturel sont spécifiques parce qu'ils sont au carrefour des dynamiques d'éducation permanente, de démocratie, d'ouverture aux ressources, aux savoirs, aux pouvoirs, aux solidarités, aux langages symboliques, aux droits culturels... Voilà ce qui rend spécifique mon métier. Je suis plongée dans le sens de la vie, dans des questions sociales, de liberté, d'égalité et de démocratie qui sont réfléchies collectivement. C'est fascinant.

Quels ont été les défis auxquels vous avez été confrontée dans votre métier ?

Croiser les réalités des équipes lors des accompagnements me permet aussi d'en découvrir les points de tensions. Le secteur est traversé par des contradictions dominantes qui pèsent sur les conditions matérielles du travail. Une tension forte, aujourd'hui, c'est le temps, plus précisément le manque de temps.

Les décrets et le bon sens nous invitent à plus de démocratie, à faire place, à côté des volets programmatiques, au développement d'enjeux territoriaux. Les équipes sont donc davantage amenées à organiser des stratégies sur le moyen et le long terme et cela convoque des dynamiques partenariales, des dispositifs de projet collectif, de la rencontre « physique ». Là où, par manque de temps, s'imposent souvent des rencontres différées et virtuelles. Pour y faire face, il faudrait élaguer nos pratiques obsolètes, mais... faire de la place, ça prend du temps. Les équipes sont régulièrement à flux tendu, tout en assurant la création de dispositifs de rencontre avec les populations.

Le cœur de notre métier, ce sont les êtres qui se rencontrent, se disent, agissent ensemble. Pour cela, il faut du temps mais ce temps paraît perdu dans des pratiques essentielles, souvent discrètes. Ce travail invisibilisé finit par étouffer l'agenda de chacun.e, en creux. Rendre visibles ces concertations, ces dynamiques participatives est une façon d'assumer que ce sont aussi des « actions centrales ». Elles sont rarement valorisées dans les brochures de saison, ce qui est d'ailleurs dommageable, car cela donne au grand public, aux associations, aux politiques une vue parcellaire des dynamiques socio-culturelles. Rendre plus visibles les dynamiques participatives provoquerait une bascule organisationnelle et politique nécessaire.

Prendre le temps d'analyser les actions pour refaire des choix et ainsi libérer de la place, du temps, pour permettre aux opportunités de trouver un espace, c'est aussi un en-

jeu travaillé en accompagnement. Ensuite, il y a peu de temps consacré à la formation, à la réflexivité collective, sectorielle, à l'approche collective des nouveaux concepts comme les droits culturels, par exemple. Réduire le temps disponible pour la réflexion collective renforce nos envies de convaincre, réduit nos pratiques de délibération, fait ronronner nos discours socioculturels. Et enfin, pour couronner le tout, une partie des professionnels a vu doubler son temps de travail administratif et s'imposer à eux de nombreux dispositifs de contrôle.

Quelles ont été les étapes clés de votre parcours professionnel ?

La première étape clé fut l'invitation d'Engelbert Petre à suivre une formation à l'animation de groupes. J'y ai découvert une première méthodologie qui m'accompagne depuis : l'entraînement mental. L'an dernier, j'ai coécrit un article sur cette pratique avec Vincent Delvoye¹. J'ai petit à petit constitué un socle de savoir comme la pratique de l'animation de groupe, la psychosociologie, l'analyse institutionnelle.

Rencontrer des personnes qui me permettent de me situer et me renvoient en miroir à moi-même me nourrit. C'est un mouvement de recherche que je partage avec d'autres et que d'autres me partagent. Ce sont des lieux d'embarquement mutuel dont je remercie mes collègues, qui se reconnaîtront.

Cette recherche est de l'ordre du savoir-être-faire, il s'incarne dans des partages de praticiens qui viennent me questionner sur mes postures, mes rapports au monde, aux autres : « Qu'est-ce que je fais quand je fais ce que je fais ? » Ces praticiens appartiennent à différentes sphères, pratiquent différents langages. Aujourd'hui, je peux dire qu'ils ont en commun le rapport au non-savoir, à la diversité, à l'égalité des intelligences², à la transversalité, à l'accueil de ce qui se propose, au vécu. Leurs langages, leurs pratiques s'évertuent à poser des espaces d'écoute, de déploiement de la pensée, d'entrelacs des pensées, des ressentis, parfois sans mots. Chacune de

ces pratiques me donne envie de danser avec la pluralité de la vie tout en, singulièrement, m'y reconnaissant.

Dans les étapes clés de mon parcours, il y a donc la rencontre avec plusieurs pratiques, dont l'entraînement mental, la socianalyse³, les pratiques théâtrales d'Augusto Boal, comme les techniques introspectives, la maïeusthésie⁴. Travailler avec mon corps m'a permis d'approcher une capacité à être plus présente aux autres...

Quelles sont les réalisations dont vous êtes la plus fière ?

La mise en œuvre, avec Christine Lucassen, Manon Lengler, Katty Masciarelli, Vincent Delvoye de la formation « Dire pour Agir ». Formation qui n'a pas cessé d'évoluer durant sept ans et qui formait des animateur.trice.s socioculturel.le.s. Formation qui mêlait les approches d'éducation permanente, de créativité, de pratique artistique. Petit à petit, nous avons fait place à plus d'objectifs « sensibles », à l'intuition, à la pratique de la créativité comme une voie expérientielle qui convoque l'émancipation. Nous avons ouvert nos objectifs pédagogiques « rationnels » à d'autres dimensions intuitives, moins nommables, plus expérientielles. Laisser de la place à ce que l'on nomme difficilement, c'est faire perdre du pouvoir aux objectifs rationnels. Cette expérience m'a fait gagner en compétences et en savoir-être « sensible ».

Comment voyez-vous votre avenir professionnel ?

Sur des partages d'expérimentations entre professionnel.le.s, où l'on a du temps, avec des rires, de la joie et où les concepts sont apprivoisés. Un lieu du faire, du défaire et du tisser.

Le mot de la fin pour terminer cette interview ?

Notre métier est au cœur de l'égalité et au sein de l'égalité du cœur et des intelligences. J'ai rendez-vous et je prends la route, comme une nomade, parce qu'il



Michèle Dhem ©

est important de parler de ce qui nous fait vivre et de ce qui est existentiel, de ce qui est politique dans notre boulot. Quand on a rejoint ce courant-là, on peut naviguer ensemble.

Autodidacte, ce n'est pas quelque chose que l'on fait seule. Je souhaiterais donc profiter de cette interview pour remercier plusieurs personnes qui m'ont grandement nourrie : Majo Hansotte, Bénédicte Hoen, Katty Masciarelli, Cécile Paul, Marie-France Simon, Roxane Zadvat, Lucien Barel, Vincent Delvoye, Engelbert Petre... Les autres me pardonneront. ●

Notes

(1) <https://www.ciep.be/images/BoiteAOutils/FichePedagogEspeluette/FPedEsper110.pdf>

(2) <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2005-1-page-81.htm> – *Le Maître ignorant* (1987) de Jacques Rancière.

(3) https://fr.wikipedia.org/wiki/Analyse_institutionnelle

(4) <https://www.maieusthesie.com/>

GUILLEMETTE LAURENT, METTEUSE EN SCÈNE : « LE THÉÂTRE, C'EST LE PARTAGE »

PAR DIDIER ZACHARIE

journaliste

Depuis près de quinze ans, Guillemette Laurent monte des spectacles en plaçant le texte au cœur de ses mises en scène.

Ses spectacles s'appuient autant sur les écrits d'auteurs classiques que contemporains. Dans la première catégorie, citons *Mara/Violaine* en 2008 d'après Paul Claudel, *La Musica deuxième* de Marguerite Duras (2017) ou deux pièces d'Ibsen : *Le Fond des mers* (2013) et *Peer Gynt* (2022). Dans la deuxième, *Nos gestes quotidiens ne sont que déclarations d'amour enflammées* de Marie Henry (2017), *Dressing Room* de François Emmanuel (2020) ou *Quand tu es revenue* de Geneviève Damas (2021).

Si elle collabore régulièrement avec les comédiens Yoann Blanc et Catherine Salée, elle travaille aussi avec des acteurs amateurs et des jeunes. Ainsi, *Histoire d'A* (2010), est un spectacle issu d'un atelier pour adolescents tandis qu'*Exit* (2014) est une création née d'ateliers pour jeunes amateurs.

En 2016, elle fonde le collectif Le Colonel Astral avec Marie Bos, Estelle Franco et Francesco Italiano. Avec ce collectif, elle a monté *Todos Caerán*, une réécriture par Francesco Italiano du *Don Quichotte* de Cervantès, au Théâtre de La Balsamine, à Bruxelles en 2021.

Guillemette Laurent est aussi pédagogue, elle enseigne à l'INSAS à Bruxelles et elle coordonne artistiquement le Projet « Pass à l'Acte » pour le Théâtre du Rideau, Les Tanneurs et le

Théâtre Océan Nord (Bruxelles). Pour elle, le théâtre est comme un tabouret en bois : il n'a l'air de rien, mais il est solide, utile et traverse le temps sans encombre.

Vous êtes Bruxelloise de nationalité française...

Oui, je viens de Cherbourg en Normandie, mais ça fait vingt-sept ans que je vis en Belgique. Je pense qu'à ce niveau-là on peut parler d'assimilation (rires). J'ai passé beaucoup plus de temps en Belgique qu'en France.

Qu'est-ce qui vous a amené à Bruxelles ?

Je suis arrivée en Belgique pour faire des études à l'INSAS. Avant ça, j'ai fait des études de théâtre et de lettres à la Sorbonne Nouvelle à Paris. J'avais un double cursus. D'une part, je faisais des études de lettres modernes (ça équivaut à romanes) et je faisais un cursus d'études théâtrales où il n'était question que de théâtre, mais d'un point de vue théorique. À l'INSAS, j'ai mis les mains dans le cambouis. C'est une école pratique.

Vous vous êtes tournée directement vers la mise en scène ?

À la base, je voulais être comédienne. Et puis, il fallait que je fasse du théâtre, peu importe dans quel rôle. J'ai passé



Guillemette Laurent © Noé Souchaud

l'INSAS dans deux cursus : jeu et mise en scène. Et j'ai été prise en mise en scène. Au début, je me suis dit : je n'y arriverai jamais. Et puis finalement, de fil en aiguille, on y arrive. Mais ce n'était pas prévu.

Vous travaillez beaucoup le théâtre à texte. Qu'est-ce que ça signifie ?

J'aime le texte, de manière générale. J'aime l'écriture, j'aime la langue. Et le théâtre, c'est une autre manière d'approcher l'écrit. Aimer le théâtre de texte, c'est essayer de comprendre en quoi le théâtre, qui est un art vivant, entretient des relations étroites avec cet art plus noble que serait la littérature.

C'est pour cela que vous mettez en scène de grands auteurs comme Marguerite Duras, Ibsen, Paul Claudel... ?

En partie, oui. Parce que, pour moi, c'est très relié. Mais, j'ai aussi monté des auteurs contemporains, vivants. Récemment, j'ai travaillé avec François Emmanuel et Geneviève Damas, qui sont des auteurs belges vivants. Mais c'est vrai que j'ai plutôt tendance à être une metteuse en scène de textes. Et je n'ai jamais considéré que mettre en scène des textes, c'était un vieux truc. Je ne saurais pas faire autrement.



Peer Gynt © Alice Khol

Y a-t-il une différence à mettre en scène un auteur contemporain et un auteur classique ?

Oui. Avec un auteur vivant, on établit une relation. Et cette relation a une incidence sur la mise en scène. Alors que la relation qu'on entretient avec des auteurs classiques est totalement individuelle et personnelle. Comment est-ce qu'on perçoit un texte ? Comment on le reçoit ? Et comment on a envie de le transmettre ? On ne peut pas tout faire dire à un texte, mais ce que je vais retirer d'un auteur décédé, que ce soit Ibsen ou Duras, c'est la relation que j'entretiens avec ce texte. C'est ça qui va primer. Monter un classique, c'est comment ce texte résonne avec ce que je vis aujourd'hui. Quand je travaille avec Geneviève Damas, c'est un travail de plus grande collaboration, d'une certaine manière.

Parmi les auteurs classiques, y a-t-il une différence à mettre en scène Shakespeare et Duras, qui est plus contemporaine ?

Non, c'est pareil. Ça ne veut pas dire pour autant que l'époque ne compte pas. Par exemple, Ibsen est très marqué par son époque, la révolution industrielle, etc. Mais, quand je le lis, même si je prends en compte cette donnée-là, ce n'est pas celle qui m'intéresse. Celle qui m'intéresse, c'est ce qui résonne en moi et ce qui me donne envie de partager ce texte avec d'autres. Ça peut être les relations humaines, la langue, la poésie, le questionnement philosophique...

Y a-t-il une volonté de moderniser ces textes ?

Moderniser, je ne dirais pas ça. Ça voudrait dire que je le considérerais

comme vieillot et que j'ai un jugement sur ce texte. Je pars du principe que ce n'est pas très intéressant d'avoir un jugement parce qu'il faut que je sois dans un principe de dialogue et donc d'égalité. Et puis, moderniser, ça voudrait dire que j'ai un *a priori*. Quand je travaille, j'essaie d'être au plus juste de la relation que j'entretiens avec ce texte-là. Ce que ce texte me raconte. Mais cela implique un regard contemporain. Je fais du théâtre qui s'inscrit dans une histoire théâtrale. Cette chose-là apparaît naturellement.

Quand vous dites que vous voulez faire du théâtre autrement, c'est de cela dont il s'agit ?

C'est plutôt l'idée que la manière que j'ai d'aborder le théâtre doit être réfléchie. Elle ne va pas de soi. Elle n'utilise pas des codes que je n'interroge



La Musica Deuxième © Michel Boermans

- pas. Je ne me dis pas : le théâtre, ça se passe devant les spectateurs, il y a des rideaux rouges des deux côtés, l'actrice doit porter une belle robe et doit parler fort pour être bien entendue. Non. Ces codes peuvent être intéressants, je ne les remets pas en question, mais pour moi, faire du théâtre, c'est interroger comment le faire. Et comment porter de la manière la plus proche le texte.

Le texte est vraiment le cœur de la mise en scène ?

Je ne sais pas si c'est le cœur, mais c'est mon premier partenaire.

Vous travaillez beaucoup avec des comédiens amateurs. Pourquoi ?

Pour moi, travailler avec des comédiens amateurs ou des comédiens professionnels n'implique pas de différence dans le travail. Je travaille avec des comédiens et des comédiennes. Après, ça implique des choses dans le temps de création.

Par exemple, pour les amateurs, la place du théâtre dans leur vie ne sera pas la même que pour des professionnels. Pour certains, ce sera la périphérie, un hobby, pour d'autres, le centre, leur métier. Ça implique des choses dans la manière qu'ils auront de s'engager sur un plateau de théâtre. Ils n'engageront pas la même chose. Notamment dans le temps, sur la manière dont ils abordent un rôle... Donc en termes d'implication et de résultat, il peut y avoir des différences, mais dans la relation dans le travail, c'est la même chose.

Que recherchez-vous à travailler avec des amateurs ?

La question du plaisir dans le travail est première avec les amateurs et amatrices. Avec des comédiens professionnels, ce n'est plus le cas. C'est leur travail. Certes, c'est un art, mais ce n'est pas tout à fait le même rapport. Le moteur des amateurs, c'est le plaisir. Ce qu'ils veulent, c'est jouer.

Il y a un aspect social au théâtre, thérapeutique, même. Cela peut être une raison pour laquelle ces personnes veulent jouer. Est-ce que c'est important pour vous ?

Non, pas du tout. Je sais que c'est là, mais ça, c'est leur intimité, ça ne me regarde pas pourquoi ils sont sur un plateau. Moi, je ne me permettrais pas de dire : « Je vais permettre à des gens de rencontrer des gens. » Après, le plaisir de faire du théâtre est au cœur de ce que j'engage quand je travaille avec des amateurs. Mais je ne pense pas qu'il faille avoir la sensation que tu vas aider quelqu'un ou lui permettre quelque chose. On doit rester dans un rapport d'égalité. J'ai envie de travailler avec des gens qui ont un rapport au théâtre qui est autre que celui des comédiens professionnels, c'est-à-dire le plaisir, la périphérie. Eux ont envie de faire du théâtre. On va se rencontrer. Ce n'est pas plus compliqué que ça.



Nasha Moskova © Théo Boermans

Vous travaillez aussi avec les mêmes acteurs et actrices professionnelles. Qu'est-ce que cela vous apporte ?

C'est vrai que je travaille beaucoup avec les mêmes personnes. Yoann Blanc, Catherine Salée, Marie Bos, Francesco Italiano, Cristelle Franco. On a un collectif. Et c'est vrai que j'aime bien poursuivre une relation. Aussi parce que, quand tu travailles avec des gens depuis longtemps, il y a un langage commun qui se crée et ça va plus vite. C'est un peu comme dans une relation de couple. Certains arrivent à entretenir des relations longues, d'autres préfèrent les relations sans lendemain. Moi, j'aime bien creuser les relations sur le temps long. Mon désir avec les comédiens ne s'épuise pas.

À l'heure de Netflix et du cinéma IMAX, quelle place reste-t-il pour le théâtre ?

À ce sujet, je suis très positive. Je suis persuadée que le théâtre a une force

qu'aucun de ces médias n'a : il ne demande rien. On est deux, on peut faire du théâtre. Et surtout, les gens ont besoin de jouer. Ils prennent du plaisir à faire croire qu'ils sont quelqu'un d'autre, à se projeter dans un caractère différent du leur, à se produire devant quelqu'un. Se lever, se tourner et dire « je vais parler et je vais faire des effets avec mon corps, ma voix et tu vas m'écouter », cette chose-là ne mourra jamais parce qu'elle n'a besoin de rien d'autre qu'un être humain qui écoute et un autre qui regarde. Je suis sûr qu'à Marioupol, sous les bombes, ils peuvent encore faire du théâtre alors que c'est plus compliqué d'avoir Netflix. Bien sûr, j'ai conscience que le théâtre est un art un peu archaïque. Je vois le théâtre comme un vieux tabouret en bois que tu gardes à côté d'un splendide fauteuil en cuir. Il est un peu tristounet, pas très attirant, mais dans cent ans, contrairement au fauteuil, il sera toujours là. Il a une puissance de fiction moins évidente que le cinéma ou les séries, mais

l'émotion produite dans le partage d'un moment d'art est très puissant.

C'est un spectacle vivant, on n'est pas devant un écran, mais dans l'instant...

Oui, c'est sa force et sa faiblesse. On est dans l'instant. Quand on fait du théâtre, on a bien conscience que si on n'est pas reçu dans l'instant même, on ne sera jamais reçu. Ce n'est pas le cas de la peinture, de la littérature, de la musique... D'aucun autre art, qui lui peut perdurer. On peut être lu dans cent ans, moi, en faisant du théâtre, je suis condamnée à ce qu'on l'aime dans le moment même, sinon on n'existerait pas. Donc c'est une vraie faiblesse, mais c'est en même temps une grande force. Parce que l'instant, c'est le partage. Il n'y a pas un art qui permet plus le partage que le théâtre. C'est pour ça que je dis que le théâtre, c'est autant faire que voir. ●

LESSINES, « THE PLACE TO BE » POUR LES GROUPES DE MUSIQUE

PAR THOMAS CASAVECCHIA
journaliste au *Soir*

Concerts, festivals, résidences artistiques et accompagnements personnalisés de groupes, le centre culturel René Magritte s'est construit une solide réputation de soutien aux musiciens belges au fil des années. Pour les groupes et artistes musicaux, Lessines, c'est « the place to be » !

Le centre René Magritte est le seul centre culturel de la Fédération Wallonie-Bruxelles à disposer d'une reconnaissance pour sa spécialisation en musique. « C'est une reconnaissance dont nous sommes particulièrement fiers », explique Edwige Lejeune, animatrice. « La musique représente un axe majeur de notre développement depuis plusieurs années », poursuit Frédéric Maréchal, le directeur du centre.

Pour se convaincre de la passion musicale des équipes, il suffit d'observer le tampon d'un concert de la veille encore imprimé sur leur main gauche. « On a fait de la prospection hier soir », rigole Edwige. Cet amour de la musique se traduit notamment par l'organisation de nombreux concerts mettant en valeur des artistes locaux, mais aussi nationaux et internationaux. « On a par exemple accueilli Suzanne Vega, Joan Baez, Canned Heat plusieurs fois. John Hammond, Willy DeVille, Johnny Winter, The Stranglers, plusieurs fois aussi. Tony Joe White, Therapy?, Ludwig von 88, The Wailers, UK Subs. Nous avons également eu l'occasion de recevoir des artistes belges, comme Hooverphonic, Typh Barrow, Salvatore Adamo, Arno à plusieurs reprises. » Bref, que du beau monde ! À en croire Edwige, qui lui refile la patate chaude, c'est essentiellement sous



Bjorn Berge en Listening Room © Live Acts Belgium

l'impulsion de Frédéric Maréchal, directeur depuis 2002, que le centre René Magritte a développé cet ADN éminemment musical. « J'avais déjà un lourd passif d'organisateur de concerts, explique Frédéric. J'en organisais depuis 1988. D'abord exclusivement à Louvain-la-Neuve, puis aussi à Bruxelles. Pendant dix ans, j'ai organisé *Boogie Town*, un des plus gros festivals de blues en Europe. Je suis donc arrivé à Lessines avec de nombreux contacts et une solide expérience que j'ai pu mettre au profit du centre culturel. »

LESSINES, TERRE DE PASSION MUSICALE ?

« Quand on a développé l'activité dans les années 2000, le groupe Poulycroc, de Lessines, faisait beaucoup parler de lui et imprimait une réelle tendance dans la musique festive qui était assez en accord avec les activités mises en place ici. Il existait donc une scène vivace dans la région. Toutefois, quand on développe une proposition culturelle, particulièrement une activité musicale, il y a toujours un temps d'adaptation et d'édu-



Roots & Roses

cation des publics. Par exemple, lors d'un des premiers concerts que nous ayons organisés dans les années 2000, celui de Canned Heat, un des grands groupes de boogie blues des années 1960-1970, le public n'était constitué qu'à quelques pourcents de public local, de la région. Maintenant, ce chiffre a grimpé aux alentours du tiers de l'audience venant de Lessines et des communes environnantes. C'est une de nos fiertés. »

Pour fidéliser le public, le centre a notamment mis en place des événements plus « cosy » quoiqu'un peu plus pointus : les « listening rooms ». « Elles sont organisées dans un contexte plus calfeutré et agréable, avec de la restauration, et à des prix démocratiques », explique Edwige. « Cette ambiance et la qualité de l'accueil permettent de fidéliser notre public et de lui faire découvrir des offres musicales plus pointues. Malheureusement, avec le Covid, cette offre est un peu à reconstruire », soupire Frédéric Maréchal.

Si, tout au long de l'année, la programmation est éclectique, rien ne sert de nier qu'elle fait la part belle au rock n'roll, au blues, au garage et à l'Americana. Sans doute en raison des goûts de l'équipe. Toutefois, le centre organise également un festival de musique classique et de musique de chambre. Et un

nouvel arrivé dans l'équipe, passionné de musique électro, est chargé de développer la programmation dans ce style musical. « À terme, on aimerait également développer une offre de musique urbaine, mais pour l'heure, c'est un peu notre angle mort », reconnaît Edwige. C'est que la situation géographique de Lessines est particulière. « On est situé sur la frontière linguistique. C'est un avantage puisqu'une bonne partie de notre public vient de Flandre. Et on compte 20 à 25 % de néerlandophones qui habitent sur le territoire de la commune. C'est donc un public que l'on tente de capter. Tous les concerts qui s'adressent à un public mixte ou asexué linguistiquement sont donc particulièrement adaptés et le public néerlandophone est bon public pour ce que l'on propose. Ça fonctionne donc très bien. Mais le corollaire, c'est que quand on travaille avec de la musique en français, notamment la musique urbaine, où le texte compte énormément, cet avantage devient un inconvénient. »

LES RÉSIDENCES DANS LES CONDITIONS DU RÉEL

En plus d'organiser une trentaine de concerts par an, sans compter les festivals, le centre propose des résidences

de plusieurs types en échange d'une représentation au centre gratuitement ou à un tarif préférentiel au terme de leur résidence ou plus tard dans la saison. « D'abord, il y a les résidences de préparation pour une tournée, qui durent environ une semaine », énumère Edwige. Et Frédéric d'élaborer : « Les groupes qui souhaitent partir en tournée ont souvent besoin de caler leur spectacle dans un espace qui dispose d'une vraie scène, d'un vrai matériel, de vrais éclairages, dans les conditions du réel en live. Pas une répète dans un garage ou dans un studio. Rien que le positionnement sur scène est quelque chose de primordial pour préparer un spectacle qui tienne la route. »

Mais le centre propose également un accompagnement plus axé sur la création en tant que telle. « Cela permet aux groupes de venir tester des idées. Dans ce cas, la durée de la résidence est plus difficile à fixer, c'est du cas par cas en fonction de nos disponibilités et des besoins des musiciens. Là aussi, le contexte réel est important. Cela leur permet de travailler leur répertoire, leur manière de l'interpréter. Certains artistes sont un peu dans un entre-deux. Ils ont travaillé leur spectacle et sont au bout de ce qu'ils peuvent apporter. Ils utilisent alors nos locaux et la scène et font venir des personnes exté-



Roots & Roses

- rieures, comme des scénographes, des ingénieurs du son, des régisseurs pour avoir leurs avis, améliorer la scénographie, le jeu de lumière, la présence sur scène ou la voix. »

« Évidemment, nous proposons aussi des espaces pour loger les artistes, ajoute Edwige. Même s'il s'agit d'artistes belges la majorité du temps, c'est plus simple pour eux s'ils ont la possibilité de dormir sur place. »

On pourrait croire que l'essentiel des groupes qui passent par les résidences sont des groupes débutants ou émergents. Récemment, le centre a par exemple reçu le groupe Ada Oda, qui se produit en mai au *Roots & Roses*, le festival organisé par le centre. « Mais il peut aussi s'agir de professionnels qui n'ont plus tourné depuis un certain temps et qui veulent préparer un nouveau spectacle. On a par exemple reçu le Grand JoJo qui voulait s'entraîner avec ses nouveaux musiciens dont certains étaient issus, justement, du groupe Poulycroc », se souvient Edwige.

Girls in Hawaii, Baloji ou Saule sont aussi passés par le centre René Magritte. « Les artistes qui viennent en résidence ici ne sont pas des débutants. La plupart du temps, il s'agit d'artistes professionnels qui veulent se lancer dans un nouveau projet comme un nouvel album ou une nouvelle tournée », explique le directeur.

Le centre a été parmi les premiers à proposer des résidences aux artistes musicaux. Il y a vingt ans, la pratique n'était pas très courante mais, depuis la fin des années 2000, elle s'est bien généralisée. « Je me souviens que l'on avait été contacté aux alentours de 2008 par le cabinet de la ministre Laanan qui trouvait à l'époque que la Fédération Wallonie-Bruxelles manquait de lieux de résidence. Aujourd'hui, la plupart des opérateurs en proposent. » Chaque année, une petite quinzaine de groupes ou artistes entament donc une résidence au centre René Magritte. Un chiffre énorme si l'on devait le comparer à celui d'autres structures de tailles équivalentes. « Malheureusement, on ne peut proposer aux artistes de salle d'enregistrement ni de captation live. »

UN SOUTIEN PERSONNALISÉ

Enfin, le centre vient en aide à certains artistes en participant à leur encadrement. « Depuis toujours, on participe au management de Fred Lani, donc Fred and the Healers et tous ses autres projets, résume Frédéric Maréchal. On participe également à l'encadrement de Romano Nervoso et d'autres groupes locaux. Au début, on gérait aussi leur booking, soit trouver des dates de concerts. Maintenant, on préfère confier

le booking à d'autres et agir comme intermédiaires entre l'artiste et les bookers. Parce que clairement, le booking et la recherche, cela demande du temps que l'on n'a pas forcément. Et surtout, on ne disposait pas d'un catalogue d'artistes suffisamment important pour intéresser les organisateurs par rapport aux grosses agences de booking qui viennent avec une trentaine ou une quarantaine d'artistes quand nous en proposons trois. En plus de ça, nous étions bien incapables de proposer des artistes internationaux. »

« C'est vrai que l'on a plus de difficultés à "vendre" un artiste à un gros festival quand on est en compétition avec des agences de booking qui proposent une dizaine de groupes, dont une ou deux têtes d'affiche. Quand ces agences veulent mettre en valeur un groupe moins connu qui débute, ils ont plus de poids que notre structure qui ne peut proposer que trois noms. Souvent, ils ont l'opportunité de proposer des packages avec lesquels on ne saurait rivaliser. Il n'y a pas de chantage explicite mais c'est certain que les organisateurs vont regarder plus attentivement les qualités de l'artiste poussé par son agence. Ça nous arrive aussi avec le *Roots & Roses*, quand l'agent qui nous met le plus de groupes pour un festival nous propose un groupe "coup de cœur", on est bien plus attentif », note Edwige Lejeune.



The Godfathers en concert © Joan Vanden Bossche

Bien entendu, le centre culturel se donne comme mission la promotion de la scène de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Au festival *Roots & Roses*, cette mission se traduit notamment par une programmation d'artistes belges francophones. « Et on met toujours en valeur un ou deux artistes coups de cœur que l'on met encore plus en avant. Cette année, on met justement un gros coup de projecteur sur Ada Oda, un groupe bruxellois de garage pop. Edwige et moi les avons rencontrés parce que nous sommes tous les deux membres de la commission des musiques, la commission qui étudie les dossiers des demandes de subventions dans le secteur de la musique en Fédération Wallonie-Bruxelles et qui fait des propositions de montants à accorder. Et c'est *in fine* Madame la Ministre qui décide. Nous avons donc été parmi les premiers à connaître le groupe puisqu'avant de sortir quoi que ce soit, ils avaient envoyé un dossier à la commission. On a écouté et sommes tombés sous le charme immédiatement. »

FOCUS SUR LES ARTISTES FÉMININES

Le centre réalise également un gros travail sur la présence des femmes sur scène. « On s'est rendu compte qu'à la fois sur scène et dans le public, mais aussi dans les métiers de la musique en général, les femmes sont sous-représentées. C'est un problème que l'on constate un peu partout. On a essayé d'équilibrer la situation à l'été 2021. À l'époque, on était encore en configuration Covid, donc on a fait des concerts, 34 en tout, à l'extérieur derrière le moulin Williame. On a été particulièrement attentifs à la programmation en donnant plus de place aux artistes féminines. Et on s'est rendu compte que lorsque l'on programmat plus de femmes, il y avait un pourcentage plus élevé de public féminin. Il y a donc une dynamique positive qui s'est créée. » Par ailleurs, le centre culturel a créé un cycle, l'automne dernier, qui s'appelle *Hips Tits Lips Power*, inspiré du titre éponyme du groupe punk Silverfish.

« Dans ce cycle, l'idée était de mettre à l'honneur soit des groupes avec une front leadeuse, soit des groupes avec une parité de genres sur scène. » En octobre dernier, ce cycle a donc permis au public de voir sur scène des groupes de rock comme The Bellrays, Parlor Snakes, The Glücks ou encore Peuk.

En février, l'expérience a été reconduite avec *A Spoonful of Blues, part 2*, événement lui aussi labellisé *Hips Tits Lips Power*, et qui a mis en scène Beverly Jo Scott & Band, le Ghalia Volt & Band et Little Big 6ster.

Cet effort de parité se traduit également dans la programmation du festival annuel. « Les offres ont été faites à parité dans le festival mais, à mon avis, c'est un peu compliqué d'y parvenir parce que beaucoup de groupes peuvent venir en fonction de leur tournée. Ce n'est donc pas si simple de faire venir des groupes à parité si les autres festivals ne les font pas suffisamment tourner en même temps. »

En 2023, le centre René Magritte fait donc toujours autant figure de précurseur. ●

RÉGION BRUXELLES-CAPITALE : BIBLIOGRAPHIE DES CORPS ET DE L'INTIME?

PAR CATHERINE CALICO
journaliste

Toutes les photos © Catherine Calico

Fortes de leur expérience de plus de quinze ans en animation scolaire, en particulier au sein de la bibliothèque de Laeken où elles ont croisé un public multiculturel, Cynthia Empain (CE) et Céline Cordemans (CC), responsables respectives de la bibliothèque centrale et du centre de littérature de jeunesse de Bruxelles, ont initié un projet bibliographique qui propose une approche décomplexée de thématiques parfois taboues.

Depuis l'an dernier, vous développez un projet bibliographique au sein des sections « adultes » et « jeunesse » des bibliothèques bruxelloises, notamment lié aux genres, au corps, à la sexualité. Quel en est le concept ?

CC. Chaque année, l'opérateur d'appui de la Région Bruxelles-Capitale réalise deux bibliographies – l'une adressée aux adultes, l'autre aux jeunes – sur un thème défini, en groupes de travail. La bibliothèque centrale de la Région de Bruxelles-Capitale prend la première en charge et la seconde est coordonnée par le centre de littérature de jeunesse. Nous avons initié ce projet bibliogra-



phique l'année dernière, avec comme thème la littérature LGBTQIA+. Pour cette nouvelle édition, nous avons décidé de travailler autour du corps, de l'intime et de la nudité pour la jeunesse, et de l'acceptation de soi et du corps en général pour la partie adulte.

Comment se sont imposés ces thèmes ?

CE. Assez naturellement. À titre personnel, militant contre la grossophobie et autres injonctions faites sur le corps, je trouve essentiel de développer ces sujets dans les bibliothèques communales. Au départ, je pensais partir de l'idée « mon corps, je l'accepte, je l'aime », puis elle s'est élargie aux livres sur le corps, la sexualité, le regard social et ce que la société peut imposer à nos corps, l'avortement, l'endométriase... Faisant suite aux ouvrages analysés pour la bibliographie LGBTQIA+,

il nous semblait pertinent de poursuivre dans cette voie. Il s'agit aussi d'une demande qui émane des bibliothèques participant aux groupes de travail. Nous en ressentons le besoin, car il est parfois difficile d'aborder certaines thématiques. De même, du côté des auteurs et des éditeurs, il y a aussi une nécessité d'éditer ce type de livres. Cela reste un combat. Ce qui nous intéresse avec ces bibliographies, réalisées avec un comité de bibliothécaires, c'est qu'elles permettent aux intéressé.e.s de disposer d'un pack de 25 titres essentiels pour débiter une collection.

Quel est l'apport de cette bibliographie au sein des bibliothèques ? Pouvez-vous en expliquer quelques titres retenus ?

CC. Dans les sections jeunesse, jusqu'ici l'on ne trouve quasiment pas de livres sur la mécanique du corps, alors qu'elle

est enseignée à l'école. L'idée est de désacraliser la notion de corps, d'offrir un regard décomplexé sur la nudité. Nous avons ainsi sélectionné des livres récents et plus anciens, comme *Fluidothèque* qui aborde tous les fluides corporels, de la salive aux règles. Ou des livres injustement censurés en France comme le *Dictionnaire fou du corps* de Katy Couprie et *Les chatouilles* de Christian Bruel, tous deux édités par Thierry Magnier, ou encore *Tous à poil !* de Marc Daniau et Claire Franek, aux Éditions du Rouergue.

CE. Dans la biblio pour adultes, nous proposons notamment des livres sur la grossophobie comme « *Gros* » n'est pas un gros mot. *Chroniques d'une discrimination ordinaire*, de Daria Marx et Eva Perez-Bello. Le livre traite le sujet dans tous ses aspects : social, familial, médical, économique... Nous avons aussi sélectionné un titre commun aux sections adultes et jeunesse, il s'agit de l'un de nos coups de cœur, *#Adosexo*. Réalisé par une instagrammeuse et paru chez Albin Michel, ce livre est très bien conçu et documenté pour parler du corps et de la sexualité, à partir de codes d'ados. L'auteure l'a réalisé en collaboration avec un sexologue.

La censure s'opère-t-elle également en Belgique par rapport à la littérature jeunesse ?

CE. Contrairement à la France où une loi de 1949 régule la diffusion des livres et de la presse jeunesse, en Belgique il est très rare qu'un parti politique influe sur le choix des bibliothèques. La censure s'opère ailleurs. Par exemple, l'opération de lectures pour ados est une forme de censure par des enseignants qui jugent certains thèmes trop compliqués à aborder. Comme celui des migrants par exemple, et le livre *Homme noir sur fond blanc* de Xavier Deutsch (Mijade, 2019), qui partage son expérience personnelle avec la police (fédérale, d'Interpol, de quartier), dénonçant des violences. On essaie de réagir à cela, avec une médiation plus soutenue afin de donner aux enseignants des outils pour s'approprier ce type d'ouvrage et lever des freins.



Et dans le milieu scolaire, vous heurtez-vous régulièrement à des réactions négatives ?

CC. Oui très souvent, tant de la part des professeurs que des élèves. À Laeken, des enfants issus de familles turques et marocaines nous ont dit que « parler du corps, c'est sale ». Tout comme certains n'évoquent jamais le fait de « faire pipi ». Ainsi dans un groupe, une petite fille un peu leader disait ne jamais faire pipi. Quand on a posé la question aux autres enfants, ils ont répondu de la même façon, conditionnés par la pression sociale. Dans une autre classe, l'inverse s'est produit et les langues se sont déliées. Or, à un moment, il nous semble important de parler des corps qui évoluent, de rompre avec la pudeur à l'égard de gestes simples, de choses qui restent naturelles.

Comment s'est élaborée cette bibliographie, en concertation avec d'autres bibliothèques ?

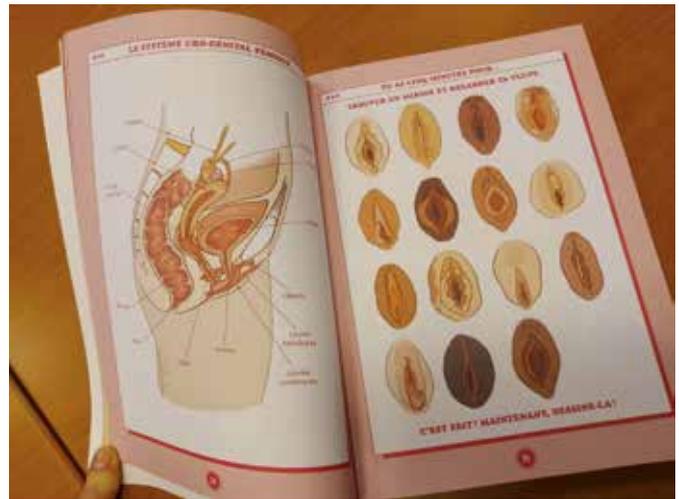
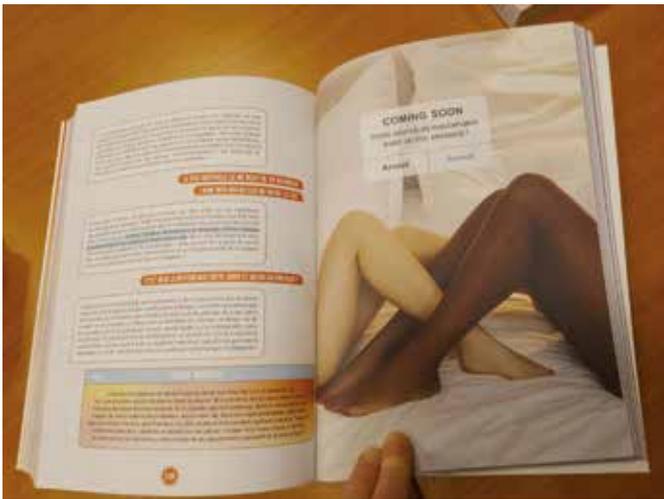
CC. Toutes les bibliothèques francophones sont invitées à participer aux groupes de travail qui démarrent en octobre pour se clôturer vers avril. Deux groupes de travail (adultes et

jeunesse) travaillent en parallèle. Nous avons une ligne commune : choix de 25 titres, mise en page identique, titre... et ensuite nous établissons des critères spécifiques. Après présentation de cette bibliographie, les livres seront disponibles en bibliothèques début juin.

Quels sont les critères de sélection des livres dans ce cadre ?

CE. Tout d'abord, la disponibilité du livre et sa date de parution. Parmi les 25 titres, un tiers doivent être récents, c'est-à-dire ayant été publiés il y a maximum cinq ans. Nous veillons aussi à diversifier les sujets et à représenter tous les âges. L'inclusivité est également privilégiée au travers de dix fictions, dix documentaires et cinq bandes dessinées ou mangas. Et l'on vérifie de près les termes utilisés, comme « hermaphrodite » que l'on a soumis à l'asbl Alter Visio.

CC. On veille également au rapport textes-images, et on peut considérer que les gens autour de la table ont cette expertise. De plus, chaque ouvrage choisi est lu par plusieurs personnes. Et si un livre a fait l'objet d'une polémique, on en discute entre nous, on vote et on peut le garder pour enrichir le débat. ▶



► **On retrouve donc dans la liste tant des ouvrages de vulgarisation que des livres plus pointus ?**

CE. En général, nous essayons de faire découvrir des livres qui n'ont pas été trop médiatisés, qu'il s'agisse d'ouvrages de vulgarisation ou d'autres, plus spécifiques. On a par exemple un livre écrit par un instagrammeur sur le corps masculin – on en trouve très peu, à l'inverse de ceux autour du corps féminin – titré *Je bande donc je suis*. Il s'agit de l'introspection d'un mâle conditionné par le patriarcat. Ou encore *Le corps des femmes. Ce que les hommes ont voulu faire de nous* de Laure Adler, qui analyse le regard porté sur le corps féminin par les artistes. Et même si celui-ci est plus répandu, dans la série j'ai aussi choisi *Nos corps, leur*

champ de bataille. Ce que la guerre fait aux femmes, de Christina Lamb.

La diffusion de cet outil passe également par une médiation et d'autres actions ?

CC. Oui, l'idée est ensuite de promouvoir cet outil à travers divers événements – journée, conférences, etc. – et via des médiateurs du livre. En jeunesse, nous avons prévu d'inviter Thierry Magnier et un auteur du catalogue de sa collection « L'Ardeur », le temps d'une rencontre. L'année passée, nous avons organisé une journée d'études sur l'accueil des publics LGBTQIA+ en bibliothèque.

CE. Du côté adultes, on prévoit aussi une biblio-médiagraphie dans les fictions, les livres documentaires et

les médias. La médiagraphie permet de citer différents types de sources. Pour cela, on travaille beaucoup avec PointCulture, qui réalise notamment le visuel que nous imprimons. Une première biblio-médiagraphie est sortie le 21 mars sur le thème du racisme. ●

Y-GREC : SAISONS BILINGUES ET PLANCHES À TOUT PRIX

PAR ANNE LEBESSI
journaliste

À Bruxelles, le groupe de théâtre amateur Y-Grec propose depuis trente ans des représentations jouées tantôt en français tantôt en grec. Avec passion et professionnalisme, la troupe et son metteur en scène se donnent les moyens de dépasser leurs conditions matérielles d'existence. À l'instar des étudiants en art dramatique du pays d'origine de plusieurs d'entre eux, la Grèce, qui luttent depuis le début de cette année pour que soit reconnue la valeur de leur métier.

Yannis Gavras fait défiler sur son téléphone les photos de l'intérieur d'un café parisien qu'il a capturées. Aux comédiens rassemblés autour de lui dans une salle de répétitions ixelloise au mobilier pour l'instant restreint : « Ce sera comme ça, regardez ! » Le metteur en scène veut que ces derniers puissent s'imaginer les décors dans lesquels ils joueront dans quelques semaines pour la générale d'*Un air de famille* au Centre culturel de Lijsterbes de Kraainem, fin mars 2023.

La deuxième pièce du couple jadis formé par Agnès Jaoui et feu Jean-Pierre Bacri est une comédie en huis clos dans laquelle six membres d'une même famille et un chien se réunissent au troquet de la gare pour fêter l'anniversaire de Yolande dite « Yoyo », épouse du cadet. En ce printemps 2023, l'adaptation de M. Gavras conserve les traits d'humour ainsi que les échanges justes et piquants caractéristiques de la pièce initiale. Mais il ne faut pas s'étonner d'entendre soudain ses comédiens entonner des airs connus (*L'hymne à l'amour* de Piaf, *Je t'aime à la folie* de Lama...). Ajoutés au scénario, ils font prendre au spectacle les atours de la comédie

musicale. Et si les membres du groupe théâtral Y-Grec ne sont pas tous chanteurs au départ, ils se prêtent harmonieusement au jeu. En effet, en ce début de répétition un beau dimanche de février, accompagnés du téléphone du metteur en scène pour l'instru, Monica et Philippe (Betty et Denis, dans la pièce) chantent en duo avec émotion et décrochent un grand sourire à leur metteur en scène.

THÉÂTRE « SEMI-AMATEUR » ?

Qu'ils viennent trois fois par semaine pour répéter – et parfois de loin, comme Olympia, la plus jeune, qui vient de Namur jusqu'à Bruxelles pour incarner Yoyo – montre de la part des comédiens d'Y-Grec une autre preuve de leur motivation. Depuis des années, avec le groupe de théâtre amateur, ils combinent la passion du jeu d'acteur avec leur travail régulier et, souvent, une vie de famille. Fonctionnaire européenne, travailleur indépendant, enseignant, employée dans le privé, tous affectionnent le théâtre au point d'en faire un second métier... bénévole, celui-là.

Le groupe, qui a fêté ses trente ans d'existence en 2022, propose des mises en scène de pièces toutes issues du théâtre professionnel : *Hamlet* de Shakespeare (à Bozar en janvier 2023), *Trois versions de la vie* de Yasmina Reza (en 2022), *La réunification des deux Corées* de Joël Pommerat (en 2019) et une vingtaine d'autres avant elles. Dans le théâtre amateur, « nous sommes considérés comme semi-professionnels », explique Yannis Gavras. En témoignent : les investissements, personnel de la troupe et financier de la part du metteur en scène qui investit souvent des fonds propres pour pouvoir payer le décorateur, l'éclairagiste, les costumes et surtout la location de la salle de spectacle ; l'exigence nécessaire à la réalisation et au choix de chaque détail ; et enfin, la reconnaissance par le biais de prix (Trophée de la Cocof reçu par Y-Grec pour *Les Troyennes* pour la saison 2015-2016, notamment).

« Nous sommes toujours limités au niveau des moyens, confie M. Gavras. Je suis non seulement le metteur en scène, mais également le producteur des pièces. Je m'occupe donc de la gestion. Pour les décors, pour vous donner un ►



Monica alias Betty à la répétition de *Un air de famille* avec Philippe alias Denis © A. Lebessi

► exemple, en tant que troupe de théâtre amateur, nous pouvons demander 750 euros de subsides. Or, là, rien que les panneaux, les anciennes affiches, etc., tout cela dépassera les 1 000 euros... On considère que c'est du théâtre amateur car les comédiens ne sont pas rémunérés, mais en même temps il faut contenter les troupes, le public. La Commission [du théâtre amateur] me félicite d'ailleurs toujours pour la qualité de notre travail. Mais les moyens ne sont pas suffisants. Mais tant que je le peux, je ferai le travail le meilleur possible... »

Certains morceaux du décor sont récupérés, comme les chaises du café qui ont été données par un restaurant de la rue Malibran ou les bouteilles sur le bar ; d'autres loués comme les tables du café ; d'autres, encore, construits, comme les

colonnes qui trôneront sur scène ; ou même achetés en solde comme les banquettes sur lesquelles plusieurs des comédiens se donneront la réplique.

Lorsqu'on lui demande si les recettes des représentations, les entrées, couvrent toutes ces dépenses, M. Gavras nous indique que le compte est « juste », entre guillemets. « Avec *Hamlet*, nous avons loué le Studio de Bozar et, même si nous avons pu avoir une réduction, la location était de 10 000 euros et les recettes de 9 000. Nous avons eu du monde, c'est-à-dire salle comble sur les quatre représentations. Mais, hormis la location, il a fallu payer les costumes, les maquilleuses, etc. » Pour sa prochaine pièce, pourtant, M. Gavras est optimiste : « Avec *Un air de famille*, ça ira, je pense, car la salle est plus petite et donc moins chère. Ce sera peut-être

la première fois qu'on rentrera dans nos frais. »

Si Yannis Gavras a étudié la mise en scène à l'Institut des Arts de diffusion (IAD) et l'animation théâtrale à l'Université catholique de Louvain, il a, pour des raisons familiales et personnelles, travaillé jusqu'à l'âge de la retraite pour le Centre scolaire Mercelis, une école technique et professionnelle, hors du contexte scénique. Le théâtre n'était pourtant jamais loin, puisqu'avec le groupe Y-Grec, mais aussi d'autres compagnies de théâtre amateur, M. Gavras a toujours mis en scène ou donné un coup de main sur d'autres pièces, pour les éclairages, par exemple. En parallèle de son travail, il n'a donc jamais renoncé à sa passion.

« Si on aime le théâtre, on en fait ! Je ne regrette rien, comme dit la chan-



En 2018, Yannis Gavras et Y-Grec jouaient *Les liaisons dangereuses* de Christopher Hampton ©

son. C'est vrai qu'il y a une bonne ambiance, nous sommes bien ensemble, dans la troupe. Et quand on arrive à un résultat qui est bon, nous sommes très contents. » Pour ses comédiens, le théâtre amateur laisse place à une grande liberté. « J'ai pu jouer tout un tas de rôles auxquels je n'aurais jamais eu accès si je m'étais lancée dans le théâtre professionnel », explique Patrizia, en souriant. Dans *Un air de famille*, elle interprète la mère ; dans la vie, elle est celle d'Olympia, à qui elle a transmis son amour de la scène.

UNE COMPAGNIE AUX ACCENTS GRECS

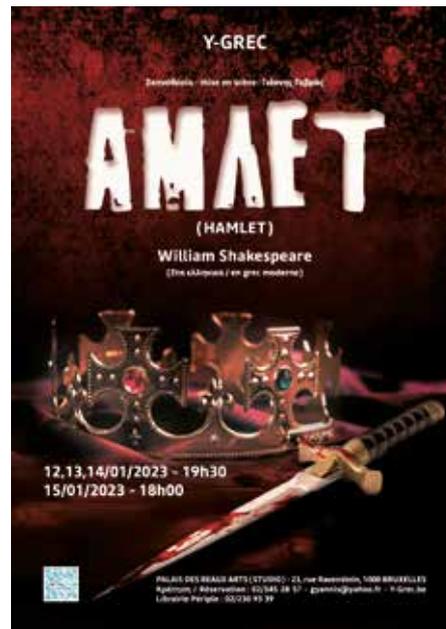
« Kati apo oikogenia », c'est la traduction d'*Un air de famille* en grec

moderne. En 2007-2008, grâce à la volonté et au travail de Dimitri Malafekas et Dimitri Botopoulos, deux interprètes de profession et membres d'Y-Grec, la pièce avait été traduite et adaptée dans cette langue. Il y a quinze ans, bien avant l'adaptation francophone, donc, *Un air...* fut d'abord jouée à Bruxelles en grec. Au total et au fil des années, les comédiens hellénophones d'Y-Grec ont pu jouer quatre pièces dans leur langue grâce à M. Gavras.

Y-Grec est donc *de facto* considérée comme une compagnie bilingue. Même s'il est à noter que, fondamentalement, il s'agit moins d'un concept que de la volonté des membres d'origine grecque de jouer dans la langue de leurs parents. Ayant quitté la Grèce à 17 ans pour venir étudier en Belgique, Yannis Gavras n'a pu que les comprendre et

les accompagner. Le nombre plus restreint de pièces jouées en grec (quatre sur une vingtaine) s'expliquerait par la nécessité de faire jouer les autres comédiens de la troupe qui ne parlent pas le grec. « À part Dimitri, Angeliki et Stella, tous les autres comédiens hellénophones préféreraient jouer en grec [même s'ils parlent le français], alors que les francophones voudraient que je mette en scène en français, bien sûr... Il faut arriver à concilier », commente M. Gavras.

Être bilingue ne signifie pas forcément d'être autant à l'aise dans une langue que dans l'autre. Pourtant, dans le cas de Yannis Gavras, qui avait commencé à mettre en scène en grec d'abord, l'envie est venue de diriger en français, « car j'aime cette langue. La toute première pièce que j'ai alors montée était ►



- *Les Perses* d'Eschyle. Nous avons travaillé à trois pendant un an pour adapter la pièce. Elle a été jouée avec grand succès pendant deux années de suite ! » Et le public d'Y-Grec ? S'y retrouve-t-il dans cette alternance des langues ? « Lorsque nous avons monté des tragédies grecques (*Antigone*, *Électre*...), à l'époque, des étudiants de l'ULB de la section qui étudie le grec ancien sont venus voir des spectacles en grec. » En janvier, *Hamlet* aussi était joué en grec moderne. De nouveaux jeunes comédiens venus garnir les rangs de la troupe ont invité leurs amis à venir les voir, même si tous ne parlaient pas le grec. « Même s'ils ne comprenaient pas tout, ils savaient de quoi parle [la pièce] », assure M. Gavras. À la question de savoir s'il imaginerait un jour mettre en scène une pièce bilingue où le public suivrait en deux langues (ou même plus !), M. Gavras répond du tac au tac : « Je l'ai déjà fait. Dans ma toute première pièce, *Les Perses*, j'avais utilisé les langues maternelles des comédiennes. Le grec, l'italien et le français. Cela avait bien fonctionné... Nous sommes dans une ville où beaucoup de monde parle plusieurs langues. Tout dépend de mon inspiration du moment, bien sûr, je ne le ferais pas à chaque fois. Mais j'avais commencé comme ça, oui. »

« Rideau ! » De retour dans la salle de répétitions d'*Un air de famille*, Yannis Gavras signale le passage à l'entracte. Les comédiens se mettent à déplacer accessoires, tables et chaises pour les besoins de l'acte suivant. Même s'il ne s'agit pas des « vrais » décors, il faut bien apprendre à se positionner et à déplacer des objets selon les gestes de la mise en scène et les didascalies du scénario. M. Gavras rappelle à Philippe – « Denis » – qu'il peut continuer à essuyer la table qui représente le comptoir du bar lorsqu'il s'adresse à Dimitri – « Henri » : « Ne t'arrête pas pour parler, tu es en plein nettoyage ! » Et lorsque Patrizia, qui joue la mère, entre enfin en scène pour s'adresser à ses enfants, il lui suggère une variante de ton : « Plus chiante, la mère ! » Elle s'exécute et fait rire les comédiens en coulisses.

RELÂCHE AU PAYS D'EURIPIDE

Quelques jours plus tôt, se souvient M. Gavras, une pétition est arrivée d'Athènes. Le metteur en scène s'est empressé de la signer et de la renvoyer. C'est que dans la capitale grecque et à Thessalonique, depuis les vacances de Noël, se joue une révolte qui ne laisse pas le metteur en scène indifférent. Un décret présidentiel a mis le feu aux

poudres en scellant dans la loi la dévaluation du diplôme des étudiants en arts dramatiques. Leurs études ne vaudront pas plus qu'un diplôme de secondaire selon le nouveau classement légal. Les comédiens du pays ont emboîté le pas aux étudiants qui occupaient leurs écoles et défilaient dans les rues pendant des semaines pour les soutenir, suivis de près généralement par tous les corps de métiers artistiques. Le Théâtre national a été bloqué en février par les manifestants et les professeurs des deux écoles d'arts dramatiques non privées (nationale à Athènes et étatique à Thessalonique) ont démissionné en soutien au mouvement de leurs étudiants.

À Bruxelles, Yannis Gavras s'interroge. « Redescendre au niveau de l'école secondaire le statut des comédiens diplômés en arts dramatiques, ce n'est pas normal. Ici, en Belgique, les études de mise en scène et de réalisation étaient de quatre ans, aujourd'hui cinq. Et pour les comédiens, c'est passé de trois à quatre. C'est vraiment un métier ! Je ne comprends pas la logique. » Un métier qui ne s'abandonne jamais, si l'on en croit le parcours de M. Gavras et du groupe Y-Grec, quels qu'en soient le prix et les efforts. ●

D'AMOUR ET DE MORT

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Msaki & Tubatsi

Synthetic Hearts

No format! © 2023

L'inclassable chanteuse Msaki, étoile montante de la scène sud-africaine, collabore avec son compatriote Tubatsi Mpho Moloji, un multi-instrumentiste, chantre de brassages folk made in Soweto. Son album *Udondolo* (2021) avait habilement fusionné le hip-hop et la house de l'Afrique du Sud avec des éléments zoulous. Et pourtant, c'est un album surprenant, simple et sincère, qui nous arrive aujourd'hui. Fait de balades romantiques où l'on se lance des « Je t'aime » sans s'accompagner de sons mielleux ou d'acrobaties vocales. Notons la participation du violoncelliste parisien Clément Petit qui assure une grande partie de l'accompagnement minimaliste de ces duos vocaux romantiques.

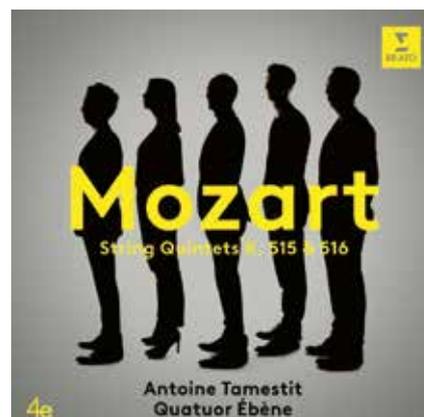
Wolfgang Amadeus Mozart

Quintette n° 3 K.515 et n° 4 K.516

Antoine Tamestit & Quatuor Ébène

Warner Classics 2020 & © 2023

Antoine Tamestit et le Quatuor Ébène se sont rencontrés lors du Concours musical de l'ARD. Ils se retrouvent pour deux chefs-d'œuvre de la musique de chambre de Mozart. Peu d'œuvres sont aussi étendues que le Quintette K.515 – l'ouverture *Allegro* est en fait plus longue que n'importe quel mouvement du genre tandis que son espace sonore semble préfigurer Schubert. Le Quintette K.516 en sol mineur, tonalité du chagrin et de la détresse, est marqué par l'inquiétude pour la santé de son père. Le Quatuor Ébène et Antoine Tamestit font magnifiquement ressortir non seulement les éléments lumineux de l'œuvre, mais aussi ses sous-courants plus sombres et mélancoliques. ▶



► **Giacomo Puccini**

Turandot

Ermonela Jaho, Jonas Kaufmann,
Sondra Radvanovsky
Coro e Orchestra dell'Accademia
Nazionale di Santa Cecilia
Antonio Pappano (direction)
Warner Classics – © 2022 & © 2023

Puccini était tout à fait conscient de s'élever, avec *Turandot*, à un autre niveau que celui de ses opéras précédents. Il sentait qu'avec cet opéra, une œuvre originale et peut-être unique était en train de naître. Puccini consacre entièrement les quatre dernières années de sa vie – alternativement marquées par d'immenses espoirs et un découragement pitoyable – à cette partition. Jamais auparavant son esprit n'avait été envahi par des doutes aussi tourmentés. Puccini avait pensé très tôt à une sorte de « Saint-Graal chinois » avec partout des roses et de l'amour, proposant une rédemption de l'humanité à sa manière. Dans le même temps, le musicien retournait à la tradition du grand opéra exotique, avec des moyens considérables, mélangeant le tragique, le burlesque et la féerie. Il ressuscitait, grâce aux trois masques sarcastiques et philosophiques de Ping, Pang, Pong, les personnages de la *Commedia dell'arte*, conservant ainsi un élément italien « au milieu de tout ce maniérisme chinois ». Ce nouvel enregistrement, dirigé par Antonio Pappano, est luxueusement servi sur le plan vocal : Jonas Kaufmann, décidément indispensable, la soprano dramatique Sondra Radvanovsky, toute en nuances et Ermonela Jaho, toute en émotion.

Lankum

False Lankum

Rough Trade © 2022 & © 2023

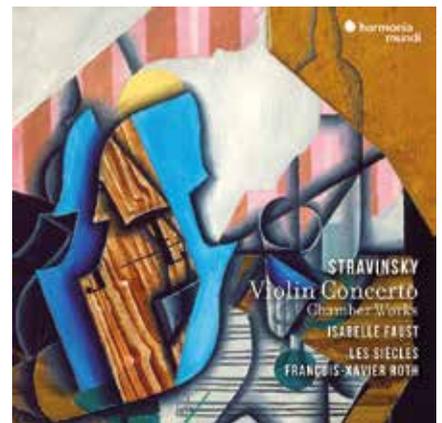
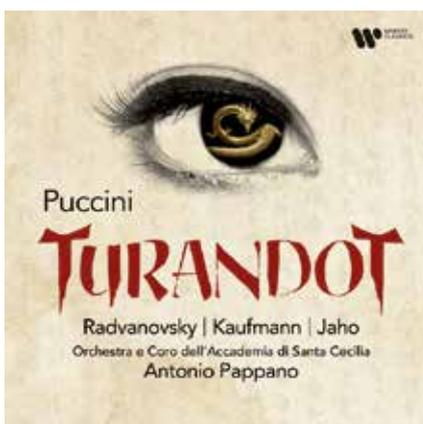
Composé des frères Lynch, Ian et Daragh, ainsi que de Cormac Mac Diarmada et Radie Peat, le groupe de folk irlandais Lankum canalise un ensemble d'influences qui ont fait de lui un groupe puissamment original. En 2019, leur album *The Livelong Day* nous avait plongés dans un paysage sonore post-apocalyptique à travers toutes sortes d'univers alternatifs sombres baignés dans des arrangements crépusculaires. Quatre ans plus tard, le groupe nous revient avec un album plus équilibré, en ce sens que les visions les plus noires sont équilibrées par des moments de lumière. Le premier titre de l'album, *Go Dig My Grave*, est une parfaite illustration de la façon dont ce groupe transforme une chanson folklorique (la belle ballade du XVII^e siècle originaire de Newcastle) avec une trame de fond séculaire d'amour et de mort en amplifiant son ambiance mortuaire. Lankum a une manière bien à eux de prendre les airs traditionnels à la gorge, de les ronger jusqu'à l'os pour obtenir un monde neuf. Un univers sonore de douze chansons enchaînées qui puisent ses sources aussi bien dans le folk britannique au sens large (Irlande, Écosse et Angleterre) que dans du krautrock ou du death metal. Le groupe sera présent aux Nuits du Botanique.

Igor Stravinsky

Concerto pour violon – Œuvres de musique de chambre

Isabelle Faust – Les Siècles – François-Xavier Roth
Harmonia Mundi © 2021-2022 & © 2022

Le *Concerto pour violon* d'Igor Stravinsky est un peu comme un *Concerto brandebourgeois* du XX^e siècle. L'écriture est de bout en bout très contrapuntique, « à la Bach ». Mais l'auditeur attentif y entend tout un monde du théâtre et du ballet, une partition fantastique ouverte à l'humour et à la sensualité. Même si cela paraît incongru pour une partition de moins d'un siècle, l'utilisation d'instruments d'époque et originaux français permet l'utilisation d'une vaste palette de couleurs, de relief, d'articulation, une transparence aussi, et des possibilités de mordre et de caresser le son. Ajoutez une clarté tout intérieure et une vivacité rythmique et vous aboutissez à un enregistrement qui fait sortir de la partition d'une couche épaisse de tradition et d'habitudes paresseuses et vous l'offre sous un angle inimaginable. Ajoutez à cela un programme autour du *concerto*, magnifiquement imaginé qui vous fait découvrir trente années de création du compositeur russe, mais aussi un jeu d'interaction extrêmement stimulant entre les œuvres. Un voyage très éclairant entre le Stravinsky maître du pastiche, le Stravinsky folklorique et primitif et le Stravinsky mystique, guidé de main de maître par François-Xavier Roth et Isabelle Faust. ●



LE BALAI LIBÉRÉ :

TECHNICIENNES DE SURFACE, PAROLES PROFONDES

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

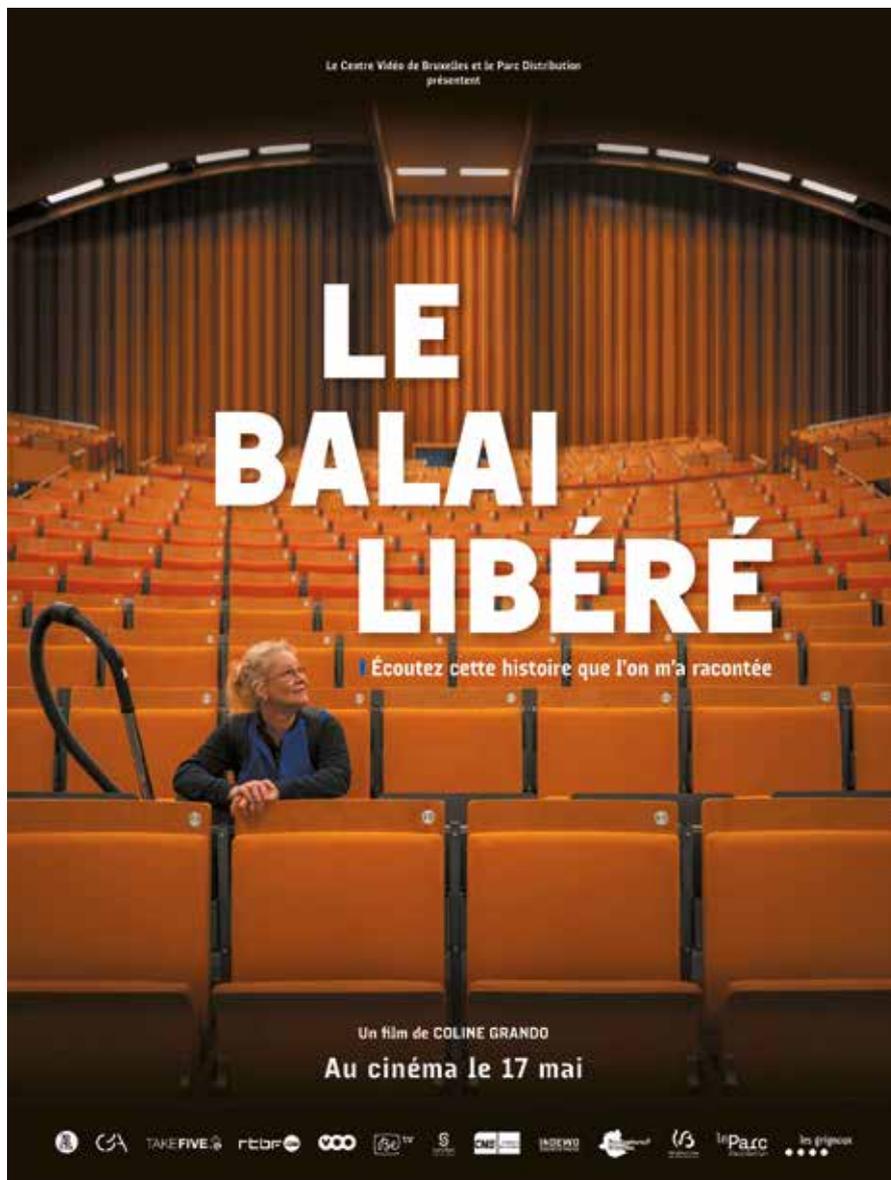
rédacteur à PointCulture

Dans *Le Balai libéré*, le film de Coline Grando, deux générations de nettoyeuses à l'UCLouvain (Louvain-la-Neuve), entre utopie autogestionnaire et tyrannie des appels d'offres.

DES VEXATIONS À L'AUTOGESTION

Le 25 février 1975, les ouvrières de la société Anic qui assurait le nettoyage des locaux de l'Université catholique de Louvain (UCL, aujourd'hui UCLouvain) sur le campus fraîchement inauguré mais encore partiellement en chantier de la ville nouvelle de Louvain-la-Neuve se mettent en grève. Quand elles arrivent à la caravane-bureau où commence leur journée de travail, qu'elles cherchent à pointer comme tous les matins, elles découvrent, avec stupéfaction pour certaines, que la pointeuse a disparu ! Le mouvement social s'ancre dans des mécontentements passés (salaires inférieurs à la moyenne, frais de déplacements non payés, périodes de travail régulièrement non déclarées, abus de pouvoir d'un contremaître surnommé « l'hitlérien », mépris de classe de la part du personnel de l'université, etc.). Mais la goutte qui fait déborder le vase est la décision du patron d'envoyer une vingtaine d'entre elles travailler à Recogne, à plus de 120 km de leur lieu de travail initial.

Dans le contexte de l'après Mai 1968 – et même si le Mai 1968 belge a été plus calme, moins radical que le Mai 1968 français – et d'une remise en cause du rôle « cogestionnaire » des syndicats, le



« contrôle ouvrier » et l'« autogestion » sont dans l'air du temps ou alimentent en tout cas les débats, tant au sein des syndicats que parmi les intellectuels et artistes qui cherchent à se rapprocher des luttes ouvrières. Des expériences d'autogestion sont lancées aux Grès de Bouffioulx (près de Charleroi) en 1974, à la fabrique de laine Daphica près de Tournai en 1974, à la verrerie du Val Saint-Lambert en 1975, aux sablières de Wauthier-Braine en 1975, aux poê-

leries Somy près de Couvin en 1976, à la capsulerie de Chaudfontaine (près de Liège) en 1977, etc.¹

Mais revenons à Louvain-la-Neuve. Après quelques jours d'impasse de la grève des ouvrières d'Anic, le patron refusant – comme presque toujours – de discuter tant que la grève durera et que le travail n'aura pas repris, les nettoyeuses entourées de syndicalistes de la Confédération des syndicats chrétiens (CSC) et de militants liés au



Tournage de *Le balai libéré* © CVB

- Mouvement ouvrier chrétien (MOC) se réunissent en groupes de travail et finissent par décider de licencier leur patron et d'aller proposer à l'UCL – soutenues par des étudiants et même des professeurs émérites étrangers comme l'économiste Jaroslav Vaněk qui présentent le projet à l'université comme une belle opportunité d'expérience en sciences sociales à l'échelle 1:1 – de reprendre le travail en tant qu'association sans but lucratif autogérée : Le Balai libéré (quelques années plus tard, la forme juridique de la firme passera de l'asbl à la coopérative). Cette décision s'exprime dans une lettre collective sans appel que Coline Grando utilise à deux reprises dans son documentaire, une première fois via un film d'archives de 1975 et la lecture du texte par les ouvrières elles-mêmes, la seconde fois en la faisant lire aujourd'hui (non sans rires devant leur propre audace de l'époque) par Raymond Coumont, le syndicaliste de la CSC Brabant wallon qui accompagnait le mouvement il y a quarante-cinq ans et leur avait proposé l'idée d'autogestion :

« Monsieur,
Réunies depuis cette semaine dans des groupes de travail et en assemblée générale, les travailleuses de feu votre firme ont constaté ce qui suit :

Tout d'abord, nous constatons après une étude approfondie de notre travail que nous pouvons parfaitement l'organiser entre nous. Nous en concluons donc que vous êtes absolument inutile et parasitaire.

Ensuite, nous découvrons que votre rôle principal a été de nous acheter notre force de travail à un prix négligeable pour la revendre à prix d'or à l'UCL. Nous en concluons que vous êtes non seulement inutile mais également expert en vol organisé.

Enfin, nous nous rendons compte à quel point vous nous avez dressées les unes contre les autres afin de mieux nous exploiter.

Nous sommes au regret de vous signifier votre licenciement sur-le-champ pour motif grave contre vos ouvrières. Le reste de nos décisions ne vous regarde plus.

Nous vous prions d'agréer l'expression de nos salutations autogérées.

Les ouvrières de feu-Anic. »

« ÉCOUTEZ CETTE HISTOIRE QUE L'ON M'A RACONTÉE »

Dans la foulée de ses films précédents, *La Place de l'homme* (2017) et *Les Mains des femmes* (2020), qui abordaient l'avortement respectivement du point de vue des hommes et du corps

médical, Coline Grando – petite-fille de nettoyeuse et ancienne étudiante de l'Institut des Arts de diffusion (IAD) à Louvain-la-Neuve – réalise un film centré sur la parole. Un documentaire où, de manière non cachée, visible mais pas trop appuyée, elle crée des situations pour faire raconter les histoires de militance des années 1970 mais, surtout, observer comment ces mots circulent, sont entendus, en amènent d'autres, suscitent questions et débat aujourd'hui.

Contrairement à d'autres documentaires sur des grèves ou des occupations d'usines de Mai 1968 ou des années 1970 (*Reprise* d'Hervé Le Roux sur la reprise du travail aux usines Wonder de Saint-Ouen en 1968 ; *Les Lip, l'imagination au pouvoir* de Christian Rouaud sur la lutte au sein de l'usine horlogère Lip de Besançon de 1973 à 1974), qui se focalisent sur les récits des témoins de l'époque, Coline Grando a eu la bonne idée d'articuler son film autour de l'écho que l'histoire du Balai libéré peut avoir auprès du personnel de nettoyage de l'UCLouvain aujourd'hui.

Coline Grando filme une dizaine des cinquante ouvrières et ouvriers qui s'affairent sur cet énorme chantier de 350.000 m². Elle les suit dans la ville encore endormie au petit matin, dans des couloirs et des bureaux anonymes, dans des lieux plus photogéniques de



Intérieur de l'Auditoire Sainte-Barbe © CVB

l'université (l'architecture brutaliste de l'ancienne bibliothèque des sciences devenue Musée L et de l'auditoire Sainte-Barbe, etc.) mais surtout elle organise des rencontres en petits groupes entre celles et ceux d'aujourd'hui et celles et ceux du Balai libéré. À partir de documents d'archives ou simplement de souvenirs, les discussions touchent à l'éventuelle reconductibilité de l'expérience autogestionnaire à notre époque, au rôle des syndicats, à l'évolution d'une organisation du travail plus collective vers une certaine atomisation des liens entre individus, aux conditions de travail en termes de temps, donc de rythme, de stress et de fatigue, etc. Depuis la fin du Balai libéré – en 1990, au bout de quinze ans d'existence – règnent la loi des appels d'offres, la surenchère aux prix les plus bas. Par exemple, là où, du temps de la coopérative, elles étaient neuf à s'occuper de deux bâtiments, Lucia est désormais seule pour le même travail. Elle court comme tous ses collègues et nettoie comme elle peut, en vitesse, « en surface », « en visuel ».

« DES GENS, PAS DES MEUBLES »

Un peu avant le milieu du film surgit un témoignage bouleversant et glaçant, légèrement en porte-à-faux par rapport

au sujet principal du documentaire mais qui lui donne justement une autre portée quant à des dérives autrement plus graves de la réduction des coûts à tout va – et auquel le montage même du film donne un statut particulier. Alors que d'habitude Coline Grando et sa monteuse Lydie Wisshaupt-Claudel privilégient la fluidité et la circulation rapide de la parole, le ping-pong des échanges, ici elles laissent la prise de parole de Laetitia dans son intégralité, sans la couper, en écho au silence palpable et aux boules dans la gorge de ses collègues et des anciennes du Balai libéré réunis autour de la table et qui les premiers entendent son témoignage.

« Avant de travailler ici en tant que "technicienne de surface", j'étais aide-soignante. Et je suis plus épanouie ici. En tant qu'aide-soignante, on doit laver des gens, pas des meubles. Moi, j'ai une conscience. Je me dis : "Ça pourrait être mon père dans ce lit", je ne pourrais pas lui faire ça. J'ai préféré lâcher ce boulot et venir ici. On ne lave peut-être pas une table aujourd'hui mais c'est une table, ce n'est pas un être humain. Si on ne sait pas bien faire son travail parce qu'on n'a pas le temps, ce n'est pas grave, ce sont des meubles. Mais quand j'étais aide-soignante et qu'on devait nettoyer les gens à moitié, juste en dessous des bras et... [elle montre l'entrejambe], ta conscience quand tu rentres

chez toi... T'es mal ! On faisait ce que j'appelais du "lavage car wash" : à 9h30, tout le monde devait être lavé pour aller au petit déjeuner. J'ai été dégoûtée de ça, je ne pourrais plus. Pourtant, c'est un métier que j'adorais. Ils m'ont dégoûtée. Et pas que moi, j'ai beaucoup de collègues qui tombent en *burn-out*. Normalement le week-end on est neuf, parfois on se retrouvait à quatre. En semaine on est censées être douze, parfois on était cinq... ».

En écho à la sortie en salles du film, le deuxième volet de la plateforme documentaire transmédia (podcasts, formes courtes, abécédaire, etc.) nosfuturs.net explorera la réorganisation collective du travail. ●

INFOS :

Le Balai libéré (Coline Grando, Belgique, 2023, 88') sortira en salles à travers toute la Fédération Wallonie-Bruxelles à partir du 17 mai 2023.

Note

(1) Nicolas Verschueren, « Une utopie ouvrière à l'aube de la société post-industrielle. Le "Balai libéré" et les expériences d'autogestion en Belgique », *Histoire Politique*, n° 42, 2020 – <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/607>.

LE TRAVAIL EN QUÊTE DE SENS

PAR THOMAS
CASAVECCHIA
journaliste au Soir



La crise sanitaire a sans doute changé notre rapport au travail. Aspirations nouvelles des travailleurs, modèle de production qui met en péril la planète, nouvelles technologies disruptives... Le monde du travail pourrait se voir transfiguré. Et pas forcément pour le mieux.

HISTOIRE DU TRAVAIL

L'histoire humaine est indissociable de celle du travail, constate-t-on en plongeant dans *L'invention du travail*, de l'historien Olivier Grenouilleau. Les premiers humains, chasseurs cueilleurs, n'étaient-ils pas déjà des travailleurs, affûtant leurs outils, traquant les animaux ? La conception du travail a évolué à travers les époques, mais avec toujours un point commun : une forme d'ambivalence. En effet, depuis l'aube des temps, le travail est associé à la difficulté ; le travail de la terre par exemple est compliqué et souvent associé, dans les sociétés non sécularisées, à une forme de punition divine. Mais s'il est difficile, souvent aliénant pour l'individu, le travail participe à l'émancipation de l'Humanité.

La chronique, très détaillée et richement illustrée, du penseur marxiste écossais Paul Cockshott n'en demeure pas moins ac-

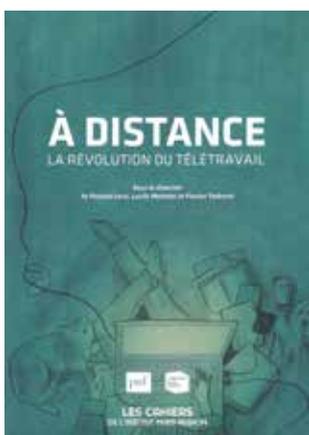
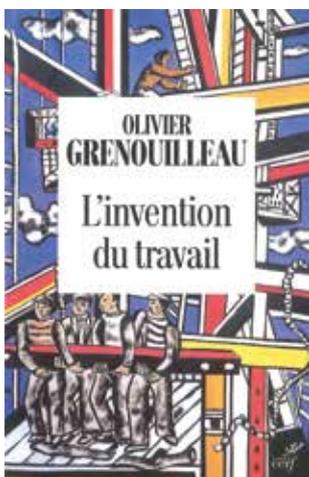
cessible. Elle ambitionne, elle aussi, de retracer *Une histoire du travail : de la préhistoire jusqu'au XXI^e siècle*. L'organisation et la répartition du travail ainsi que la recherche de ressources et l'innovation sont, en effet, absolument indissociables de l'aventure humaine. Après avoir analysé l'histoire matérialiste du travail, l'auteur envisage même l'avenir avec la fin des sources d'énergie carbonées.

Une des plus récentes mutations du travail dans les sociétés occidentales fut l'avènement de l'économie des services, parfaitement illustrée dans *24 heures de la vie d'un restaurant : Paris, 1867*. « Chez Gustave » est un des tout premiers restaurants de la capitale française. Mais pour s'affranchir de la chronique d'un lieu spécifique et pouvoir dresser le portrait de l'archétype des débuts de la restauration bourgeoise, cet établissement est fictif, inventé par l'historien David Michon. À l'époque de la deuxième exposition universelle, c'est en effet dans ces lieux que s'écrivait l'histoire. À leurs tables que se rencontraient les puissants et la bonne société parisienne. Une courte chronique d'une fin de XIX^e siècle en pleine transformation dans lequel les établissements culinaires témoignent de l'effervescence de l'époque.

OÙ TRAVAILLER ? COMMENT ? ET POURQUOI ?

Plus récemment encore, le télétravail occupe certainement la première place du podium des bouleversements du travail. Dans *À distance : la révolution du télétravail*, de nombreux chercheurs se penchent sur cette transformation dont l'impact pourrait se faire ressentir dans les rapports sociaux, l'immobilier et, évidemment, l'organisation du travail. Autant de changements qui imposent de repenser le modèle de société dans lequel on vit depuis l'après-guerre.

Repenser ce rapport au travail passera aussi, sans doute, par une mutation des quartiers d'affaires. Comme le montrent bien les auteurs de *Les grands quartiers d'affaires à l'heure des choix*, la crise sanitaire, les multiples confinements et la généralisation du télétravail durant de longs mois n'ont fait que mettre en lumière de nombreuses mutations qui étaient déjà à l'œuvre, ou à tout le moins ressenties, dans les quartiers d'affaires du monde entier. Les « flex-desks » rendus possibles par une numérisation toujours accrue du travail, l'aménagement des quartiers d'affaires comme des espaces où l'on ne fait plus que travailler, le développement des normes écologiques et de



l'offre de transports en commun sont autant de défis auxquels les business-centers sont confrontés depuis des années. Dirigé par Sophie Prunier-Poulmaire et Émilie Vayre, ce recueil de contributions issues du monde scientifique en collaboration avec les entreprises montre bien les défis que ces quartiers, pensés pour l'exécution de métiers tertiaires, doivent être revus pour correspondre davantage aux attentes des travailleurs et aux défis des entreprises.

Car les aspirations des travailleurs ont également été bouleversées par le Covid. Recherche-t-on un boulot à tout prix ? Pas si sûr. La crise sanitaire a provoqué chez beaucoup de travailleurs une remise en question profonde de l'emploi qu'ils occupent. Désormais, pour de nombreuses personnes, la question du sens du travail est devenue cruciale, tout autant que ses modalités. Thomas Coutrot et Coralie Perez résument bien dans *Redonner du sens au travail*, la révolution à l'œuvre d'une partie de la population qui réclame une finalité au travail qu'elle effectue.

C'est également le constat de Frantz Gault qui signe avec *Apocalypse Work*, un essai sur le scepticisme des travailleurs pour le boulot qu'ils effectuent. La question de la responsabilité des entreprises et du modèle économique dans la destruction de la nature est, par exemple, une préoccupation de plus en plus prégnante chez les travailleurs. Le mythe de l'épanouissement à travers le travail en prend lui aussi pour son grade dans ce petit livre qui montre bien que les travail-

leurs ne sont plus dupes de la propagande managériale.

CRISE AU BOULOT ET PROBLÈMES DE FOND

Les entreprises ne parviennent pas à répondre aux attentes de leurs travailleurs, constate Philippe D'Iribarne dans *Le grand déclassement*. Ces derniers demandent à exercer leur profession selon l'état de l'art. Ils n'aspirent généralement qu'à « bien » travailler et à accomplir leurs tâches. Mais ces envies sont de moins en moins compatibles avec les contraintes de temps, les contraintes imposées par les clients ou le système managérial gangrené par les procédures alourdissant le travail et diminuant la responsabilité et la créativité des employés.

Mais le mal-être au travail n'est pas une fatalité pour le philosophe Arnaud François qui détaille dans *Le travail et la vie*, la crise profonde du monde du travail. Pour le penseur, ce qui rend les travailleurs les plus malheureux, ce sont les pratiques néo-managériales qui imposent des rythmes de travail qui rendent impossible le fait de « bien travailler ». Une réforme du travail passerait donc par un nouveau rapport au temps et une réflexion sur la démocratie au travail.

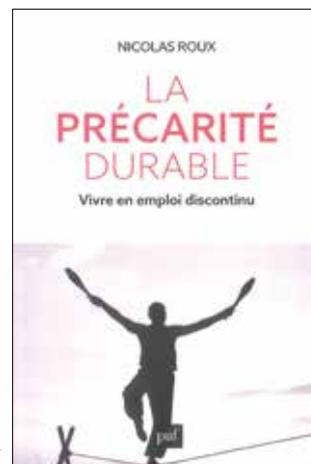
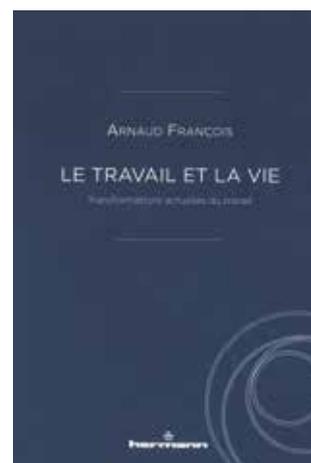
Malheureusement, si certains travailleurs militent pour redonner du sens à leur emploi tout en conservant une certaine forme de sécurité, certains travailleurs n'ont pas ce luxe. En étudiant deux catégories de travailleurs précaires, les saisonniers de l'agriculture

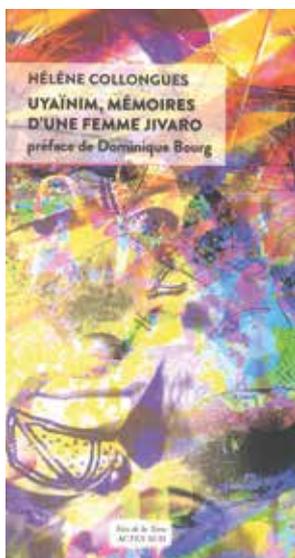
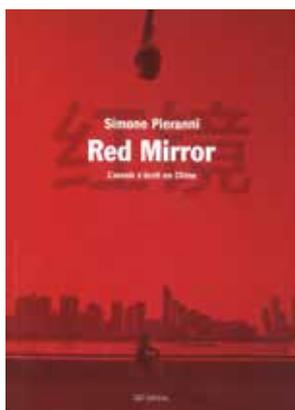
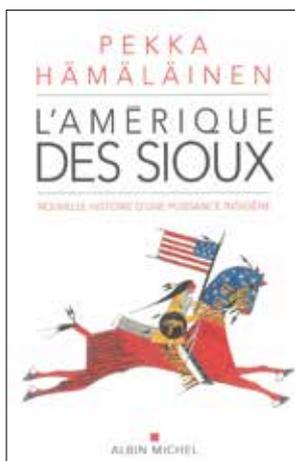
et les intermittents du spectacle, le sociologue Nicolas Roux explore le « précaire », ce prolétariat qui ne bénéficie pas de la même protection sociale que les employés. En se penchant sur ces travailleurs qui alternent entre travail et périodes chômées, l'auteur identifie dans *La précarité durable*, les stratégies mises en place par ces travailleurs pour s'accommoder, ou non, de leur statut. Une étude cruciale, alors que le modèle du travail « uberisé » gagne chaque jour du terrain. Pour beaucoup de travailleurs, l'incertitude prolongée est devenue la norme.

Peut-être toutes les problématiques évoquées ici partagent-elles la même racine ? L'« économiste atterré » David Cayla se penche sur le modèle économique sur lequel s'appuie l'organisation du travail : le néolibéralisme. Ce modèle implique un interventionnisme d'État au service des marchés : sauver les banques de la faillite, assurer la concurrence, etc. Or la multiplication des crises économiques et la crise écologique imposent un changement de paradigme. Ainsi, les politiques néolibérales ne pourront plus répondre aux défis actuels. La seule issue ? Recourir davantage à la régulation et à la planification.

NOUVELLES TECHNOLOGIES, POUR QUOI FAIRE ?

La surmédiation d'outils utilisant l'intelligence artificielle, comme Chat GPT ces derniers mois, montre bien la crainte de voir les nouvelles technologies infor-





► matiques remplacer le travail humain. Journalistes, juristes et médecins sont autant d'exemples de professions qui pourraient se voir menacer dans un avenir pas si lointain. Dans *Un monde sans travail*, Daniel Susskind, spécialiste de l'impact de la technologie sur la société, explique comment les États doivent réaffirmer leur puissance afin de redistribuer les richesses et de reprendre le pouvoir qu'ils ont perdu face aux grandes sociétés tech qui imposent leurs politiques.

Mais il n'a pas fallu attendre l'intelligence artificielle pour constater que l'usage intensif des nouvelles technologies dans le cadre du travail peut avoir un effet délétère. Division extrême de tâches répétitives, automatisation et contrôle permanent semblent aujourd'hui être la norme. Les outils numériques ont remis au goût du jour les principes du taylorisme tandis que l'hyperconnexion interdit *de facto* le droit au repos et mène toujours plus de travailleurs au burn-out. Avec *Les risques technosociaux*, Nicolas Oliveri et Laurie Augé proposent un très court manuel managérial, mêlant ressources humaines et communication, destiné avant tout aux professionnels du secteur et aux étudiants.

Plus que tout, les nouvelles technologies s'embarassent rarement de notions de démocratie. Au début des années 2010, le monde découvrait, horrifié, les premiers épisodes de la série *Black Mirror*. En 2021, le journaliste Simone Pieranni montre avec *Red Mirror* que c'est sans doute

en Chine que l'avenir dystopique s'écrit. Après avoir été, pendant des années, l'usine du monde, l'Empire du Milieu est désormais le laboratoire des nouvelles technologies en tant qu'outil d'asservissement : paiement avec son smartphone via WeChat, l'incontournable réseau social, surveillance permanente augmentée par l'intelligence artificielle. Terrifiant.

RALENTIR LE RYTHME

Et si le progrès technologique n'était pas une force si implacable qu'on le pense ? Dans *On arrête (parfois) le progrès*, François Jarrige égraine les précurseurs de la décroissance qui, à travers l'histoire, se sont levés contre les avancées sans doute trop rapides de la technologie souvent présentées comme un incontestable progrès. Dans ce recueil de chroniques parues dans *La Décroissance*, l'historien met à mal l'idée selon laquelle questionner la marche effrénée de la technologie signifie forcément l'opposition au progrès.

Albertina Nanchijam Tuwits aurait sans doute souscrit à cette thèse. Elle était une des représentantes du peuple awajun au Pérou. Ardente défenseuse de la nature saccagée par l'avidité et l'exploitation, elle militait aussi pour les droits des femmes au sein de la société jivaro. C'est dans le cadre de son action politique qu'elle croise le chemin de l'autrice Hélène Collongues, qui lui consacra la touchante biographie *Uyaïnim, mémoires d'une femme jivaro*, une décennie après son décès.

À l'instar du peuple awajun, les Sioux ont été contraints de changer leurs modes de vie et de travail plusieurs fois dans leur histoire. Les Lakotas, membres de l'alliance des Sioux, étaient au départ un peuple de chasseurs-cueilleurs qui s'est progressivement transformé en une société de navigateurs implantée sur les rives du Missouri. Mais ils ont vite été repoussés vers l'intérieur des terres par les colonisations européennes. En quelques décennies, ils ont appris à maîtriser les chevaux et sont devenus des cavaliers hors pair. Durant des années, ils ont gardé le contrôle sur un vaste territoire du Dakota. Vivant de la chasse des bisons, ils commerçaient avec les colons et leur imposaient des tributs pour circuler sur leurs territoires. La puissance militaire des Sioux était telle qu'ils régnaient pendant des générations jusqu'à ce que les chercheurs d'or s'installent sur les terres sacrées des Lakotas, les Black Hills. Racontées par l'historien finlandais Pekka Hämäläinen dans *L'Amérique des Sioux : nouvelle histoire d'une puissance indigène*, ces passionnantes annales retracent enfin l'histoire oubliée d'un empire de travailleurs endurcis. Heureusement, il n'y a pas que le travail dans la vie. Pour beaucoup, le sport offre une échappatoire indispensable pour se détendre ou, au contraire, se stresser. Faire la synthèse et le point sur l'état des recherches sur le phénomène des supporters, tel est l'objectif de Ludovic Lestrelin dans sa *Sociologie des supporters*. Un phénomène bien enten-

du amplifié par les médias de masse. Au fait de prendre parti pour une équipe se mêlent aussi des questions d'affect. Surtout, le soutien à son équipe participe au jeu social et permet de créer des liens avec l'autre. Qu'il soit proche, supporte la même équipe, ou non. Un texte clair, synthétique et qui écorne pas mal de clichés. ●

- › **Nicolas OLIVERI et Laurie AUGÉ, *Les risques technosociaux : comprendre le syndrome d'épuisement technologique au travail***, préface de Patrick-Yves BADILLO, L'Harmattan, coll. « Communication et civilisation », 2022, 95 pages, 12,50 €.
- › **Frantz GAULT, *Apocalypse work : démythifier le travail pour affronter le XXI^e siècle***, Dunod, 2022, 143 pages, 15,90 €.
- › **Hélène COLLONGUES, *Uyainim, mémoires d'une femme jivaro***, préface de Dominique BOURG, Actes Sud, coll. « Voix de la Terre », 2022, 331 pages, 22,50 €.
- › **David MICHON, *24 heures dans la vie d'un restaurant : Paris, 1867***, PUF, 2022, 168 pages, 16 €.
- › **Nicolas ROUX, *La précarité durable : vivre en emploi discontinu***, PUF, 2022, 222 pages, 16 €.
- › **Ludovic LESTRELIN, *Sociologie des supporters***, La Découverte, coll. « Repères », 2022, 127 pages, 11 €.
- › **Sophie PRUNIER-POULMAIRE et Émilie VAYRE (dir.), *Les grands quartiers d'affaires à***

L'heure des choix : travail, salariat, urbanisme à l'épreuve des crises du XXI^e siècle, postface de François VATIN, Vuibert, 2022, 143 pages, 23,90 €.

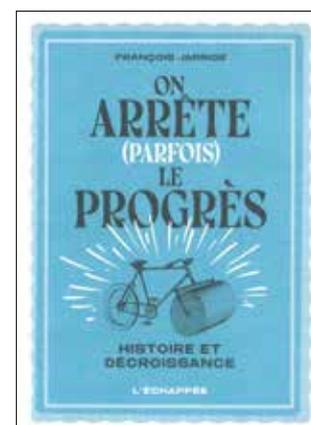
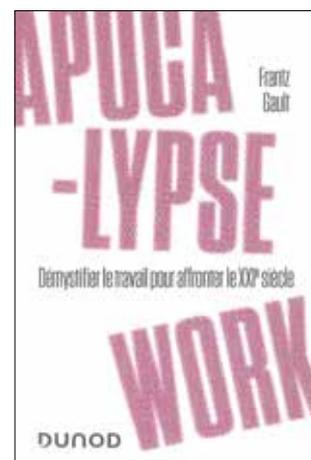
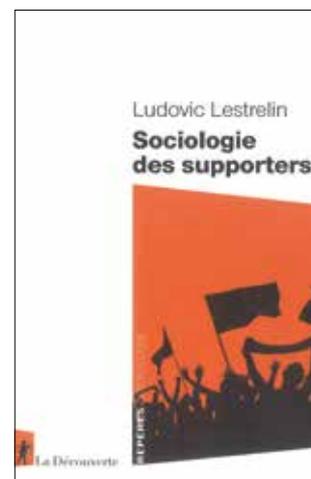
- › **David CAYLA, *Déclin et chute du néolibéralisme***, De Boeck, 2022, 287 pages, 19,90 €.
- › **Thomas COUTROT et Coralie PEREZ, *Redonner du sens au travail : une aspiration révolutionnaire***, Seuil, coll. « La République des idées », 2022, 139 pages, 13,50 €.
- › **Arnaud FRANÇOIS, *Le travail et la vie : transformations actuelles du travail***, Hermann, 2022, 268 pages, 25 €.
- › **Daniel SUSSKIND, *Un monde sans travail***, trad. de l'anglais par Céline ALEXANDRE, Flammarion, 2023, 429 pages, 24 €.
- › **Simone PIERANNI, *Red Mirror : l'avenir s'écrit en Chine***, trad. de l'italien par Fausto Giudice, photographies de Gilles SABRIÉ, C&F Éditions, coll. « Société numérique », 2021, 180 pages, 25 €.
- › **François JARRIGE, *On arrête (parfois) le progrès : histoire et décroissance***, L'Échappée, coll. « Le pas de côté », 2022, 359 pages, 22 €.
- › **Paul COCKSHOTT, *Une histoire du travail : de la préhistoire au XXI^e siècle***, trad. de l'anglais par Boris BELIN et Marcos VIDAL, Éditions Critiques, 2022, 447 pages, 26 €.
- › **Pascale LEROI, Lucile METTETAL et Florian TEDESCHI (dir.), *À distance : la révolution du télétravail***, PUF (Numéro de *Les Cahiers de l'Institut Paris Région*), 2023,

176 pages, 23 €.

- › **Olivier GRENOUILLEAU, *L'invention du travail***, Cerf, 2022, 294 pages, 20 €.
- › **Philippe D'IRIBARNE, *Le grand déclassement***, Albin Michel, 2022, 170 pages, 19,90 €.
- › **Pekka HÄMÄLÄINEN, *L'Amérique des Sioux : nouvelle histoire d'une puissance indigène***, trad. de l'anglais par Bruno BOUDARD, Albin Michel, 2022, 600 pages, 26 €.

À lire aussi :

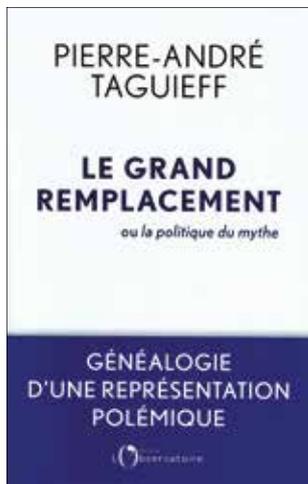
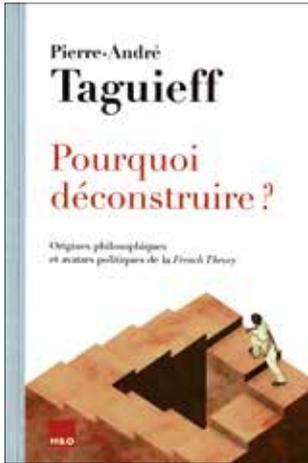
- › **Caroline DE GRUYTER, *Monde d'hier, monde de demain : un voyage à travers l'empire des Habsbourg et l'Union européenne***, trad. du néerlandais par Olivier VANWERSCH-COT, Actes Sud, 2023, 357 pages, 23,50 €.
- › **Myriam BOUCHARENG, *L'écrivain et la publicité : histoire d'une tentation***, Champ Vallon, 2022, 334 pages, 29 €.
- › **Thomas GOMART, *Les ambitions inavouées : ce que préparent les grandes puissances***, Tallandier, 2023, 331 pages, 22,50 €.
- › **Jérôme DENIS et David PONTILLE, *Le soin des choses : politiques de la maintenance***, La Découverte, coll. « Terrains philosophiques », 2022, 368 pages, 23 €.
- › **Alice ZENITER, *Toute une moitié du monde***, Flammarion, 2022, 240 pages, 21 €.
- › **Clément BENECH, *Un vrai dépaysement***, Flammarion, 2023, 304 pages, 19,50 €.



DANS QUELLE SOCIÉTÉ VIVONS-NOUS ?

PAR BERNARD LOBET

journaliste



Les essayistes, qu'ils soient philosophes, politistes, sociologues ou historiens, lorsqu'ils jettent un regard critique sur le monde contemporain, nous renvoient des images le plus souvent inquiétantes du présent et de l'avenir proche. Nous serions entrés dans l'âge des identités instables, des pertes de repères, des revendications communautaristes, des replis nationalistes, etc. Comment entrevoir un peu de lumière dans ces temps plutôt sombres ? Quelques réponses seront apportées en fin d'article. Au préalable, passons en revue quelques constats douloureux ainsi que des polémiques (parfois stériles) qui reflètent des visions antagonistes de la société d'aujourd'hui.

LA FAMEUSE « DÉCONSTRUCTION » : NÉCESSITÉ OU FUMISTERIE ?

Dans deux ouvrages récents, l'historien des idées et directeur de recherches au CNRS Pierre-André Taguieff entreprend d'une part une généalogie d'une représentation polémique (*Le Grand Remplacement ou la politique du mythe*) et s'attaque d'autre part au concept de déconstruction (*Pourquoi déconstruire ?*). Le mythe politique du « Grand Remplacement »,

expression de Renaud Camus, reprise notamment par Éric Zemmour, suppose un processus de substitution de la population européenne par une population originaire d'Afrique subsaharienne et du Maghreb. L'origine de ce mythe est à rechercher, selon Pierre-André Taguieff, dans la peur de la fin d'un monde, dans le thème du déclin de l'Occident. L'auteur soutient qu'on ne peut pas y répondre sérieusement par une utopie comme celle de la créolisation du monde. Et de renvoyer dos à dos les idéologues de l'identité pure sans mélange et ceux de l'égalité dans le mélange, qui cache souvent une hiérarchie.

Quant à la déconstruction, terme forgé par Jacques Derrida, elle est présentée ici comme un mot magique brandi par ceux qui veulent criminaliser l'Occident. *Pourquoi déconstruire ?* dénonce l'émergence d'un nouvel esprit totalitaire qui ne se réduit pas au déboulonnage de statues, qui n'est que l'illustration médiatisée de la « cancel culture ». Le « wokisme », selon Taguieff, représente une corruption idéologique de l'antiracisme et du féminisme. Il participe d'un nouveau « politiquement correct ». N'est-ce qu'une menace imaginaire ? Le politiste québécois Francis Dupuis-Déri le pense, qui, dans

Panique à l'université, affirme qu'il n'y a « pas plus de tyrannie totalitaire dans les universités que d'ogre sous votre lit ». Il mène dans ce livre un exercice de... déconstruction de ce qu'il considère comme une propagande réactionnaire. Il ironise : l'université survivra-t-elle aux wokes ? L'armée des États-Unis, à la théorie critique de la race ? La République française, à l'intersectionnalité ? Et l'homme blanc à tout cela ? Espace de rencontre et d'échanges en toute liberté d'expression, l'université doit se protéger, selon F. Dupuis-Déri, contre l'agitation des polémistes sans curiosité intellectuelle ni ouverture d'esprit et qui s'inscrivent dans des rapports de force politiques et sociaux, en alimentant des paniques morales.

L'ISLAM DE FRANCE, ET LA GUERRE SAINTE

Dans *La république autoritaire*, le politiste Haouès Seniguer, spécialiste des rapports entre islam et politique en France, analyse la politique de l'État français depuis les attentats de 2015 à l'aune de la restriction des libertés collectives et individuelles. Il dénonce une accélération de l'intrusion de l'État dans le style de vie des musulmans, en particulier de ceux jugés trop rigoristes,

selon des critères « flottants et fluctuants ». L'obsession de la surveillance s'imisce partout, dit-il. Les musulmans sont classés en modérés, laïques, fondamentalistes, intégristes... Certains se sentent montrés du doigt, sommés à tout bout de champ de faire la preuve de leur attachement à la laïcité et à la République, même s'ils sont nés et ont grandi en France et y sont bien insérés. Après 2015, la France a mené une politique de prévention qui s'est traduite plus récemment (sous Emmanuel Macron) par une approche que l'auteur qualifie de sécuritaire, policière et paternaliste. Et d'en appeler à une reprise du flambeau des idées progressistes par une gauche « de nouveau désirable et en mesure de gouverner ».

À gauche justement, la philosophe Sylviane Agacinski s'interroge dans *Face à une guerre sainte* sur les relations du religieux et du politique. Qui sont les jihadistes français ? L'islamophobie est-elle un bouclier des islamistes ? La loi contre le voile à l'école discrimine-t-elle les musulmanes ? Comment se comportent l'école et la presse à l'épreuve de la terreur ? Si la nation n'est qu'une incarnation partielle de l'humanité, faut-il pour autant renoncer à l'identité historique et culturelle de son pays ? Ce sont des questions brûlantes abordées avec finesse par S. Agacinski.

Dans son monologue contre l'identité, intitulé *Il n'y a pas de Ajar*, Delphine Horvilleur revisite avec brio l'univers de Romain Gary (celui de la Kabbale et de l'humour juif) pour transcender les débats politiques

sur l'obsession identitaire et les compétitions victimaires ainsi que toutes les réactions d'exclusion.

LES VOIX DE L'ÉMANCIPATION POUR LES FEMMES

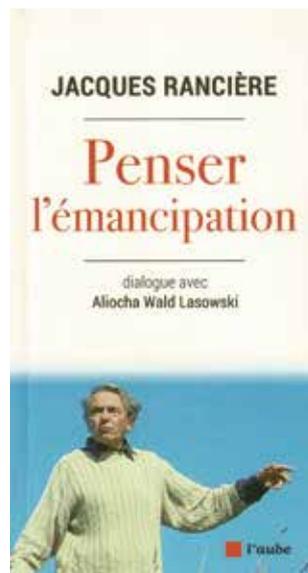
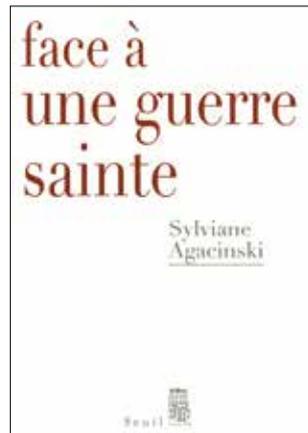
Ce que la laïcité doit aux femmes démontre, exemples à l'appui, que les femmes ont donné des clés de compréhension et de conservation de ce qui fait l'humanité de notre planète. Véronique De Keyser, présidente du Centre d'Action Laïque (CAL), y affirme que les femmes restent vulnérables. Les chiffres des féminicides, de la pauvreté et des violences sexuelles sont révélateurs de la discrimination qui les frappe encore. Mais les femmes ont appris à se battre avec toutes les armes de l'expression publique. Certaines militent pour un universalisme humaniste, fondé sur la raison et la sensibilité. Il ne s'agit donc pas de renier la raison, mais de dépouiller l'universalisme de ce qu'il peut avoir d'impérialiste, de sexiste et de raciste, du moins si l'on adopte les vues de Marina Garcés, dans *Nouvelles Lumières radicales*, titre éponyme d'un nouveau courant de pensée. Véronique De Keyser y adhère. Selon elle, la domination ne se limite ni au patriarcat ni à l'emprise religieuse. Le combat des femmes d'aujourd'hui concerne les plus vulnérables dans la chaîne du vivant. La présidente du CAL fait entendre des voix de femmes qui montrent un chemin vers une émancipation soucieuse de l'interdépendance de l'humain avec la nature et

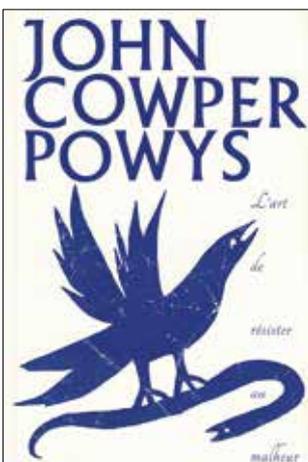
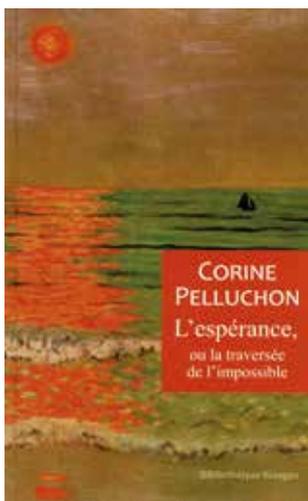
avec le monde animal.

De son côté, le philosophe Jacques Rancière, qui dialogue avec Aliocha Wald Lasowski dans *Penser l'émancipation*, estime qu'un autre monde est possible. Comment ? Par l'engagement des femmes, la mobilisation de la jeunesse, la redistribution des places dans la société, la résistance à l'économie de marché. Afin d'engager un processus d'émancipation, il s'agit de lancer des processus d'inclusion, de déplacer les assignations, d'introduire de l'écart. Les cinq conversations transcrites dans ce livre portent sur la politique, l'esthétique, la littérature, la philosophie et le cinéma. Elles renouvellent la compréhension de nos rapports au monde en explorant le potentiel de notre intelligence collective. Dans le chapitre sur la politique, une attention particulière est portée à la démocratie définie comme le régime de la politique elle-même. Elle incarne la rupture de la tradition d'après laquelle les hommes sont gouvernés par ceux qui sont appelés à le faire par leur divinité, leur naissance, leur statut, etc. Le sens même de la démocratie a-t-il été perdu ?

LA DÉMOCRATIE EN DANGER ?

Un retour aux sources antiques de la démocratie nous est proposé par Paul Cartledge, professeur émérite à Cambridge et spécialiste de la civilisation grecque. Dans *Demokratia*, il nous raconte comment l'idée de ce régime politique est née dans l'Athènes de





► Clithène et de Périclès pour ensuite quasiment disparaître avant de resurgir au XVIII^e siècle en Occident, notamment grâce aux révolutions américaine et française. À l'origine, en Grèce, il s'agissait de démocraties directes dont les habitants masculins, libres et originaires de la cité gouvernaient et étaient gouvernés tour à tour. L'auteur va jusqu'à comparer ce que les Athéniens entendaient par *demokratia* avec le mot d'ordre révolutionnaire bolchevique et léniniste de dictature du prolétariat ! La dernière partie du livre pose la question des défis actuels de la démocratie. Le pessimisme l'emporte sur les raisons d'espérer chez Paul Cartledge, car le peuple, dit-il, est tenu à distance de tout accès direct au pouvoir politique et de l'exercice quotidien et régulier de ce pouvoir.

La philosophie peut-elle voler au secours des démocraties en crise ? C'est la conviction de Markus Gabriel, dans *N'ayez pas peur de la morale*. Le philosophe allemand ose parler de valeurs universelles et en appelle à de « nouvelles Lumières » car à chaque époque il s'agit d'ajuster à nouveau les valeurs de liberté, d'égalité, de fraternité, de solidarité et de déjouer les pièges tendus à la raison. Les thèses principales du nouveau réalisme moral prôné par l'auteur se résument ainsi : les faits moraux existent indépendamment de nos opinions et ont une existence objective. Ils s'adressent aux hommes et nous indiquent ce que nous devons faire. Ils sont intemporels et universels. Exemples de faits moraux

donnés par Markus Gabriel : « Tu ne tueras point ». « Tu dois réduire ton émission de CO₂ ». L'humanité est une aventure mondiale commune à tous. Selon le philosophe allemand, une réflexion « rationnelle, sans parti pris et faillible » est le meilleur moyen pour obtenir des informations sur ce que nous devons prescrire ou proscrire, en obéissant à des motivations éthiques.

L'ESPÉRANCE, ET LES « NOUVELLES LUMIÈRES »

Une autre leçon philosophique nous est donnée par Corine Pelluchon, connue pour sa défense de la cause animale et environnementale. Elle a été victime d'éco-anxiété mais a surmonté sa dépression quand elle s'est rendu compte que l'amour du monde, et non la haine de soi et de la vie, en était la cause. « Paradoxalement, écrit-elle, la confrontation à une perte radicale est la clé pour se reconnecter aux autres [...] et promouvoir des modes de production et de consommation ainsi que des manières d'être redonnant confiance en soi et en l'avenir. » Corine Pelluchon en appelle, elle aussi, à de nouvelles Lumières. Cette manière de faire face aux difficultés paraît bien éloignée du conseil donné par le romancier et poète gallois John Cowper Powys dans *L'art de résister au malheur* : Prenez la fuite ! ●

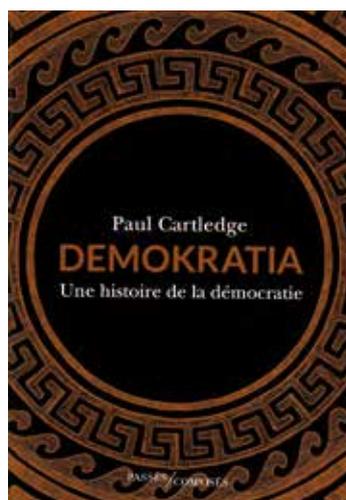
- **Pierre-André TAGUIEFF**, *Pourquoi déconstruire ? Origines philosophiques et avatars politiques de la French Theory*, H&O, 2022, 284 pages, 21 €.
- **Pierre-André TAGUIEFF**, *Le Grand Remplacement ou la politique du mythe. Généalogie d'une représentation polémique*, L'Observatoire/Humensis, 2022, 327 pages, 23 €.
- **Francis DUPUY-DERI**, *Panique à l'université. Rectitude politique, wokes et autres menaces imaginaires*, Lux, 2022, 315 pages, 20 €.
- **Haouès SENIGUER**, *La République autoritaire. Islam de France et illusion républicaine (2015-2022)*, Le Bord de l'eau, 2022, 279 pages, 18 €.
- **Sylviane AGACINSKY**, *Face à une guerre sainte*, Seuil, 2022, 181 pages, 18 €.
- **Delphine HORVILLEUR**, *Il n'y a pas de Ajar*, Grasset, 2022, 88 pages, 12 €.
- **Véronique DE KEYSER**, *Ce que la laïcité doit aux femmes. Les voix de l'émancipation*, Centre d'Action Laïque, 2022, 148 pages, 10 €.
- **Jacques RANCIÈRE**, *Penser l'émancipation*, Éditions de l'Aube, 2022, 152 pages, 17 €.
- **Paul CARTLEDGE**, *Demokratia. Une histoire de la démocratie*, traduit de l'anglais par Simon DURAN, Passés composés/Humensis, 2023, 382 pages, 25 €.
- **Markus GABRIEL**, *N'ayez pas peur de la morale. La philosophie au secours des démocraties en crise*, traduit de l'allemand par

Georges STURM avec la collaboration de Sibylle M. STURM, Jean-Claude Lattès, 2022, 491 pages, 22,90 €.

- › **Corine PELLUCHON**, *L'espérance ou la traversée de l'impossible*, Payot et Rivages, 2023, 139 pages, 18 €.
- › **John Cowper POWYS**, *L'art de résister au malheur*, traduit de l'anglais par Judith COPPEL, La Baconnière, 2022, 96 pages, 14 €.

À lire aussi :

- › **Fabrice D'ALMEIDA**, *Histoire mondiale des riches*, Plon, 2022, 455 pages, 22,90 €.
- › **Thomas FRANK**, *Pourquoi les riches votent à gauche*, Agone, 2022, 415 pages, 13 €.
- › **Michel GUÉNAIRE**, *Après la mondialisation. Le retour à la nation*, Les Presses de la Cité, 2022, 266 pages, 21 €.
- › **Geert MAK**, *Les rêves d'un Européen au XXI^e siècle. 1999-2022*, traduit du néerlandais par Guillaume DENEUFBOURG, Gallimard, 2022, 605 pages, 33 €.
- › **Armand ROUVIER**, *Peut-on encore être conservateur ? Histoire d'une idée incomprise en France*, Buchet-Chastel, 2023, 215 pages, 23,50 €.
- › **Maurice GOURDAULT-MONTAGNE**, *Les autres ne pensent pas comme nous*, Bouquins, 2022, 391 pages, 22 €.
- › **Frédérique LEICHTER-FLACK**, *Pourquoi le mal frappe les gens bien ? La littérature face au scandale du mal*, Flammarion, 2023, 243 pages, 21 €.



DES ARTS PROCHES OU LOINTAINS

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire à la Bibliothèque centrale de la Province de Luxembourg

.....



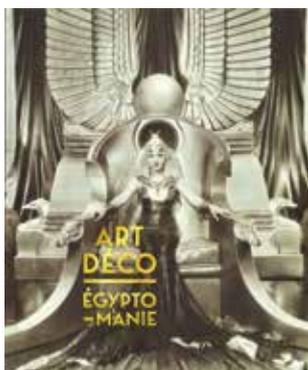
La qualité éditoriale des livres d'art numériques s'améliore jour après jour. Les gadgets technologiques et les artifices conceptuels des publications pionnières ont été supplantés par des productions d'excellente qualité, accompagnées d'illustrations en très haute définition et rétroéclairées. Les livres d'art numériques deviennent de plus en plus des objets d'expériences sensorielles. Ils permettent des animations visuelles et sonores par commande tactile et s'adaptent aux besoins de médiations de chaque lecteur. Malgré ces avancées incontestables, le secteur du livre d'art sur support papier résiste et supporte honorablement la concurrence. Les ouvrages présentés dans les pages qui suivent confirment que l'objet-livre d'art conserve toute sa légitimité technique et éditoriale.

LES ARTS, SOURCES D'IDENTITÉS MULTIPLES : RUSSIE, ART DÉCO, TIBET

La production artistique d'une nation est incontestablement le reflet de celle-ci et de ses populations. Étudier et analyser des œuvres picturales majeures de la Russie du XIX^e siècle peut contribuer à mieux comprendre la Russie d'aujourd'hui. En effet, durant les décennies qui ont précédé la Révolution d'Octobre, les peintres russes étaient

sans doute bien plus proches de leurs homologues d'Europe occidentale qu'ils ne l'étaient avant ou après. Loin des saintes icônes, encore à l'abri des influences de l'avant-garde russe ou de celles du réalisme socialiste soviétique, les années 1801-1906 s'inscrivent dans le classicisme, l'académisme, le romantisme, le réalisme ou encore le symbolisme, à l'image des tendances de Paris, de Rome, de l'Allemagne ou des Pays-Bas. Les trente œuvres commentées par des spécialistes russes, français et américains dans *Penser l'art russe au XIX^e siècle* démontrent cette proximité avec les écoles d'Europe occidentale, teintée de sensibilités régionales qui renforcent l'intérêt des tableaux (moments de la vie quotidienne, paysages, scènes religieuses, épisodes historiques) sélectionnés pour ce livre. Chaque article replace l'œuvre picturale dans son contexte historique et artistique, tout en laissant la place au ressenti personnel de chaque auteur. L'analyse des scénographies, des couleurs et des perspectives est particulièrement développée. Elle donne à comprendre les préoccupations sociales ou symboliques (de 1870 à 1900 principalement) qui motivèrent les peintres (tous masculins), dont notamment Ilia Répine et Isaac Levitan. L'égyptologie est une valeur sûre pour le monde de l'édition. À l'occasion, dernièrement, du bicentenaire

du déchiffrement de la pierre de Rosette ou du centenaire de la découverte de la tombe de Toutankhamon, de nombreuses publications inédites ont, en effet, empli les étals des librairies ou les paniers de commandes des bibliothèques. Les beaux livres sur l'égyptomanie sont, en revanche, moins présents dans les catalogues des éditeurs. Les éditions Norma, spécialisées en architecture et en histoire de l'art, viennent de combler ce manque relatif avec la publication de *Art Déco : égyptomanie*. Ce livre, illustré de magnifiques photographies en couleurs et en noir et blanc, a bénéficié de la riche collection d'égyptomanie constituée, année après année, par l'auteur principal Jean-Marcel Humblet, conservateur général honoraire du patrimoine des Musées de France. Ce dernier s'est associé à une douzaine de spécialistes des arts (des années 1920-1930) pour concevoir en une vingtaine de chapitres un tour complet de cette passion artistique. Le livre s'ouvre, tout d'abord, par une intéressante section consacrée à l'architecture d'inspiration égyptienne : le monument aux héros de Dixmude à Pierrefeu-du-Var, le pavillon des Éléphants au zoo d'Anvers, le Chrysler Building à New York... D'autres chapitres étudient la décoration de salles de cinéma Louxor ou les interprétations de symboles pharaoniques dans les bâtiments



publics. Les influences de l'Égypte dans l'Art Déco et en particulier dans la mode, la publicité, la joaillerie ou encore les arts décoratifs et le mobilier n'ont pas été oubliées. Une attention remarquable est réservée aux films et à la littérature. Ce très bel et très instructif (en particulier l'émergence et les évolutions de ce processus culturel et artistique) album se clôt avec divers objets décoratifs un peu désuets qui pourraient orner cuisines et intérieurs de particuliers.

Trésors du Tibet est un ouvrage qui s'inscrit dans la catégorie des beaux livres. Son propos ne contient pas d'ambitions prosélytes. Ses visées sont artistiques, accessibles aux lecteurs curieux, comme aux lecteurs déjà initiés au bouddhisme. Des épisodes de la vie de Milarépa structurent l'ensemble de la publication. Les récits du parcours du célèbre yogi relient les étapes vécues par Alain Bordier pour constituer les collections du Tibet Museum qu'il a créé à Gruyères en 2009. Ainsi, un panorama exceptionnel de l'art, de l'histoire et de pensée religieuse est composé pour une bonne compréhension des lecteurs occidentaux. Les textes suivis, les encarts thématiques, les illustrations de haute qualité, les objets présentés mettent en évidence les qualités artistiques, esthétiques, symboliques et spirituelles de dizaines d'œuvres : peintures, sculptures, tapis, manuscrits issus du Bhoutan, d'Inde, du Népal et du Tibet. Chacune d'elles est un élément qui contribue à l'approche des grands principes bouddhiques par la voie des arts.

DES LOINTAINS, ET DES JARDINS

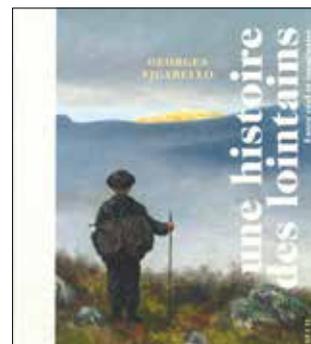
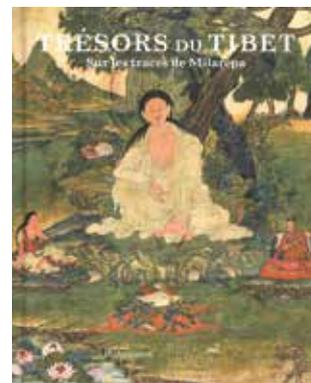
Avec *Une histoire des lointains*, l'historien Georges Vigarello démontre que l'intérêt pour l'ailleurs a, de tout temps, préoccupé les humains. Au moyen d'illustrations superbes et de chapitres classés chronologiquement, l'auteur atteste, de Babylone à aujourd'hui, de la curiosité des groupes sociaux et des civilisations pour les lointains. Selon les époques et selon leurs enjeux, les ailleurs sont approchés avec naïveté, curiosité, peur, agressivité ou convoitise. Vigarello n'omet pas d'interpeller le lecteur sur les défis que représente la conquête de l'espace. Il questionne, avec autant de culture que dans son *Histoire de la fatigue*¹, nos envies de lointains à l'aune des préoccupations environnementales et climatiques d'aujourd'hui et de demain.

L'aménagement de jardins est un art à part entière. Clara Delannoy, historienne des jardins, dans un petit livre très complet parvient à expliquer avec nuances la rupture qui s'est produite à la Révolution française en matière de parcs et jardins. Les jardins de l'aristocratie sont devenus de nouveaux espaces pour le peuple. Plusieurs visionnaires et intervenants inspirés ont contribué à ouvrir ces zones jardinées au plus grand nombre, à les transformer en espaces de détente ou en jardins vivriers (Jardins du Luxembourg, Parc Monceau, jardin de l'Hôtel Cassini, jardins Albert Kahn, etc.). Chapitre après chapitre, le lecteur se

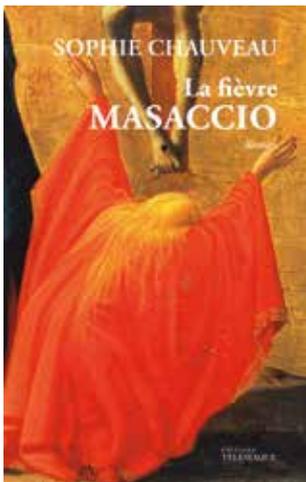
laisse entraîner dans une promenade agréable et enrichissante à travers différents modèles et fonctions des jardins, de la Révolution française à aujourd'hui, des enjeux d'hier et à ceux de demain.

PATRIMOINE IMMATÉRIEL EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Le cinquième volume de la série *Protection du Patrimoine culturel* édité par le Service général du Patrimoine de la FWB vient de sortir de presse. Alors que les premiers tomes de cette collection étaient principalement consacrés aux trésors classés (toutes disciplines confondues), celui-ci, *Passion(s) à partager*, se penche exclusivement sur le patrimoine culturel immatériel de la FWB. Ce livre propose, tout d'abord, des articles de fond pour décrire, de manière précise mais simple, la notion de patrimoine immatériel. Il en aborde les enjeux : les procédures de protection, la dichotomie entre culture et économie, la multiculturalité et le conservatisme ancestral, la perte de la cohésion sociale et la disparition d'acteurs de transmission, la place des femmes, l'opposition entre art et artisanat, etc. L'originalité et la force principale de la publication reposent sur une vingtaine de portraits d'acteurs et d'actrices de terrain. Une quinzaine d'auteurs sont partis à la rencontre de ces passionnés qui défendent avec le corps, par le geste, au moyen de leurs compétences techniques et his-



- toriques des savoir-faire, des pratiques artisanales qu'ils souhaitent préserver, transmettre et partager. Adéquatement illustrée, cette sélection d'hommes et de femmes de chez nous met en lumière le rôle et la variété du patrimoine immatériel. Les portraits confirment qu'au-delà des biens connus carnivals, marches et ducasses des métiers spécifiques se dévoilent : mate-lote sur péniche, sculpteur et animateur de marionnette à tringle, enlumineuse, carillonneuse, colombophile, fromagère, horloger, etc. Avec ces hommes et ces femmes hors du commun, les voyages sont multiples (lieux, époques, techniques, disciplines), assurément chaleureux.



ANNIVERSAIRE DES GALERIES ROYALES SAINT-HUBERT À BRUXELLES

À leur tour, les éditions Ventures (Bruxelles) viennent de lancer une collection de livres dont la mission est de promouvoir tous les aspects du patrimoine culturel, matériel et immatériel, de la Région de Bruxelles-Capitale. Cela implique de montrer les disciplines artistiques variées présentes sur le territoire et de donner la parole aux acteurs qui les font vivre (habitants, riverains, usagers, conservateurs, restaurateurs, etc.). Le premier volume de cette collection, réalisé sous la houlette de Paul Grosjean, met à l'honneur les Galeries Royales Saint-Hubert, à l'occasion du 175^e anniversaire de leur



inauguration. Ses chapitres parcourent, tout d'abord, les innovations techniques, urbanistiques et architecturales des galeries, tout en replaçant ces lumineux vaisseaux dans l'histoire des passages couverts historiques en Europe. Les manifestations culturelles et commerciales (théâtre, musique, cinéma, expositions, fêtes) qui, de tout temps, ont donné vie aux lieux sont déclinées, ensuite, au moyen de portraits d'artistes majeurs (Victor Hugo, Rimbaud, Magritte, Annie Cordy, etc.). Les lieux sont décrits avec minutie, avec un inventaire précis des affectations de l'ensemble des cellules de la Galerie de la Reine, de la Galerie du Roi et de la Galerie des Princes (Théâtre des Galeries, Librairie Tropismes, Théâtre du Vaudeville, Cinéma Galeries, Manufacture belge de Dentelles...). Les photographies en grand format d'Arnaud Everaets rendent parfaitement compte des volumes, des matériaux et de la beauté des lieux.

LA PASSION DANS LES ARTS

Pour rendre les arts accessibles au plus grand nombre, plusieurs approches sont possibles. Sophie Chauveau, pour sa part, a choisi une formule hybride : enchâsser dans l'histoire de l'art des constructions romanesques. Avec ce procédé, elle avait réussi précédemment des romans biographiques consacrés à Lippi, Vinci et Botticelli. Il y a

quelques mois, elle a publié un quatrième titre, qu'elle dédie à nouveau à la peinture florentine. Cette fois, elle choisit un génie pictural dont le renom est en deçà de ses apports en matière de couleurs (le rouge notamment), de perspective et de volumes. *La fièvre Masaccio* décrit avec brio le travail passionné (et passionnant) de Tommaso Masaccio : une décennie (1417-1428) de créations innovantes, de rivalités entre artistes, de recherches techniques. L'analyse psychologique du peintre au travers de ses productions artistiques et de ses innovations picturales est particulièrement intéressante. Le texte progresse avec fluidité, alternant éléments romanesques et apports techniques ou historiques. Il permet au lecteur de « voir les œuvres à hauteur de peintre, à hauteur d'échafaudage, comme si on les découvrait encore fraîches, à l'heure de leur création ». En fin d'ouvrage, pour une meilleure compréhension encore, un portfolio reproduit et commente les fresques majeures de Masaccio.

La fièvre Masaccio illustre la félicité et le bonheur qu'apportent les arts à ceux qui les pratiquent. Spécialiste des relations entre la littérature et les arts, Pascal Dethurens, professeur de littérature comparée et auteur de plusieurs livres sur ces matières, a choisi pour sa part d'étudier le bonheur dans la littérature et la peinture. Ordonnées par thèmes, les œuvres sélectionnées conduisent de Cicéron à Warhol, de saint Matthieu à Dufy. Les peintures, les

croquis, les citations et les textes choisis explorent des moments de contemplation, de quiétude, de calme ou de fêtes. Ils décrivent une journée ensoleillée, des moments de danse, des relations familiales épanouissantes, des scènes galantes au jardin, des pauses relaxantes. Les sujets d'inspirations échangent et dialoguent de la toile à la page... espérons qu'ils laisseront percoler quelques bribes de bonheur sur les lecteurs curieux qui parcourront ce bel ouvrage élaboré avec érudition.

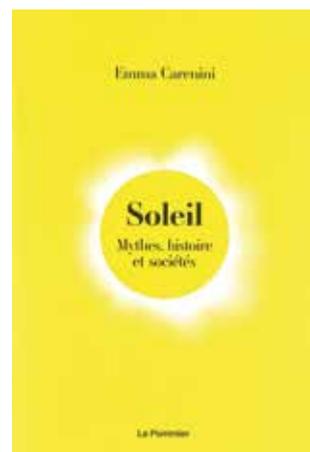
Alors que les portes du Musée de l'Orangerie se ferment sur une exposition rétrospective exceptionnelle qui lui était consacrée, la renommée posthume du peintre autodidacte Sam Szafran grandit. Né sous le nom de Sami Max Berger dans une famille d'origine juive, établie à Paris, Sam Szafran a vécu en enfant caché, en exilé avant de découvrir petit à petit la peinture (pastel, huile, aquarelle, fusain). L'architecture (les ateliers et les cages d'escaliers), les feuillages et les plantes vertes furent ses sujets d'expression et d'obsession. Son regard, sa vision, ses rendus des formes et des lignes ne lui ont apporté notoriété qu'à partir de la cinquantaine. Aujourd'hui, le catalogue *Sam Szafran : obsessions d'un peintre* rend hommage à ses créations. Il aide à comprendre ses perceptions, ses passions et ses révoltes artistiques. Ce catalogue offre, au grand public, une monographie de qualité que complète utilement la bibliographie de cet artiste singulier.

L'ART DES COULEURS

Avec sa robe noire et matte sur laquelle est tracée une forme de météorite, le catalogue de l'exposition *Anima* ne passe pas inaperçu sur les présentoirs des librairies. Il est la trace d'une exposition conceptuelle présentée par l'artiste français Laurent Grasso au Collège des Bernardins à Paris qui vient de fermer ses portes en février 2023. Les œuvres (sculptures, photographies, films) se sont entremêlées durant quatre mois entre les colonnes de la nef du prestigieux collège. Elles dialoguent à présent entre elles, de page en page, dans des textes explicatifs ou dans le riche portfolio de la partie centrale du livre. Elles ont pour point commun le recours à la radiesthésie, à la radiographie et à la géobiologie pour tenter de révéler les forces invisibles et les énergies étonnantes du mont Sainte-Odile, auprès duquel aveugles et malvoyants viennent chercher l'apaisement et la guérison. Le catalogue traduit la démarche artistique et donne la parole à Grasso et à ses œuvres. Il accompagne le lecteur dans ses émotions à l'approche des installations créatives. Il balise la compréhension de ces recherches artistiques originales.

Avec sa robe immaculée et lumineuse, *Blanc : histoire d'une couleur* clôt la série de monographies sur les couleurs, entamée par Michel Pastoureau en 2000 avec le bleu. Il s'agit d'une « étude dans la durée et sous tous les aspects, du lexique aux symboles, en passant par la vie quo-

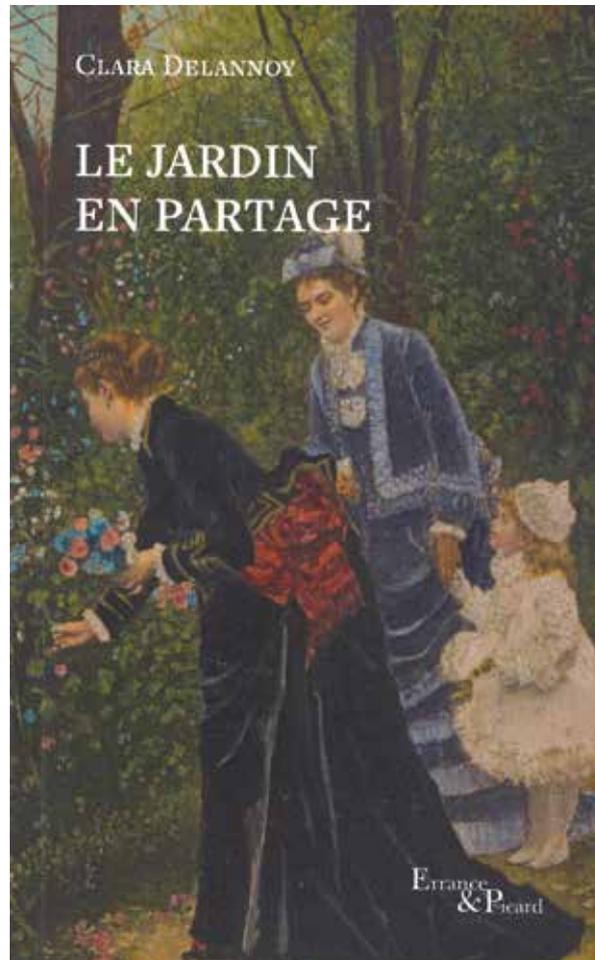
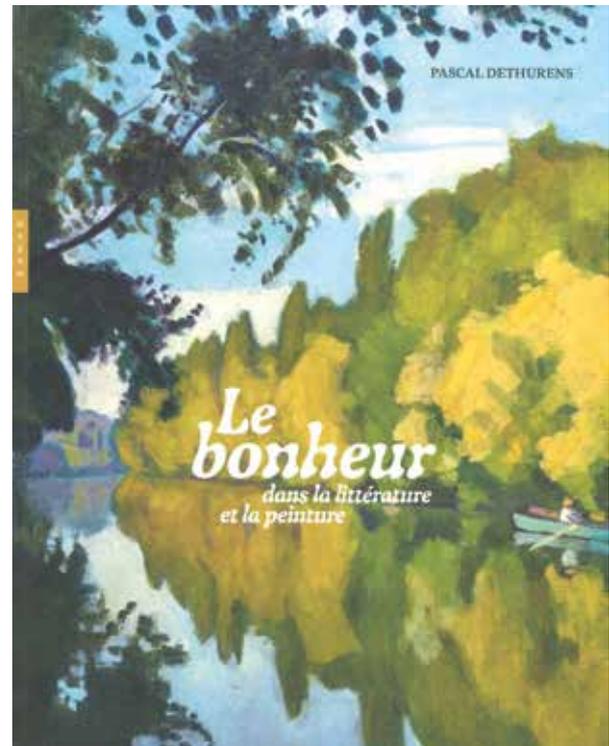
tidienne, les pratiques sociales, les savoirs scientifiques, les applications techniques, les morales religieuses, les créations artistiques. » L'aventure du blanc (et non de l'incolore) s'ouvre avec des haches polies du Néolithique, s'arrête aux marbres blancs et se poursuit avec les textiles. Une étape est consacrée aux papiers et aux blancs dans l'imprimerie, une autre aux nuances de blancs dans la peinture... L'auteur, au fil de pages qui se lisent avec fluidité et plaisir, fait à la fois preuve d'une grande érudition et de précieuses capacités de vulgarisation. Une bibliographie conséquente, classée par époques et par disciplines, permet de prolonger les lectures selon les intérêts de chacun. Avec une couverture d'un jaune puissant, Emma Carenini, philosophe, clame que le soleil est tout : « Il n'incite pas à la paresse et au farniente, mais dynamise et invite à l'ambition. Ce don quotidien de la lumière si difficile à recevoir est peut-être la dernière et la plus belle leçon de sagesse que nous prodigue le soleil. » C'est avec ce postulat très positif sur le soleil et sur ses apports que la jeune autrice approche l'astre : dans la littérature (Camus, Pagnol, Jacqueline de Romilly, Paul Valéry), dans les sciences, dans les systèmes politiques, dans la santé, l'urbanisme, l'agriculture. Cet essai, très bien documenté, est à la fois dense, léger et multidisciplinaire. Il rencontrera les préoccupations d'un grand nombre de lecteurs, en peu de pages.



- ▶ > **Olga MEDVEDKOVA et Philippe MALGOUYRES, *Penser l'art russe du XIX^e siècle : 30 tableaux vus autrement***, Mare & Martin, 2023, 346 pages, 37 €.
- > **Jean-Marcel HUMBERT (dir.), *Art Déco : égyptomanie***, Norma, 2022, 271 pages, 49 €.
- > **Magali JENNY, Étienne BLOCK, Jean-Marc FALCOMBELLO, *Trésors du Tibet : sur les traces de Milarépa***, Flammarion, 2022, 287 pages, 45 €.
- > **Georges VIGARELLO, *Une histoire des lointains : entre réel et imaginaire***, Seuil, 2022, 214 pages, 40 €.
- > **Clara DELANNOY, *Le jardin en partage***, Errance & Picard, 2022, 125 pages, 12 €.
- > **Marie DEPRAETERE (dir.), *Passion(s) à partager : enjeux et témoignages du patrimoine culturel immatériel***, vol. 5, Fédération Wallonie-Bruxelles, 2023, 163 pages, 16 €.
- > **Paul GROSJEAN, *Galleries royales (Saint-Hubert), stars des galleries, galleries des stars...***, Ventures Média, 2022, 204 pages, 39 €.
- > **Sophie CHAUVEAU, *La fièvre Masaccio***, Éditions SW Télémaque, 2022, 227 pages, 22 €.
- > **Pascal DETHURENS, *Le bonheur dans la littérature et la peinture***, Hazan, 2022, 191 pages, 35 €.
- > **Julia DROST (dir.), *Sam Szafran : obsessions d'un peintre***, Flammarion, 2022, 191 pages, 39 €.
- > **Laurent GRASSO, *Anima***, Gallimard, 2022, 181 pages, 35 €.
- > **Michel PASTOUREAU, *Blanc : histoire d'une couleur***, Seuil, 2022, 238 pages, 40 €.
- > **Emma CARENINI, *Soleil : mythes, histoire et sociétés***, Le Pommier, 2022, 198 pages, 20 €.

Note

(1) *Lectures.Cultures*, n° 21, janvier-février 2021.



FAIRE DE LA VEILLE DOCUMENTAIRE

PAR JEAN-PHILIPPE ACCART

consultant en sciences de l'information

Gilles Balmisse est l'un des experts actuels francophones de la gestion de la veille ; il est consultant et enseignant ainsi qu'auteur de plusieurs ouvrages dans ce domaine, ouvrages qui ont fait sa réputation. Aussi est-il intéressant de voir ce qu'il a à nous dire en 2023 sur « faire de la veille ».

Le sous-titre de son ouvrage est : « collecter, traiter, analyser et diffuser l'information », ce qui bien sûr concerne bibliothécaires, documentalistes, veilleurs et professionnels de l'information en général. Pour information, de nombreux services de documentation, publics et privés, prennent la dénomination de « services de veille », qui correspond mieux à leur activité, celle-ci étant orientée vers la surveillance et l'anticipation par rapport à un domaine particulier. Il est vrai aussi que les entrepreneurs et les décideurs sont plus à même de comprendre le terme de « veille » que celui de « documentation » peut-être trop généraliste. Par ailleurs, il n'est pas inintéressant de constater que l'ouvrage de G. Balmisse est publié dans la collection intitulée « Marketing Book » : c'est une indication par rapport à la veille vue comme un outil du marketing.

Par rapport aux bibliothèques publiques, à qui s'adresse en priorité la revue *Lectures.Cultures*, le choix de traiter cet ouvrage peut paraître surprenant ou inapproprié. En réalité, le concept de veille est beaucoup plus développé que l'on ne croit dans ces structures – activité souvent vue sous un autre intitulé



– ne serait-ce, par exemple, que pour les acquisitions d'ouvrages ou de documents : les acquéreurs développent alors des stratégies qui s'apparentent fortement à de la veille d'information. De même, l'étude de l'environnement (culturel, socio-économique) d'un établissement est important à considérer pour bien comprendre la fréquentation et l'usage de la bibliothèque. Très applicatif, cet ouvrage dresse non seulement un panorama des différents types de veille, mais également des dispositifs ou des outils à mettre en place.

Onze chapitres composent l'ouvrage et, sans surprise, le premier chapitre nous aide à « Comprendre ce qu'est la veille » avec d'emblée la définition suivante : « une activité de veille [...] est de surveiller les évolutions de son environnement afin de mieux identifier

les opportunités et les menaces, le tout dans la perspective de prendre des décisions pertinentes ». Il existe plusieurs types de veille : juridique, stratégique, technologique... l'auteur en discerne huit. La veille peut être considérée sous différentes approches (individuelle ou collective ; structurée), selon la nature des sources d'information ciblées (humaines, électroniques). Ce premier chapitre se termine sur les outils nécessaires pour exercer une veille efficace : les plateformes de veille (intégrées ou spécialisées) ; les outils de gestion de la veille ; les outils de support.

L'ENVIRONNEMENT DE LA VEILLE

Le chapitre 2 « Maîtriser les enjeux liés à l'information » replace la veille dans son environnement, à savoir l'information de manière générale. L'auteur reprend alors la définition de l'information donnée par le dictionnaire *Le Robert* : « Indication, renseignement, précision que l'on donne ou que l'on obtient sur quelqu'un ou quelque chose ». Les notions de « donnée » et de « connaissance » sont également abordées. Cependant, la veille n'est pas issue ►

- uniquement de l'information, elle est également « issue du terrain » : le recueil d'informations provenant de clients, collaborateurs, fournisseurs s'avère essentiel. Appliqué aux bibliothèques, ce recueil concerne leur environnement (utilisateurs-lecteurs ; fournisseurs ou relais d'information telles les libraires ; le réseau documentaire...). Internet – et donc les algorithmes – est également un contributeur important de la veille (voir aussi le chapitre 4).

LES OUTILS DE LA VEILLE

Le chapitre 3 « Se préparer à faire de la veille » détaille les actions nécessaires qui précèdent la veille : le cadrage des besoins ; la définition des objectifs et du périmètre ; la réalisation du bilan de l'existant ; la définition des contours du dispositif à déployer ; la réussite d'un plan de veille. Le chapitre 4 « Rechercher de l'information sur le Web » est incontournable à l'heure actuelle : l'information numérique étant présente partout, elle est un des matériaux essentiels d'une « bonne veille ». Elle est vue comme un outil et un support. Outil grâce aux moteurs de recherche existants : Google, Bing, Yahoo, Qwant, DuckDuckGo... Ceux-ci sont passés en revue, ainsi que d'autres pouvant être utiles pour la veille (Brave Search), des métamoteurs ou des moteurs spécialisés. Plusieurs pages sont ensuite consacrées à la méthodologie de recherche, avec notamment l'utilisation des opérateurs booléens. Quelques pistes et astuces sont données en complément.

Le chapitre 5 « Travailler avec des sources d'information sur le Web » va plus loin que le chapitre précédent et montre comment des sources d'information trouvées sur le Web peuvent être utilisées, sans oublier le Web social. Les trois types de sources (primaires, secondaires, tertiaires) sont analysés par rapport à leur pertinence et dans un objectif de veille et de curation. La question de l'évaluation des sources est prise en compte.

LA COLLECTE D'INFORMATION

Après avoir cherché et trouvé des sources d'information pertinentes, il est nécessaire de savoir les exploiter au mieux. Le chapitre 6 « Automatiser la collecte d'information » montre les possibilités actuelles fournies par la technologie, et il en existe plusieurs : l'automatisation de la veille grâce à des plateformes intégrées ; les « alertes » avec le suivi des mots clés (partie très détaillée) ; le suivi grâce aux réseaux sociaux ; l'abonnement à des flux d'information ; la mise sous surveillance de pages Web.

Après l'automatisation, la part belle est faite dans le chapitre 7 à « Organiser la collecte d'information provenant du terrain » : on touche là du doigt l'un des points les plus importants de la veille, à savoir que même si la technologie est d'une aide précieuse, l'aspect humain ne l'est pas moins. La collecte et le recueil d'information du terrain peuvent être réalisés selon quatre approches : le recueil libre ; guidé ; encadré ; ciblé. Collaborateurs et animateurs de la veille peuvent alors être sollicités une fois le choix du recueil fait, des groupes sont à mettre en place.

LE TRAITEMENT ET L'ANALYSE DES RÉSULTATS DE LA COLLECTE

C'est l'objet des chapitres 8 et 9. Les informations obtenues vont être qualifiées, puis subir un classement selon cinq critères. Différents niveaux sont dégagés. Puis viendra le temps de la synthèse. Il n'est pas rare qu'un certain nombre de constats en résulte, et notamment que le cycle de la veille doive être amélioré à la suite de problèmes ou de dysfonctionnements. Le temps de l'analyse est celui qui permet de valoriser les résultats de la veille auprès des demandeurs : des produits de veille sont élaborés à cet effet tels les livrables de veille, les tableaux de bord et les analyses.

LA DIFFUSION DES LIVRABLES DE VEILLE

La méthode de production des livrables (chapitre 10) est expliquée (besoins, destinataires, types d'information, fréquence, choix du livrable), ainsi que la réalisation des premiers livrables. La diffusion elle-même peut être réalisée en modes pull et push selon le ciblage défini, et le timing nécessaire. La technologie actuelle propose différents outils de diffusion tels l'email, le SMS, le flux RSS... Enfin, le chapitre 11 passe en revue dans le détail un outil de veille, Inoreader, qui agrège des contenus et des flux RSS.

Gilles Balmisse nous livre ici la quintessence de son savoir-faire en matière de veille. Le lecteur ressort outillé de cet ouvrage, avec un certain nombre de méthodes, de conseils permettant de mettre en place un véritable service de veille. ●

► *Faire de la veille. Collecter, traiter, analyser et diffuser l'information, par Gilles Balmisse, 2^e éd., Saint-Herblain, ENI, coll. « Marketing Book », 2023, 308 pages, 29 €, ISBN 978-2-409-03844-0.*

LA LECTURE COMME UNE RENCONTRE : RÉFLEXIONS SUR LE PARTENARIAT ENTRE ÉCOLES ET BIBLIOTHÈQUES

PAR ANNELORE ELOY

Bibliothèque provinciale de Liège

À l'heure où se met en place le Parcours d'Éducation Culturelle et Artistique (PECA) dans l'Enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la bibliothèque encyclopédique de Liège a décidé de consacrer du temps à penser le partenariat entre les écoles et les bibliothèques publiques.

En effet, si les « visites scolaires » occupent une grande partie des journées de travail des bibliothécaires, il est finalement assez exceptionnel que l'on prenne le temps de se pencher sur les pratiques ainsi mises en œuvre et que l'on tente d'en démêler les enjeux. Les réflexions que ne manquent pas de susciter ces collaborations font rarement l'objet de formations ou d'ouvrages théoriques spécifiques à ce type de coopération.

La publication dont il est question ici vient contribuer à combler ce manque dans la documentation professionnelle. Elle résulte d'une première étape de travail qui a consisté à mener des entretiens auprès des acteurs et actrices de terrain concerné-e-s, bibliothécaires et enseignant-e-s, afin de récolter la matière de notre réflexion. En rencontrant ces travailleur-euse-s de terrain sur le territoire de l'Encyclopédique de Liège, nous avons ainsi cherché, d'une part, à clarifier la problématique et, d'autre part, à inviter enseignant-e-s et bibliothécaires à cheminer ensemble.

Elle est ainsi la première étape d'une recherche participative d'éducation permanente menée en collaboration avec le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle. Le C.D.G.A.I. apporte ici son expertise en nous permettant de nous appuyer sur des grilles d'analyse psychosociale qui encouragent l'émergence de l'esprit critique et questionnent, voire déconstruisent, les certitudes des un-e-s et des autres. Comment les bibliothécaires définissent-ils-elles leur positionnement par rapport à l'école et comment l'expliquer en adoptant un point de vue historique ? Comment la découverte du plaisir de la lecture, une notion âprement défendue par une grande partie de la profession, pourrait-elle se voir nuancée, enrichie ou recontextualisée par les aspects éducatifs ou citoyens du partenariat bibliothèque/école ? Comment la clarification du sens des actions de chacun-e et l'identification d'objectifs communs pourraient-elles accroître la qualité de ces collaborations dans leur visée émancipatrice ? Voilà autant de questions qui jalonnent le cheminement de ce livret.

Par la petite fenêtre de la classe en bibliothèque, nous espérons aussi interroger des enjeux sociétaux qui nous concernent toutes et tous en tant que citoyen-ne-s : quels rôles jouent les bibliothèques publiques dans le développement de la lecture auprès des enfants ? Comment, par ces rencontres autour de la lecture, exerce-t-on l'esprit critique des élèves ? Comment la fréquentation d'un lieu culturel peut-elle aider à prendre une place active dans la société ? Ces collaborations entre l'école et le monde de la culture peuvent-elles constituer une chance pour la démocratie culturelle ?

En seconde étape de la recherche participative, nous proposerons à des professionnel-le-s des bibliothèques et des



écoles de se rencontrer lors d'ateliers de réflexion menés en mai et en juin de cette année. Non seulement ce sont les travailleur-euse-s de terrain qui sont les mieux placé-e-s pour imaginer les solutions aux problèmes qu'ils-elles ont eux-mêmes soulevés, mais aussi, pour répondre à ces deux questions communes auxquelles nous avons, pour le moment, abouti : « Qu'est-ce que l'école et la bibliothèque associées peuvent apporter à la société, et en particulier aux enfants dans leur trajectoire émancipatrice ? Comment améliorer ce partenariat pour atteindre cet objectif d'émancipation culturelle ? »

En troisième étape, les deux objectifs que nous poursuivons sont, d'abord, faire profiter de la synthèse de ces enquêtes, l'ensemble des bibliothécaires et enseignant-e-s intéressé-e-s lors d'une journée de rencontre et d'échanges organisée d'ici la fin de l'année 2023 ; de plus, lors de cette journée, récolter du matériel en vue de contribuer à la recherche participative. ●

› Le livret *La lecture comme une rencontre : réflexions sur le partenariat entre écoles et bibliothèques*, d'Annelore Eloy (2022), est téléchargeable gratuitement sur le site du C.D.G.A.I. : <https://www.cdgai.be/publications/la-lecture-comme-une-rencontre-reflexions-sur-le-partenariat-entre-ecoles-et-bibliotheques/>.

LE « NOUVEAU » MÉTIER DE DOCUMENTALISTE, DANS LA SOCIÉTÉ DE L'INFORMATION

PAR MARIE-ANGÈLE DEHAYE

bibliothécaire

Voici déjà la cinquième édition du *Métier de documentaliste*, paru pour la première fois en 1999 et régulièrement revu, mis à jour et augmenté en 2003, 2008 et 2015.

Ces nombreuses rééditions témoignent si besoin en était de la nécessité croissante de gérer une information devenue pléthorique, une infobésité à laquelle nous sommes tous confrontés. Car si l'Internet et les réseaux sociaux semblent lui donner un accès des plus simples, ils sont également sources d'approximations, voire de *fake news* aux conséquences parfois désastreuses. Le métier de documentaliste est par là même incontournable en apportant par la gestion de l'information et sa validation une garantie de fiabilité.

EN VINGT-QUATRE ANS, LE MÉTIER A BIEN CHANGÉ

Les vingt-quatre années qui séparent la première édition de cet ouvrage et l'édition actuelle ont été particulièrement riches et complexes dans le domaine documentaire en raison du développement du numérique et de son usage de plus en plus répandu avec, entre autres, la mise en place de plateformes de services et de pôles de ressources numériques tant dans le domaine privé que dans le domaine public, comme

l'analyse cet ouvrage. La présente édition, complémentaire aux travaux précédents, a été entièrement refondue pour cerner au plus près les nouvelles évolutions d'un métier essentiel à la communication de l'information et qui reste cependant encore assez mal connu.

Jean-Philippe Accart, qui en est cette fois le seul auteur, a exercé les multiples fonctions de bibliothécaire, documentaliste, formateur, consultant, chargé de projet, et est actuellement responsable de la bibliothèque du Campus de Sciences Po de Reims. Il participe également aux travaux d'associations professionnelles internationales et collabore, entre autres, à la revue *Lectures. Cultures*. Il présente dans cet ouvrage la profession de documentaliste et ses techniques actuelles aux étudiants en recherche d'orientation ou en cours de formation et en donne une vue actualisée à tous ceux qui exercent déjà ces métiers liés à la gestion de l'information, documentalistes, bibliothécaires, archivistes.

L'environnement professionnel de ces métiers, les associations professionnelles françaises et internationales, les compétences indispensables, les filières de formations et les débouchés sur le marché de l'emploi sont développés dans la première partie de l'ouvrage. Si les références sont souvent françaises, la Belgique, la Suisse, le Canada francophones ne sont pas pour autant oubliés. L'exercice du métier au quotidien et l'organisation d'un service de documentation de sa conception à sa mise en œuvre, sa gestion au niveau tant des équipes – en faisant appel à un management plus actualisé – que des budgets et du matériel, sont abordés dans les chapitres suivants.

LES SPÉCIALISATIONS ÉMERGENTES DE LA DOCUMENTATION

Sont ensuite présentés la recherche et le traitement de l'information, les types de documents et leur gestion respective, leur circuit dans le service de la sélection et de l'acquisition à la mise à la disposition du public ainsi que les techniques d'identification de textes, articles, illustrations, qu'ils soient numériques ou, plus traditionnellement, sur papier. Les normes internationales, les modes d'indexation et d'utilisation des langages documentaires, la construction des thésaurus et la rédaction des résumés analytiques, l'organisation de la veille sont autant de notions bien explicitées qui vont contribuer à diffuser et à communiquer l'information afin de répondre au mieux aux besoins des utilisateurs. Parallèlement à l'évolution de la gestion de l'information, ce sont de nouveaux métiers de la documentation qui émergent. Par leur spécialisation, ils devraient participer au marketing et à une meilleure appréciation de la profession. Cette nouvelle édition du *Métier de documentaliste*, panorama actualisé et solidement étayé de la profession, présente, comme les précédentes publications, de très nombreuses références et notes explicatives, des encadrés et, à la suite de chaque chapitre, une intéressante sélection bibliographique. ●

› *Le métier de documentaliste* (5^e éd.), par Jean-Philippe Accart, préface de Marc Martinez. Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, coll. « Le métier de... », 2023, 272 pages, ill., 24 cm, ISBN 978-2-7654-1626-5 (br.), 42 €.

ENVIRONNEMENT TOXIQUE

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

« La femme devient un objet ; et elle se saisit comme objet ; c'est avec surprise qu'elle découvre ce nouvel aspect de son être : il lui semble qu'elle se dédouble ; au lieu de coïncider exactement avec soi, voilà qu'elle se met à exister dehors »

Simone de Beauvoir,
Le deuxième sexe
(1949, vol. II, p. 90)

Quel coup de poing ! Les éditions Casterman traduisent et publient en mars 2023 un long roman graphique, autobiographique, de Kate Beaton. C'est ce qu'on appelle plus communément un *biopic* : une tranche de vie, et quelle tranche de vie !

TRAVAILLER DANS UNE USINE DE SABLES BITUMEUX, POUR PAYER SON PRÊT ÉTUDIANT

Pour pouvoir rembourser son prêt étudiant, Kate, 21 ans, quitte les douces îles de l'est de la Nouvelle-Écosse pour aller travailler dans l'Alberta, dans de gigantesques entreprises qui exploitent les sables bitumineux pour en extraire le pétrole. Elle va s'installer pour deux ans dans des camps de travail dans lesquels il y a cinquante fois plus d'hommes que de femmes.

En anglais, le roman s'intitule *Ducks: Two Years in the Oil Sands*. Casterman choisit *Environnement toxique*. Le titre est impeccable parce qu'il nous fait osciller entre la toxicité de l'entreprise elle-même, ce qu'elle fait et plusieurs autres toxicités. Au Canada, « les processus qui permettent de transformer les sables bitumineux en carburant libèrent de trois à cinq fois plus de gaz à effets de serre que le pétrole conventionnel. Le développement des sables bitumineux entraîne des pollutions, la

destruction de forêts et des perturbations de la faune sauvage qui menacent les modes de vie traditionnels et le bien-être des communautés indigènes ». ¹ Kate découvre les réalités des cancers provoqués par ces exploitations à plusieurs reprises au long des 420 pages de l'album. Elle regarde en cachette des vidéos sur YouTube, qui mettent en scène des Amérindiens malades, des familles inquiètes de l'eau qu'elles boivent, ou elle-même qui constate des éruptions cutanées préoccupantes sur son dos.

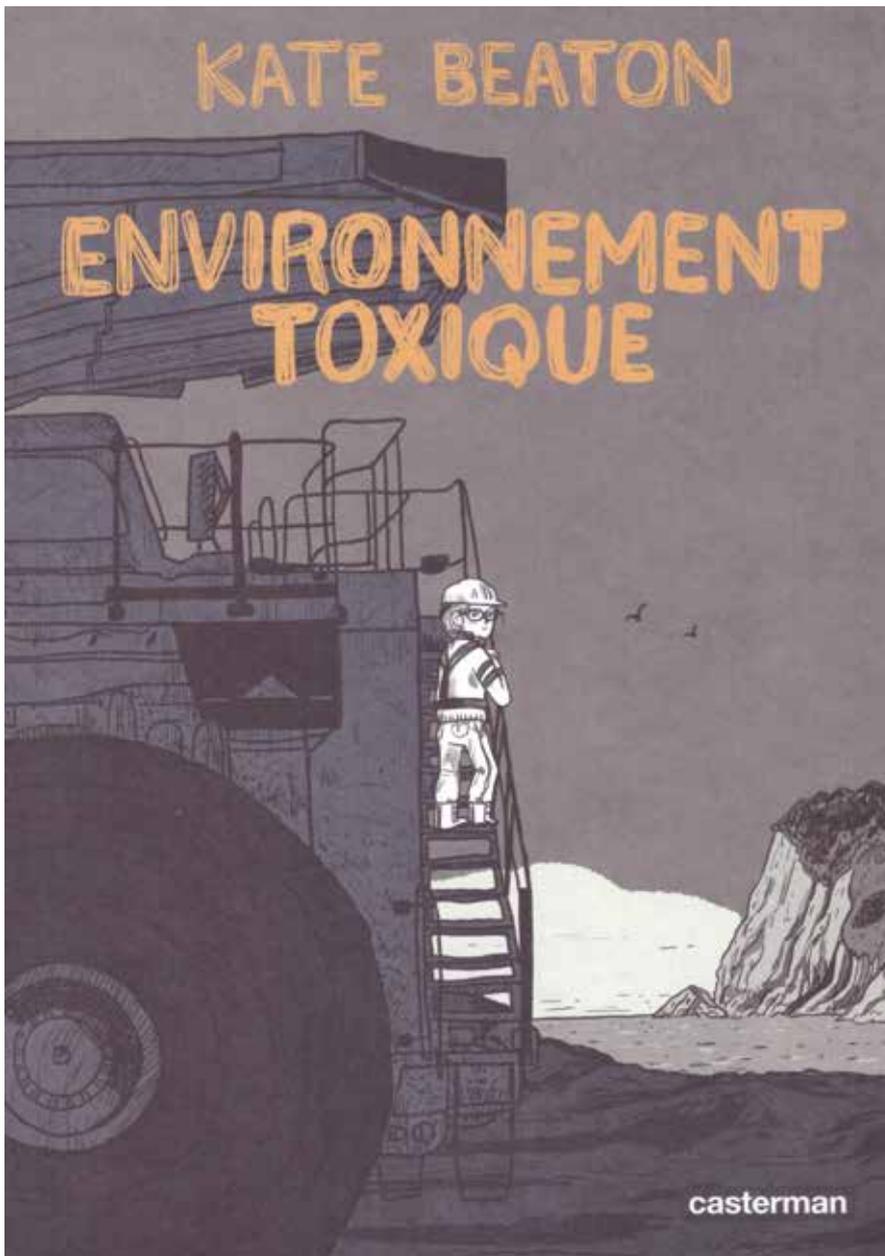
NUISIBLE À L'HUMAIN COMME À LA NATURE

L'environnement est nuisible pour la nature. Le titre anglais parle des canards. L'Alberta déplore la mort de milliers de canards migrateurs qui se sont posés sur des bassins contenant des résidus toxiques et qui appartiennent à des sociétés d'exploitation des sables bitumineux. Rien n'est d'ailleurs vraiment fait pour éviter ces drames et les sociétés n'ont cure de dépenser leurs précieux dollars pour la santé des oiseaux.

L'environnement est toxique aussi parce qu'il ne respecte pas les normes de travail et les normes de vie qu'on pourrait attendre d'un pays aussi avancé en matière de droit des femmes, de droit au respect humain, de droit écologique que le Canada. En Europe, le

Canada apparaît très souvent comme un pays parfait en matière d'égalité des sexes. C'est l'un des premiers pays à avoir intégré la féminisation des noms de métiers. Déjà dans les années 1980, les Européens découvraient les associations de professeurs et de professeures, les autrices, les docteurs, bien loin des mots dévalorisants parfois inventés chez nos voisins français. On se rappelle du terrible *pervenche* qui féminisait l'agent de quartier, par exemple. Dans les entreprises de sables bitumineux de l'Alberta, on ne connaît de l'égalité des sexes que l'uniforme. Les femmes y sont rares, souvent méprisées, presque toujours harcelées par des hommes mariés qui rentrent rarement chez eux et considèrent que les quelques femmes qui sont là y sont pour leur plaisir à eux. Ils ont des mots très dévalorisants et répétitifs, martelant sans cesse que les femmes ne devraient pas rester seules, qu'elles doivent avoir de la compagnie, etc.

Sa sœur, qui doit aussi rembourser son prêt étudiant, connaîtra des expériences terribles : « un soir, je suis entrée dans ma chambre et un type a bondi de ma penderie ». Et régulièrement, elle entend la poignée de sa porte soigneusement fermée à clé cliqueter pendant la nuit, et quand Kate lui demande si elle s'est plainte, elle répond que si on renvoie le gars, tout le monde la pointera comme celle qui a fait virer ►



- un homme et sans doute mettre sa famille sur la paille. Cette loi du silence est d'autant plus triste qu'elle est le fait des femmes elles-mêmes.

L'environnement est toxique aussi parce qu'il faut rembourser d'énormes prêts étudiants. Kate travaillera deux ans pour ça. En moyenne, au Canada, il faut environ 14.000 dollars canadiens (à peu près 9.500 euros) par an pour étudier (c'est en tout cas ce que prête la Nouvelle-Écosse à ses étudiants).

Cinq années d'études se chiffrent donc à une somme énorme (47.500 euros) qu'il faut rembourser très rapidement. En deux années, Kate Beaton arrivera à rembourser son prêt comme des milliers d'autres étudiants coincés par ce système inique. Pour un pays comme le nôtre, dans lequel tout le monde peut faire des études, ce système apparaît comme une sorte de monstruosité médiévale qui ne peut que favoriser un traitement inhumain des jeunes qui terminent leurs études.

UN CANADA MOINS UTOPIQUE

Encore une fois, le lecteur belge découvre avec le plus grand étonnement un Canada beaucoup moins utopique que ce qui est régulièrement montré à travers la littérature, les romans graphiques (on songe à la merveilleuse série des *Paul* de Michel Rabagliati), un Canada moins égalitaire et dans lequel les acquis sociaux sont moins développés que l'image qu'on en a.

Enfin, l'environnement toxique dont Kate Beaton parle est celui du harcèlement sexuel le plus grave. Les femmes sont violées, et tout le monde s'en fout. Avant le viol, elles sont régulièrement moquées, méprisées, oubliées, réduites au silence. Elles doivent écouter les plaisanteries graveleuses des hommes dont Kate dira : « Finalement pour moi, le pire aspect du harcèlement que je subis ici, c'est pas que les gens disent des trucs dégueulasses, c'est qu'ils le disent d'une voix qui ressemble à la mienne, avec l'accent que j'ai perdu en allant à la fac. Le pire, c'est qu'ils ressemblent à mes cousins et à mes oncles, même s'ils viennent des quatre coins du pays. Ils me sont familiers. C'est cet endroit qui a cet effet-là sur des gens qui n'étaient pas comme ça. »

Entre eux, sans la sécurité normale de leur environnement, les hommes deviennent toxiques, effrayants. Kate doit se méfier même de ceux qui ressemblent à des amis. L'immense usine rend les hommes mauvais. Et quand le pire arrive, comme toutes les autres, elle se tait. Elle se tait parce que si les autres entendent, ils croiront qu'ils peuvent aussi se permettre de la forcer. « Si j'avais crié, ils auraient entendu et ils auraient pensé... que je couchais à droite et à gauche et comment ils m'auraient traitée alors ? » Elle se tait parce qu'elle était saoule et que longtemps encore après, elle croira que c'était sa faute. Elle se tait parce que l'homme quitte la société le lendemain et qu'elle, elle reste. Puis elle dit : « Mike et Brian sont les premiers à qui je l'ai dit, presque par accident. Ils ont rigolé. »

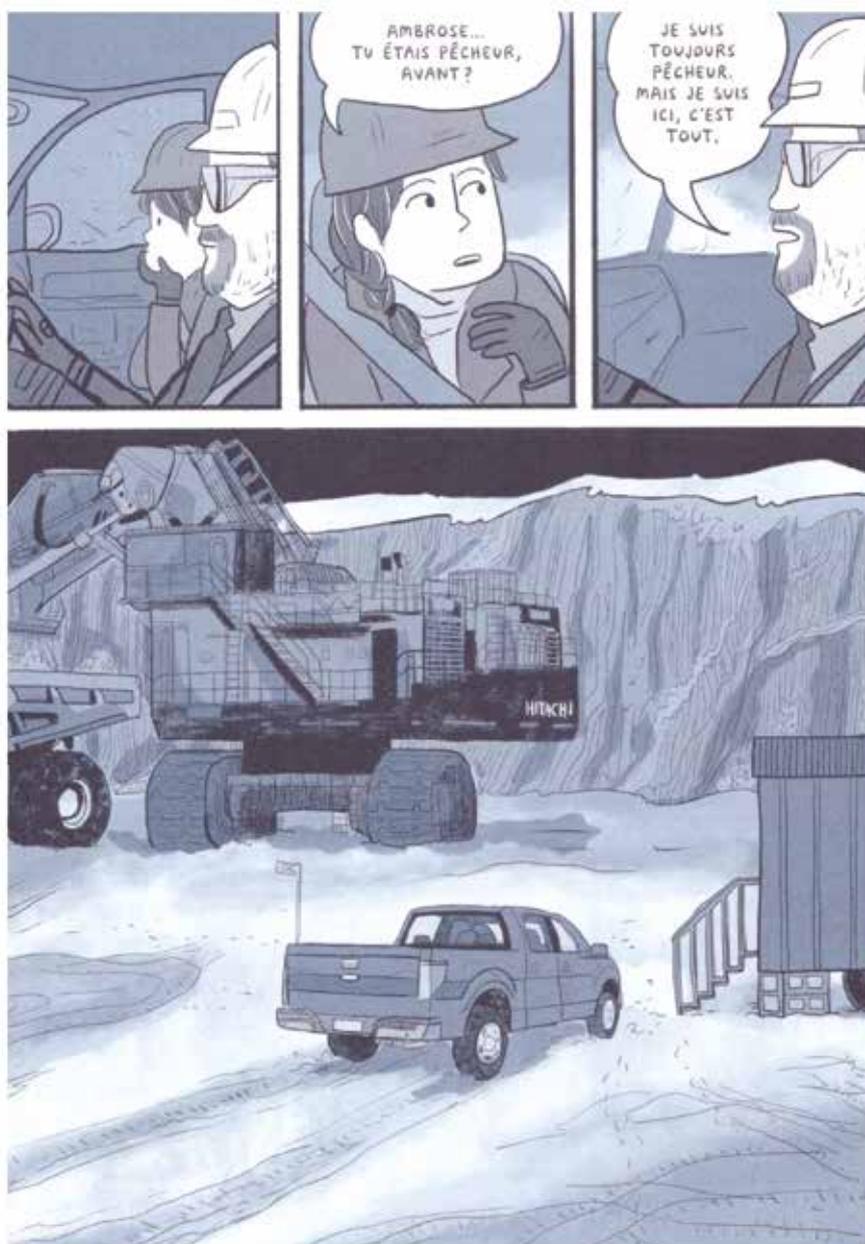
Dans une postface à ce roman graphique, Kate Beaton explique que ces deux années ont eu lieu entre 2005 et 2008 à une époque où les réseaux sociaux en étaient à leurs balbutiements. Les questions de santé mentale des employés, les questions de harcèlement moral et sexuel, les questions d'épuisement, de solitude au travail, l'absence de psychologue, étaient totalement ignorés. Elle écrit cette triste phrase : « Je redoute que mon récit fasse scandale parce que j'y évoque des violences sexuelles. Malheureusement, les agressions sexuelles de toutes sortes sont bien trop courantes pour faire scandale. »

Ce livre est un témoignage implacable et radical sur plusieurs sujets : la pollution de l'environnement, le travail des jeunes qui doivent rembourser des prêts étudiants astronomiques, les terribles harcèlements et viols de jeunes femmes dans des sociétés dont les patrons sont les grands absents, tout comme les règles morales qu'on pourrait attendre d'une société évoluée. ●

› **Kate Beaton, *Environnement toxique*, Casterman, mars 2023, coll. « Romans graphiques », 440 pages, 29,95 €.**

Note

(1) Les Amis de la Terre (rédacteur anonyme), « Sables bitumineux : impacts sur les peuples, le climat et l'environnement – du Canada à l'Afrique », février 2011, sur amisdelaterre.org.



DU RÊVE ! DU RÊVE !

PAR PASCAL DERU

formateur en ludothèque

MAUI

Au lever du jour, sur des plages de rêve, les joueurs préparent l'accueil des touristes en répartissant les transats multicolores selon les goûts habituels des estivants. Les uns proches de la fraîcheur de la forêt, les autres plutôt en bord de mer – ce sont les emplacements les plus demandés – mais encore d'autres sous les parasols et parfois même en plein soleil (tarif réduit).

Chaque joueur dispose d'un plateau personnel qui représente sa plage et sur laquelle il pose verticalement, de gauche à droite, des transats qui doivent respecter une règle de voisinage. Un transat (une tuile de jeu) est valablement connecté au précédent si une, au minimum, de ses trois couleurs lui correspond. Exemple : un transat rouge/orange/bleu peut être accroché au transat qui le précède si ce dernier est jaune/rouge/violet. La ou les couleurs correspondantes sont posées dans la prolongation l'une de l'autre : en somme, une technique de dominos verticaux (c'est plutôt rare), dont la difficulté pointe dès qu'on désire connecter deux, voire trois couleurs ensemble. À quoi s'ajoute le désir de réaliser les connexions sur les bandes horizontales de la plage qui rapportent le plus de points : un point pour les trois bandes centrales et deux ou trois points pour les bandes extérieures. Les points ainsi gagnés sont aussitôt notés sur des pistes de score, une par couleur et certaines plus intéressantes que d'autres.

Les transats proviennent d'un marché collectif sur lequel un choix parmi six est toujours disponible. Ce marché est divisé en deux rangées de trois colonnes. Lorsque c'est son tour, le joueur y choisit le transat qui l'intéresse le plus, en tenant compte des modalités



de paiement : un transat de la première colonne est gratuit ; un transat de la deuxième colonne coûte un sou et un transat de la troisième colonne trois sous. Le marché est ensuite resserré, à savoir que les tuiles à droite d'un espace vide glissent vers la gauche et que leur coût diminue. De nouvelles tuiles, tirées dans une réserve, alimentent régulièrement la troisième colonne.

À la place d'acheter un transat, un joueur peut choisir de prendre l'argent des paiements qui se sont accumulés. Dans ce cas, il perd un tour de jeu, mais c'est souvent un choix intelligent qui lui offrira plus tard la possibilité d'obtenir un transat dont les couleurs serviront son intérêt.

Maui est un jeu tranquille qui suppose une bonne stratégie de placement pour gagner le plus possible de points : suivre le bord de mer ou la lisière de forêt ; s'at-

tacher aux couleurs survalorisées sur la piste de score ; ramasser en chemin des perles ; passer par des cases avec des bonus et surtout dépenser de l'argent au bon moment pour obtenir une tuile idéale mais peut-être chère. Très beau design de Chris Quilliams. Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 8 ans. Env. 30 minutes. Éditeur : Plan B Games. Env. 31,50 €.

LES MAGNIFIQUES PUZZLES DIXIT

Même si cette nouvelle collection de puzzles est un sous-produit du jeu *Dixit*, l'éditeur Libellud tient les promesses de beauté et de qualité qui font sa réputation.

Les boîtes proposent soit des défis de 500 pièces (34 cm x 48 cm), soit des



défis de 1.000 pièces (48 cm x 68 cm). L'utilisation du terme « défi » indique clairement le niveau élevé qui attend les aficionados de puzzles. Les illustrations jouent, en effet, sur une série de tons proches qui nécessitent une grande perspicacité pour trouver les pièces qui s'accrochent et tissent le motif. Quatorze boîtes sont actuellement disponibles et proposent des thèmes inspirés des cartes *Dixit* ou de celles du jeu *Stella* (deux grands titres de la collection « Libellud »).

Ainsi paraissent, d'une boîte à l'autre, des dragons, des montgolfières, un souffleur de bulles, le rêve d'un enfant, une mosaïque de tapis, un assortiment d'objets bleus ou rouges, le déploiement d'un paon ou encore le regard acéré des chouettes. Et j'en passe !

Les deux illustratrices, Marie Cardouat et Marina Coudray, se partagent la collection, excellent dans leur art et nous donnent bien plus que des puzzles à réaliser. Les univers proposés, par les contradictions qu'on y trouve ou les envols symboliques, sont toujours des tremplins pour rêver, se détendre, associer et nourrir nos questions sur la vie. Éditions Libellud. De 15 à 19 €.

YAK

Dans l'Himalaya, par temps de brouillard, il est facile de se perdre. Pour aider les convois qui ravitaillent les villages, leurs habitants élèvent des karns (1) qui indiquent que le sentier passe par là. La manière dont ces karns sont construits rapporte des points aux joueurs en fin de partie. Pour les élever, ces derniers échangent de la nourriture contre des pierres que transportent des chariots tirés par des yaks.

Chaque manche se joue sur une journée. Elle commence par l'action de l'aube. Chaque joueur choisit secrètement l'activité qu'il désire accomplir : soit échanger de la nourriture contre des pierres et construire ; soit se ravitailler en puisant de la nourriture dans le chariot ; soit encore se ravitailler au marché.

Lorsque ces choix ont été faits, à tour de rôle, chacun révèle l'action choisie et l'accomplit. S'il désire acheter certaines pierres présentes sur le chariot, il donne de la nourriture en échange. Il intègre ensuite les pierres reçues dans le karn qu'il construit. Un karn ne peut avoir



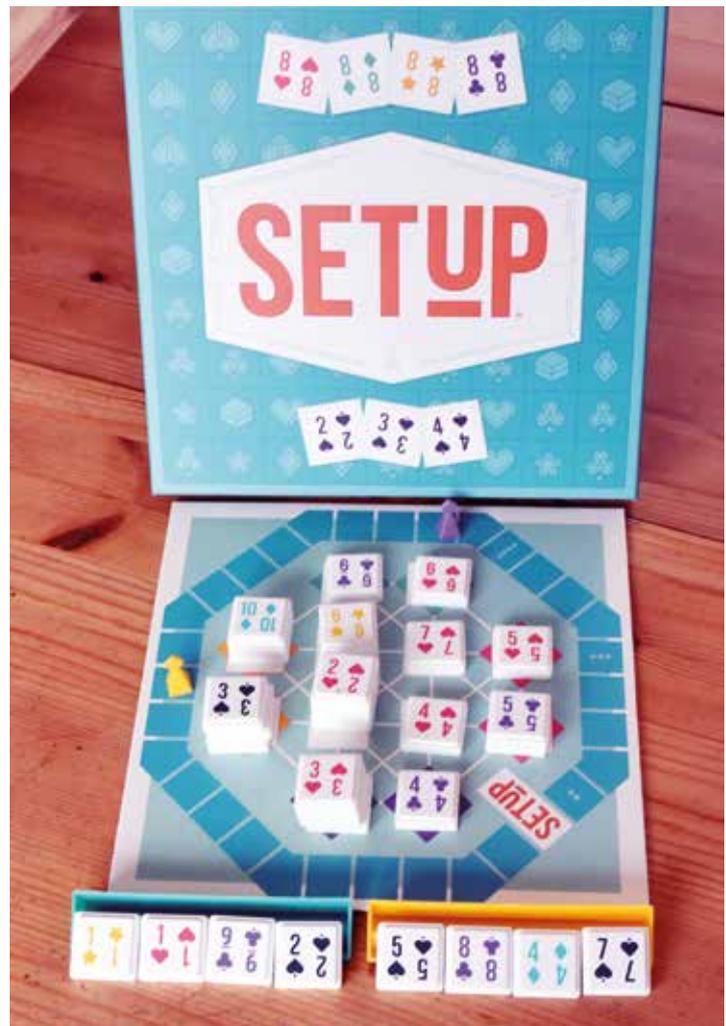
- une base plus large que cinq pierres et chaque étage en compte une de moins. La seconde action possible est de prendre tous les jetons d'une même sorte de nourriture présente dans le chariot : lait, pain ou poisson. La troisième est de se rendre au marché et d'y recevoir deux jetons nourriture semblables ou différents.

Quand tous les joueurs ont réalisé leur action, le soir arrive et tous les chariots progressent sur le plateau dans le sens des aiguilles d'une montre. Chaque chariot se positionne de cette manière devant les yourtes du village suivant.

Lorsqu'il n'y a plus de pierres sur un chariot, il est immédiatement ravitaillé. Le joueur qui finit de le vider, puise au hasard trois nouvelles pierres dans la carrière et les place sur le chariot. Parfois, parmi celles-ci, apparaît une pierre blanche : elle symbolise le brouillard qui s'épaissit. Ce dernier a une conséquence qui donne un beau rebond au jeu et brouille les stratégies : le sens de rotation des chariots est inversé.

Le jeu prend fin lorsqu'un joueur termine le quatrième niveau de son karn et les karns de tous sont alors évalués sur différents critères : le nombre de pierres, le nombre de groupes que forment les huit couleurs disponibles, le nombre de jetons nourriture en possession de chacun, etc.

Yak est autant un jeu de stratégie que de manipulation. Sans cesse, les joueurs prennent en main les grosses pierres tant pour les décharger que pour construire leur édifice. Ces pierres en bois massif sont parfaitement adaptées aux mains et donnent du plaisir car elles permettent de réaliser de beaux édifices. Le restant du matériel est dans la ligne : magnifique et même étonnant. Le plateau et la montagne illustrent avec soin l'univers tibétain. Les chariots sont précis, avec des roues qui tournent et des yaks en bois qui ont des cornes. *Yak* est un beau jeu familial. À partir de 8 ans. Pour 2 à 4 joueurs. Durée : 45 à 60 minutes. Édition Pretzel Games. Env. 41 €.



SETUP

La meilleure manière d'imaginer ce que propose le jeu de chiffres *Setup* est de le comparer au *Rummy* avec comme grande différence deux règles neuves : 1) la pose d'un jeton est autorisée sur un autre, ce qui crée des piles durant la partie, dont seul le jeton supérieur compte pour la formation d'une suite ou d'une combinaison ; 2) ces dernières, par ailleurs, ne se réalisent pas nécessairement sur des lignes verticales ou horizontales. Toutes les liaisons avec les cases voisines, même en diagonale, sont permises. La taille du plateau – à peine 12 cases – est dès lors suffisante pour développer des parties pleines de créativité : créer des suites en escalier, longer une série voisine en associant les cases contiguës, changer de direction pour créer un lien plus éloigné, etc.

Setup demande de l'attention pour ne pas rater les meilleurs coups de la partie. À noter également que si un joueur utilise les cases personnelles d'autres joueurs, il leur offre au passage quelques points *bonus* qui peuvent influencer sur la victoire finale.

Le matériel de *Setup* est en plastique et sans aucune comparaison possible avec les trois premiers jeux. Il n'en reste pas moins que son intérêt est évident. Pour 2 à 4 joueurs, possible aussi en équipes. À partir de 10 ans. Env. 25 minutes. Distribution Asmodée. À paraître en avril 2023. Prix encore inconnu (sans doute aux alentours de 25 €). ●

Note

(1) Karns ou cairns : pierres superposées par les voyageurs pour indiquer que la piste passe bien par là. Utile par temps de neige et de brouillard. Édifices courants au Népal et au Tibet.

LE GRAND TOURNANT

DE LA MAISON DE LA CULTURE DE TOURNAI

PAR LAURENCE BERTELS

autrice, journaliste à *La Libre Belgique*

Le bâtiment fait peau neuve depuis sept ans. Pleins feux sur le premier centre culturel belge, créé en 1968, dans l'esprit cher à André Malraux. Une vraie démocratisation de la culture.

Ce ne sont pas les travaux d'Hercule, mais presque... Nouveaux châssis, nouveau chauffage, nouveaux sanitaires, bâtiment entièrement désossé... Sept ans déjà que la Maison de la Culture de Tournai, une véritable institution, le premier centre culturel belge digne de ce nom, vit au rythme des marteaux-piqueurs. Et il faudra encore attendre le début de la saison prochaine pour que l'équipe, le public et les artistes puissent réinvestir les lieux.

À deux pas de la prison et de la Halle aux Draps, au carrefour des grands boulevards qui ceignent la ville, pas très loin de la Grand-Place et du poumon de la cité, la Maison de la Culture, ses 11 000 mètres carrés et son architecture moderniste signée des mains d'une femme, Madame Guilissen-Hoa – fait exceptionnel à l'époque –, trône sur l'esplanade. L'équipe, actuellement délocalisée au stade de foot Luc Varenne, du nom du célèbre journaliste sportif tournaisien, décompte les jours pour reprendre pleinement possession de l'espace.

Pour que l'activité de la Maison de la Culture puisse se poursuivre pendant les travaux, des salles ont été louées et équipées en ville. La Halle aux Draps, par exemple, a été réservée pendant quatre semaines. Incluse dans l'aventure, la bibliothèque sera de la partie et occupera tout le plateau du premier étage.

Mais avant d'essuyer les plâtres, un petit état des lieux et un regard dans le rétroviseur s'imposent.

DANS LA FOULÉE DE MAI 68

L'ASBL a été fondée en juin 1968, dans la foulée de Mai 68, dans la grande mouvance de la démocratisation de la culture et dans cet esprit si cher à André Malraux. Il n'y avait donc à l'époque pas de Centre culturel en Belgique et la Maison de la Culture de Tournai a servi de modèle à l'arrêté royal de 1970.

« Ce décret est basé sur le droit à la culture. Tous les habitants ont droit à la culture. C'est la pierre angulaire des centres culturels », rappelle Bruno Delmotte, animateur, responsable du patrimoine immatériel et des arts vivants (danse, jeune public, cirque...). « Peu de gens le savent et cela nous rend très fiers. Quand j'étais gamin, j'étais un usager de la Maison de la Culture, qui n'avait pas encore de bâtiment et se trouvait à la Halle aux Draps. Je me souviens, j'étais en rhéto. La première expo était consacrée à l'art mural. C'était en 1977 et cela a donné naissance au Musée de la Tapisserie et des Arts textiles. Il y avait aussi No Télé, secteur audiovisuel de la Maison de la Culture, devenu aujourd'hui télé régionale. »

Autant de raisons qui font que les Tournaisiens sont très attachés à l'édi-

fice. Ils seront certainement nombreux à participer aux visites du bâtiment commentées pour les Journées du Matrimoine.

Pour aider le public à prendre son mal en patience, l'équipe a imaginé de construire la saison 2022-2023 sur le thème « Habiter la maison ». Un thème qui séduit les enfants, heureux de participer au stage qui y est consacré. Ils sont en effet invités à inventer une maison, un carrelage, du papier peint pour la décorer, etc. La maison décorée par leurs soins va rester un certain temps dans le hall d'entrée.

PENSER AU JEUNE PUBLIC

Malgré sa grande modernité, la Maison de la Culture aura attendu 1983 pour intégrer une dimension jeune public à sa saison, dans la continuité des Rencontres de théâtre jeune public, qui s'étaient tenues à Tournai en 1982, à une époque où elles étaient encore itinérantes. Depuis, cette dimension jeune public fait partie intégrante du projet et y joue un rôle conséquent.

« En ce qui concerne la diffusion, on essaie d'équilibrer les propositions pour les différentes tranches d'âge et chaque fois qu'on programme une série de représentations scolaires, on prévoit aussi une représentation tout public, comme on vient de le faire avec *Alberta Tonnerre* de la Compagnie des



Chloé Moglia Horizon - Rhizome - Scènes de rue Etienne

- Mutants. On mélange et on équilibre différents types de spectacles, qu'il s'agisse de la danse, du mouvement, de la marionnette, de la musique... Avec une dominante théâtrale, l'offre étant plus nombreuse. »

Le volet diffusion est souvent assorti de médiations, avec d'importants bords de scène, comme cela vient d'être le cas pour *C'est ta vie*, par la Compagnie 3637 et les centres de planning familial se sont associés au projet. Pour *Le grand voyage de Georges Poisson*, c'est une animation par le Centre de la Marionnette sur la manipulation du théâtre d'objet qui est proposée. Pour *Suzette Project*, remarquable spectacle de la Daddy Cie, qui parle de famille monoparentale, un bord de scène est également prévu ainsi que le passage d'un plasticien qui peut dessiner la famille avec les enfants, et du planning familial dans les classes pour parler de la famille monoparentale.

LE CIRQUE, UN DES PILIERS DE TOURNAI

Impossible également d'évoquer la Maison de la Culture de Tournai sans parler de sa dimension circassienne. Elle fut précurseur en la matière. Tout a commencé avec l'accueil de L'École nationale de cirque d'Annie Fratellini en 1979. Suivit, en 1988, la première édition de *La Piste aux Espoirs* sous le chapiteau prêté par Annie Fratellini. En 1989, la ville de Tournai était la première à accueillir le Cirque Plume en Belgique.

« Suite à cela, on a tout de suite programmé du cirque dans nos saisons. Voilà pourquoi le public tournaisien est averti en la matière. Et n'hésite pas à monter dans la navette pour aller voir ce qui se passe de l'autre côté de la frontière, au Prato. C'est simple, tous les bus sont toujours complets.

On organise aussi des séances scolaires pendant *La Piste aux Espoirs*. On a également inventé le concept de bulle pendant le Covid et on a perpétué la formule, avec une initiation au cirque par Mômes Circus. Pour les élèves du secondaire, Tournai accueille des jeunes de Mouscron, Peruwelz, Ath, Leuze... Soit une prévision de 8 000 places pour la saison prochaine. D'où l'importance du bâtiment. Il ne faut pas oublier que l'entité communale est la plus grande de la Région wallonne », précise Bruno Delmotte.

L'ATTRAIT DU PICARD

Autre particularité, la sauvegarde du patrimoine immatériel et de la langue régionale. Très prisé dans la région, le picard est assurément l'un des dadas de notre interlocuteur, qui le parle



Alberta Tonnerre - Mutants

depuis sa plus tendre enfance et qui aime à le transmettre. « Mes parents parlaient français car, à l'époque, les femmes, filles d'ouvriers, et donc de cols bleus, devaient parler le français et non le picard pour avoir plus de chance d'épouser un col blanc. Mais j'ai eu la chance d'avoir en quelque sorte deux mamans et, grâce à ma nounou, j'ai appris le picard. On n'imagine pas l'intérêt dans les écoles. Je n'ai pas moins de cent demandes de classes. J'essaie de former des gens pour prendre le relais. »

Au menu, une collaboration avec le *Festival des Marionnettes* du Centre de la Marionnette. L'occasion pour Tournai de proposer des spectacles tels que *Kosmos* de Pan ! La Compagnie, et un *Petit concert à l'aube* (Compagnie Bulle à Sons) pour les maternelles. À noter encore une participation au

Randam Festival et le cinéma scolaire, qui permet de découvrir des films d'art et d'essai grâce à Écran large sur tableau noir.

Étant donné que la Maison de la Culture jouit d'une triple reconnaissance, celle de centre culturel, de centre scénique mais aussi de centre d'expression et de créativité, elle prévoit de nombreux ateliers de théâtre, d'impro, de photos qui permettent au public non seulement d'avoir accès à la culture mais aussi de la pratiquer. Toujours le fameux « le voir et le faire... ». À ce propos, les nouvelles salles d'ateliers prévues dans le cadre de la rénovation promettent de beaux cadres de travail. Troisième volet de la reconnaissance de la Maison de la Culture, et non le moindre, celui de Centre scénique qui implique des créations maison, comme *Géants* par les Karyatides, et des accueils d'artistes en résidence. *Portraits*

sans paysage du Nimis Groupe, une autre création maison, *L.U.C.A., La bombe humaine* de Vincent Hennebicq, *Carcasse* du Théâtre de la Guimbarde, *À cheval sur le dos des oiseaux* de la Tournaisienne Céline Delbecq, workshop de hip-hop dans les classes avec un chorégraphe étayant également le programme pour les ados dans cette maison accueillante qui décidément ne craint jamais de se réinventer. ●

SACRÉ, SACRÉ PATRIMOINE !

PAR MICHEL DEFOURNY

Les Ateliers du Texte et de l'Image

La vie des livres est de plus en plus courte, qu'il s'agisse de littérature pour adultes ou de littérature de jeunesse. Heureusement, certains éditeurs ne l'entendent pas de cette façon. Il en est qui pérennisent leurs titres, d'autres explorent le passé et ressuscitent des œuvres qui n'ont rien perdu de leur actualité.

CECI EST UN POÈME QUI GUÉRIT LES POISSONS

En 2005 paraissait chez Rue du Monde un album au drôle de titre *Ceci est un poème qui guérit les poissons*. Depuis lors, *Ceci est un poème qui...* a été traduit en douze langues, soit plus de cent mille exemplaires de par le monde. Il vient d'être réédité, enrichi d'un entretien singulier entre l'auteur et le héros de l'album.

Mais de quoi s'agit-il exactement ? C'est l'histoire d'un petit garçon au nom prédestiné puisqu'il s'appelle Arthur. Arthur s'inquiète parce qu'il constate que son poisson rouge va bientôt mourir. Mourir d'ennui. Et d'interroger sa mère sur la conduite à suivre. La réponse de celle-ci est pour le moins énigmatique : « Donne-lui vite un poème », lui dit-elle, avant de partir pour son cours d'hélicon, laissant perplexe son fiston. Où trouver pareille chose ? Et d'abord, qu'est-ce qui se cache derrière ce mot ? Arthur se met à chercher un peu partout dans la maison. « Paaas deee poooèèèème » dans le placard de la cuisine, affirment mollement les nouilles. « Bas de boème par izi », déclare la serpillière enrhumée, dans le placard à balais. « Pas de poème et même pas de pot » sous le lit des parents, rigole la poussière. Poursuivant son enquête, Arthur se précipite chez

Lolo le réparateur de vélo, chez la boulangère, Madame Rondou. Il interroge le vieux Mahmoud. Et même Aristophane son canari. Puis sa mamie et son papy ! Dépit, face au bocal où le poisson est endormi, le garçon s'excuse de ne pouvoir lui offrir le poème qui le guérirait. Il répète les mots entendus, ignorant qu'au cœur de chacun des propos de ses amis, c'est le mystère indicible de la poésie qui lui a été révélé. Non une définition scolaire, intellectualisante, ou rimoyante, mais une approche sensible, intensément liée au regard porté par chacun sur la vie. « La poésie, on la sent, on la voit, elle nous chatouille l'âme, elle nous fait voler », dit simplement le poète Jean-Pierre Siméon, auteur de cet album dans son entretien avec Arthur. J'ai particulièrement aimé la réponse de la mamy : « Quand tu mets ton vieux pull à l'envers, mon Arthur, on dirait qu'il est neuf. Le poème met les mots à l'envers et hop ! le monde est neuf ! »

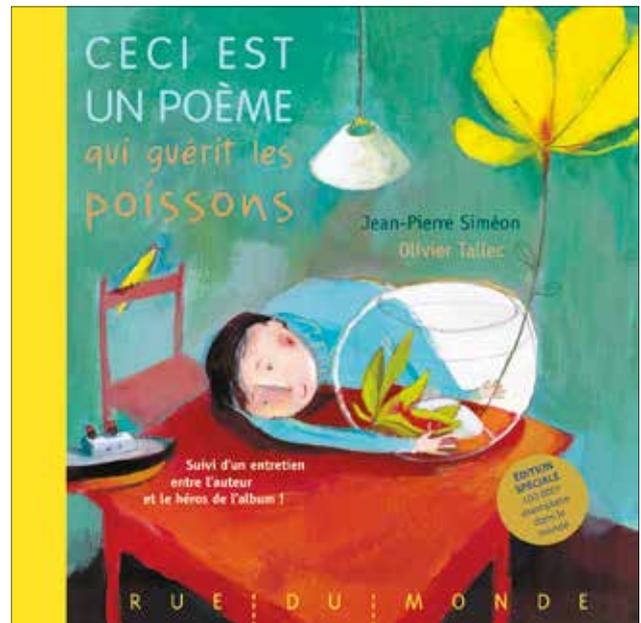
Le poisson fut-il sauvé, vous demandez-vous ? Figurez-vous qu'il a parlé. « Je suis poète, a-t-il confié, et mon poème est le silence. » Poète, Olivier Tallec l'illustrateur l'est aussi à sa

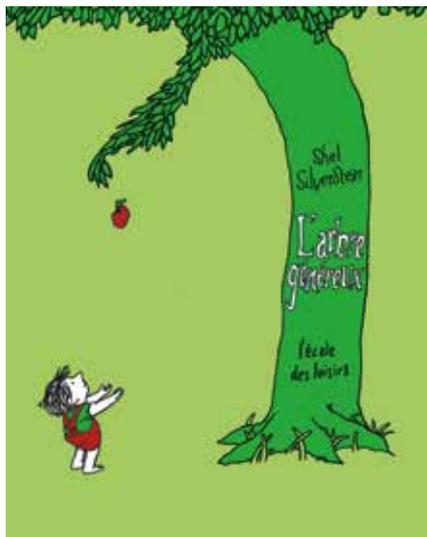
façon. Au long des pages, ses couleurs vibrent, ses compositions émeuvent, ses personnages enchantent...

L'ARBRE GÉNÉREUX

Publié à L'école des loisirs en 1982, ce classique de la littérature de jeunesse américaine au succès aussi inattendu que retentissant était paru en 1964. On espérait sa réédition. C'est chose faite. L'histoire est pour le moins troublante, elle invite au débat. L'amour connaît-il des limites ? Le renoncement et l'abnégation peuvent-ils rendre heureux ? Peut-on recevoir et recevoir encore sans témoigner de reconnaissance ? Et par-delà, a-t-on le droit d'exploiter la nature jusqu'à la détruire ?

Autant de questions derrière l'histoire de deux vies étroitement imbriquées. Celle d'un enfant qui grandit, devient ado, adulte et s'enfonce dans le grand âge, tandis qu'au fil du temps ses besoins n'ont cessé de changer. C'est également celle d'un arbre généreux et stoïque qui se prête aux jeux du garçon, lui donne sans compter feuilles, fruits, branches ; accepte que son tronc soit





coupé et offre même sa souche afin que le vieillard s'y assoie. Des lecteurs sont parfois scandalisés tant par le comportement du garçon que par celui de l'arbre. Ne voudrait-on pas que celui-ci cesse de se dire heureux en s'immolant toujours davantage. Ne voudrait-on pas qu'il résiste devant l'ingratitude du garçon : « Non ! C'est assez, tu abuses ! » L'album interpelle d'autant plus que Shel Silverstein maîtrise à la perfection l'art de la narration, celui du découpage et celui du trait. Tout commence dans une atmosphère sympathique. L'arbre aimait l'enfant et l'enfant venait le voir tous les jours. Quoi de plus normal que cette intimité entre les deux. Plaisir de croquer dans une pomme ! Bonheur d'offrir son ombre à un loupiot qui, fatigué, s'endort à vos pieds ! Mais passe le temps, c'en est fini des jeux d'enfant. C'est de l'argent qu'il faut maintenant. Et l'arbre de donner et de s'oublier. Donner toujours et donner davantage. Lorsqu'il publie cet album, Shel Silverstein a une longue expérience du trait et de son efficacité, liée notamment à sa collaboration à *Playboy*. De l'arbre... il n'a dessiné sur la page blanche que les branches inférieures et le tronc. Celui-ci se penche légèrement en un mouvement de tendresse tandis que les branches inférieures s'animent comme deux bras complices, jusqu'au moment de leur mutilation ! Les traits du visage du garçon, sa silhouette au dos de plus en plus courbé, ses mouvements appelés à se figer éveillent chez

le lecteur un mélange d'émotions : plaisirs partagés dans un premier temps, inquiétude qui se mue en résignation, tristesse devant l'échec de deux vies. On ne peut rester indifférent !

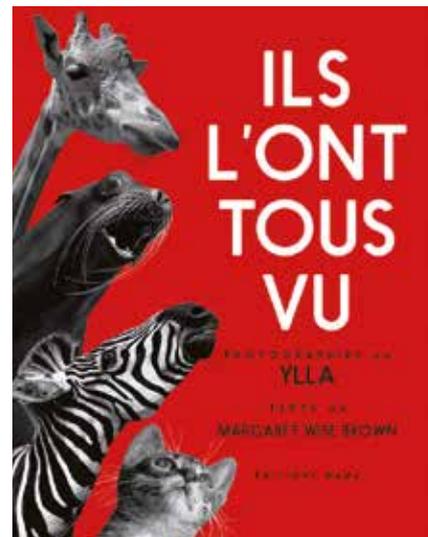
PAULINA ET MOI

L'album photographique pour enfants connaît un regain d'intérêt. Même s'il reste minoritaire, il séduit à la fois les créateurs et les enfants. Signe des temps, la Foire du Livre de Bologne vient d'attribuer l'un de ses prix à *À toi de jouer* de Claire Dé, aux éditions des Grandes Personnes. Parallèlement, un regard neuf est porté sur des albums photographiques oubliés ou ignorés. Ainsi la jeune maison La Partie propose-t-elle de faire découvrir aux lecteurs francophones un titre allemand, *Paulina et moi*, qui lors de sa parution en 1970 avait connu Outre-Rhin un beau succès. L'auteur allemand Hans Limmer a composé un récit poétique pour accompagner les photos de David Crossley.

On suit les aventures d'Angelica, une adorable fillette qui a rencontré par hasard un sac qui trottait. Le petit cochon qui y était enfermé et Angelica se prennent d'affection et deviennent inséparables. Un bonheur parfait jusqu'au moment où le proprio réclame son bien en vue de la boucherie. La réaction de la fillette ne se fait pas attendre ! L'album se termine par l'éloge de la fuite ! Gros plans et plans-paysage alternent. Impossible d'oublier le sourire d'Angelica et l'étonnant acteur qu'est le cochon.

ILS L'ONT TOUS VU

Attendrissement, rire, émerveillement à la vue des animaux photographiés par Ylla rassemblés dans l'album *Ils l'ont tous vu*. *They All Saw It* paru aux États-Unis en 1944 n'avait jamais été publié en français. Les éditions Memo viennent de l'ajouter à leur catalogue : impression en tons directs, utilisation judicieuse de la couleur rouge pour le texte, contextualisation par Laurence



Le Guen et Pamela Ellayah. Les titres d'Ylla sont fameux, *Le petit lion*, *Deux petits ours*, *Le petit éléphant...* Sa maîtrise de l'ombre et de la lumière, l'efficacité de ses cadrages, ses variations de plans fascinent. Signe de l'accomplissement photographique, Ylla saisit « l'instant décisif »... pour reprendre l'expression d'Henri-Cartier Bresson. Cette fois, l'artiste s'est placée sous le signe de l'interrogation et du regard. Qu'ont donc vu ces animaux pour paraître à ce point ébahis, stupéfaits, éberlués, songeurs, déconcertés ? Le mystère est élucidé en une finale folle qui ravira les amateurs d'incroyables surprises. Margaret Wise Brown, connue pour sa prose rythmée, son amour des répétitions focalisantes, a trouvé les mots justes et poétiques qui commentent le comportement de nos frères et sœurs les bêtes. ●

- › **Jean-Pierre SIMÉON, Olivier TALLEC**, *Ceci est un poème qui guérit les poissons*, Rue du Monde, 2023, 56 pages, 17,50 €.
- › **Shel SILVERSTEIN**, *L'Arbre généreux*, L'école des loisirs, 2023, 64 pages, 13 €.
- › **Hans LIMMER, David CROSSLEY, Paulina et moi**, traduit de l'allemand par Clément BENECH, La Partie, 2023, 56 pages, 18 €.
- › **YLLA, Margaret WISE BROWN, Ils l'ont tous vu**, postfaces Laurence LE GUEN, Pamela ELLAYAH, MeMo, 2022, 44 pages, 18 €.

LA FILLE DU PHARE D'ANNET SCHAAP : UN ROMAN ET SON TRADUCTEUR

PAR MAGGY RAYET

Voici comment *Lampje* d'Annet Schaap, fêté et primé aux Pays-Bas, devint *La fille du phare* pour la jeunesse francophone.

Responsable pour la Belgique de l'école des loisirs, Maurice Lomré est aussi traducteur. Dans ce second métier, il s'est tourné vers la culture flamande, pour laquelle il éprouve une réelle curiosité. Grâce à lui, les jeunes francophones ont pu accéder à des romans d'Els Beerten, Guus Kuijer, Aline Sax, Toon Tellegen, Sylvia Vanden Heede, Simon van der Geest, Edward van de Velde... Sans oublier Joke van Leeuwen dont le délicieux *Iep ! – Tchip-Tchip !* en français – fut le premier roman qu'il traduisit. Depuis peu, le nom d'Annet Schaap s'est ajouté dans la liste. Maurice Lomré partage ici quelques-uns des souvenirs liés à la traduction de son *Lampje*.

« *Lampje* d'Annet Schaap, je l'ai découvert assez tôt parce qu'il a été très remarqué dès sa parution en 2017, chez Querido, une célèbre maison d'édition néerlandaise. J'ai lu l'une ou l'autre chose sur l'autrice et cela m'a attiré. Dans son parcours, elle a suivi des études d'illustration, mais elle a aussi fréquenté une école d'écriture (ce qui existe aux Pays-Bas). Elle a écrit du théâtre. Et puis elle a arrêté d'écrire. Elle a vraiment arrêté. Pendant vingt ou vingt-cinq ans, elle n'a plus fait que de l'illustration. Ce n'est donc pas une illustratrice autrice comme Kitty Crowther, comme Anne Brouillard ou comme Anne Herbauts. Quand elle s'est remise à l'écriture, à plus de 50 ans, elle a offert ce livre. Car c'est vraiment un cadeau. Ce qui m'a paru étonnant, c'est que ce *Lampje* est très abouti, alors que c'est son premier ro-

man. Je l'ai beaucoup lu et avec beaucoup d'intensité. Comme un enfant qui reprend cinq fois le même livre. »

LA TRADUCTION EST LANCÉE

Maurice Lomré se lance alors dans la traduction de *Lampje*, qui prendra place dans la collection « Médium » de l'école des loisirs. Dès les premières lignes, on devine que le livre va capter l'attention : « Sur la presque île de cette histoire se dresse un phare haut et gris, dont la lumière tournante éclaire pendant la nuit une petite ville située en bordure de mer. » Même s'il se fait de plus en plus rare dans la vie réelle, le phare reste très présent en littérature Jeunesse. Il suffit à l'auteur ou à l'illustrateur de rester en dehors du temps ou d'installer son propos dans un passé – même indéfini – pour que tout naturellement cette construction protectrice des marins trouve sa place, offrant au récit son potentiel de drames, de dangers, d'éléments déchainés, voire de solitude. Ici, à peine a-t-on lu quelques pages que l'on comprend que le texte vient d'une autre culture.

« Il y a une ambiance anglo-saxonne. Je pense que, même en néerlandais, il y a une couleur qui vient d'ailleurs. J'y ai pensé quand le texte décrit les rochers disposés au milieu de la baie : il n'y a pas de falaises aux Pays-Bas. C'est vrai que l'eau est omniprésente. Elle est presque un personnage. Mais on a plutôt l'impression d'être de l'autre côté de la Manche. J'ai eu l'explication très

tardivement en écoutant une interview de l'autrice. Son mari est canadien. Et c'est lors d'un voyage au Canada qu'elle a eu l'idée du livre : précisément à la vue d'un phare. En fait, ce roman avait déjà voyagé avant d'être écrit en néerlandais !

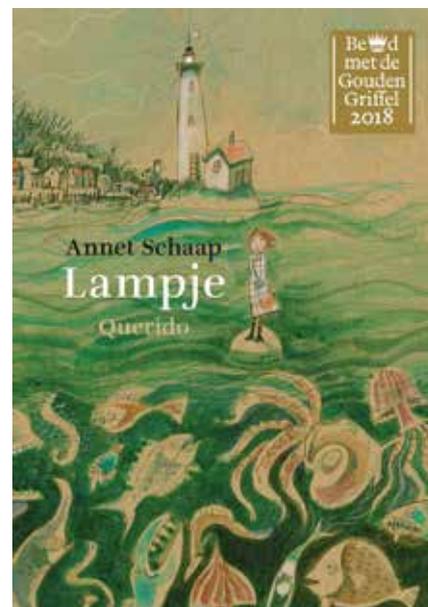
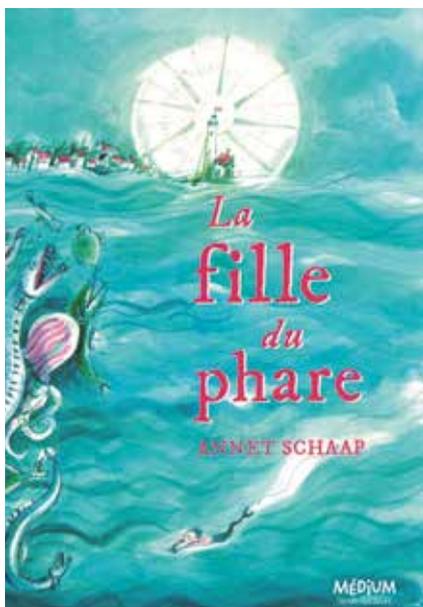
Dans les critiques, on évoquait *Le jardin secret* de Frances Hodgson Burnett, un livre qui traverse le temps. À la lecture, en filigrane, j'ai en effet senti ce classique anglais que j'aime énormément. Mais aussi l'atmosphère des contes d'Andersen, notamment celle de *La petite sirène*. *Lampje* est très proche du conte. En même temps, notamment par son ampleur, il a les caractéristiques du roman. C'est un peu un "mix" des deux. Il y a une belle phrase de l'auteur anglais Graham Swift. Un de ses premiers livres traduits en français, *Le Pays des eaux*, se passe dans une région du nord-est de l'Angleterre. Et à un moment le narrateur dit : "Le décor d'un conte doit être à la fois palpable et irréel". C'est exactement le cas ici. »

LE CHAPITRE QUI RACONTE LE DRAME

Ici la jeune héroïne – la fille du phare – vit avec un père handicapé, aigri et même violent depuis la mort de sa femme. Comme cette dernière, sa fille se prénomme Emilia. Mais, pour tout le monde, c'est Loupiote. Car c'est elle qui chaque soir se rend tout en haut pour allumer la mèche et remonter le mécanisme actionnant la rotation des lentilles. Et qui chaque matin refait le même chemin pour éteindre la mèche. Or, un soir, c'est le drame : la boîte d'allumettes est vide. Loupiote manque de se noyer en se rendant au village pour en acheter. Elle est sau-

vée *in extremis* par d'étranges créatures aux cheveux verts, « qui ondulent dans les vagues » semblables à des algues marines. D'emblée et sans effort, on entre dans un univers magique où non seulement les humains absents ou disparus prennent la parole, mais aussi, les objets, le vent, les vagues, la mer et les rochers. Est-il besoin de préciser que, cette nuit-là, la mer restera sombre et qu'un bateau fera naufrage ? La punition sera terrible pour le père, prisonnier de son phare pour une durée de sept années. Quant à Loupiote, elle devra travailler dans la Maison Noire, une grande bâtisse située un peu en dehors de la ville dont, selon la rumeur, la tourelle abrite un Monstre.

« J'ai beaucoup travaillé sur ce premier chapitre. Je voulais qu'il garde l'âpreté de ce qu'il raconte, tout ce que les mots portent en termes de couleurs et d'ambiances. Je sentais que c'était un enjeu, que le début était capital. Je sentais qu'il fallait que je donne tout ce que je pouvais donner, pour que ce soit à la fois évocateur, mystérieux... et précis malgré tout. C'est à la fois lié au vocabulaire et au rythme de la phrase. Mais ça on ne peut pas l'expliquer. J'ai lu des milliers de livres pour adultes et pour la jeunesse. J'espère que tout ça s'est inscrit quelque part en moi. Même si j'ai oublié toutes les histoires – ou presque toutes –, j'espère que ces lectures m'ont "traversé" et que quand je traduis il y a des tiroirs qui s'ouvrent et que je vais chercher l'outil qu'il me faut à ce moment-là. C'est quand même ça la traduction. L'histoire doit être la même, ça c'est évident. Mais il faut que l'effet produit sur le lecteur dans la langue de départ soit plus ou moins le même dans la langue d'arrivée. Plus ou moins, parce que la langue n'étant pas la même, l'effet ne peut pas être le même. La structure de la phrase et le rythme ne peuvent pas être les mêmes. Mais il faut s'en rapprocher, essayer que l'effet soit le plus proche possible de ce qu'on imagine. Traduire *Lampje* demandait une certaine mise en condition. Après une interruption, il m'arrivait de m'asseoir à ma table et d'avoir peur de ne pas retrouver le rythme, d'avoir perdu le fil, que les images se soient estompées... »



LAMPJE, UN ROMAN EN SIX MOUVEMENTS

Lampje est un roman qui se déploie en six mouvements, chacun d'eux ayant sa tonalité, son rythme et aussi son lot de suspense et de découvertes. Oui la tourelle de la Maison Noire est habitée. Mais par qui ? Quand, au fil des pages, la réponse nous sera offerte, elle suscitera de nouvelles questions. La majorité des personnages que Loupiote est amenée à rencontrer ne sont ni bons ni mauvais, ils font ce qu'ils peuvent. Mais, à côté d'eux, évoluent quelques belles personnes. Comme Nick, sorte d'homme à tout faire, providentiel locataire d'une cabane dans le jardin de la Maison Noire, qui n'a pas son pareil pour faire entrer des bateaux dans une bouteille. Comme l'épicier Monsieur Rozenhout, qui tente à chaque rencontre de donner un coup de main à la petite fille ou de la sortir d'un mauvais pas. Par contre entrent en scène aussi des personnages vraiment méchants. En premier lieu l'institutrice, Mademoiselle Amalia. C'est elle qui a imaginé la punition de la Maison Noire. C'est elle qui se trouve toujours au « bon » moment sur le chemin de Loupiote pour la dénoncer. Et aussi Monsieur Henri, qui exhibe des

personnages de foire, profitant du malheur des gens. Et aussi l'Amiral, redoutable propriétaire de la Maison Noire, prêt à tout, même à sacrifier son propre fils, pour faire respecter la norme et la bienséance.

« Et avant tout, il y a Loupiote. Du début à la fin, cette gamine est à la fois anticonformiste et extrêmement gentille. Elle rend meilleures toutes les personnes qu'elle rencontre. Elle transforme la Maison Noire. Elle éclaire tout le livre. "Lampje" en néerlandais a quelque chose d'affectueux. En français, j'aime bien "Loupiote", son côté un peu espiègle. Mais pour l'école des loisirs, Loupiote, comme titre, faisait "trop petit" alors que le livre, par sa longueur, s'adresse à des "plus grands". Je leur ai donc proposé *La fille du phare*. Il y a des livres que je traduis "en courant". Alors que celui-ci, phrase après phrase, je l'ai accompagné pendant deux années. Je ne l'ai pas encore quitté, de ça je suis certain. » ●

› **Annet Schaap, *La fille du phare*, illustrations de l'autrice, traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Maurice Lomré, L'école des loisirs, coll. « Médium », 2022, 368 pages, 17 €.**

CHARLOTTE BELLIÈRE, AUTRICE ET SCÉNARISTE

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

De *J'ai perdu ma pantoufle* paru en 2011 jusqu'à *Le guichet de la lune* sorti en 2022, cela fait plus d'une dizaine d'années que Charlotte Bellière prend la plume pour raconter des histoires. Sa passion l'a même entraînée vers l'écriture d'un scénario de série.



Charlotte Bellière ©

PETITE BIO

Mon premier rapport à l'écriture s'inscrit dans la tenue d'un journal intime vers 12 ans. J'avais envie d'écrire dans ce carnet journalier. J'y laissais libre cours à mon imagination. Après, j'ai découvert la lecture grâce à Stephen King. Il est, selon moi, un des plus grands auteurs de l'entre-deux-siècles, j'ai dévoré tous ses romans. Je l'apprécie particulièrement pour ses descriptions de personnages ordinaires à qui il arrive des aventures extraordinaires. Cela a donné le ton de mes productions à venir.

Adolescente, j'ai décliné mon journal intime en fonction de ce que je découvrais au cours de français : la poésie, la Commedia dell'arte... Devenue professeure (régendat français - français langues étrangères), j'ai découvert que j'adorais préparer les cours sur le roman policier, la nouvelle fantastique. J'aime la théorie et l'apprendre aux autres.

J'ai découvert les albums grâce à une rencontre amoureuse : Ian De Haes. Il m'a fait découvrir son univers de

peintre, d'illustrateur et son travail de libraire en littérature de jeunesse. Son travail et sa passion pour les images, couplés à mon envie d'écrire, nous ont conduits à la création d'un premier album en duo. Nous avons confectionné un petit livre en papier et l'avons envoyé à plusieurs éditeurs. Michel de Grand Ry, alors éditeur chez Alice jeunesse, a répondu et accepté le projet qui a débouché sur la sortie d'un premier album en 2011 : *J'ai perdu ma pantoufle*.

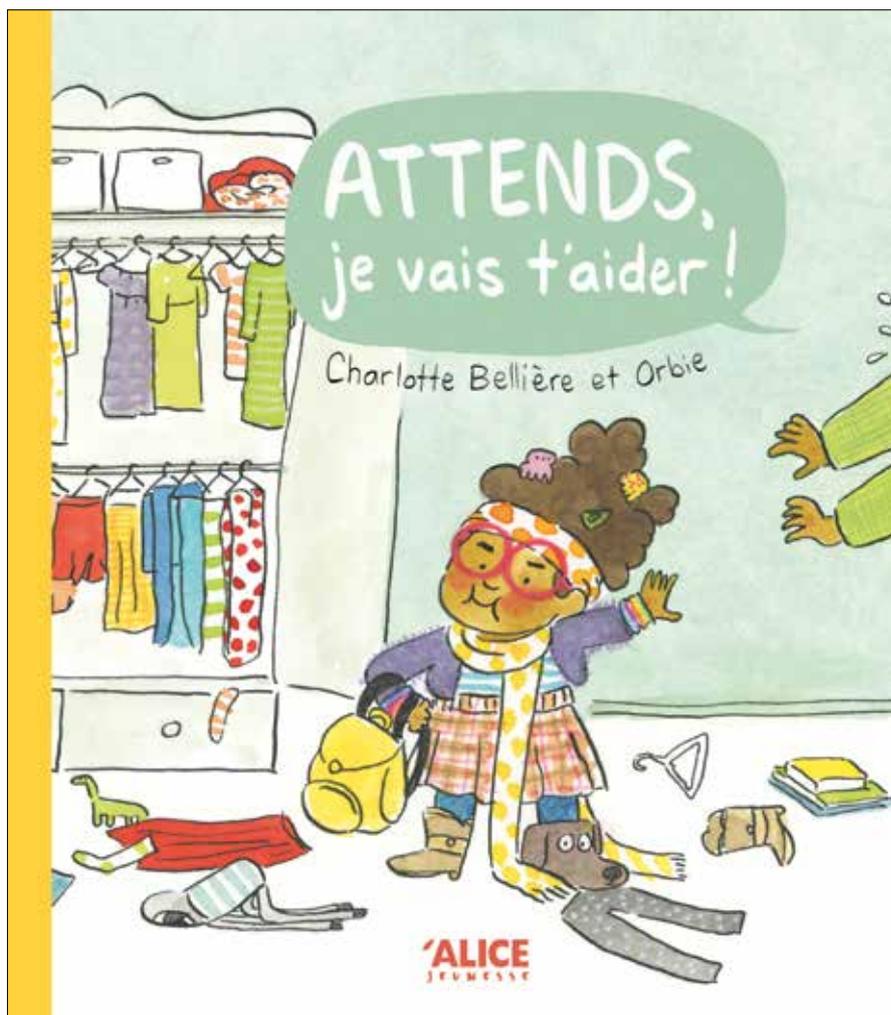
GENÈSE DES HISTOIRES ?

Tous les livres partent d'une idée. J'imagine un arbre à idées au-dessus de ma tête duquel tombent de temps en temps une image, un souvenir, une envie. Pour mon premier ouvrage, il s'agissait du souvenir d'une pantoufle trop grande pour mon pied de petite fille et mon imagination a brodé l'histoire.

Pour le dernier en date, *Le guichet de la lune*, nos deux filles disaient : « Je suis dans MA lune. » Je les ai donc visualisées sur leur lune, laissant libre cours à leurs pensées et je me suis demandé : « Où vont nos pensées de distraits quand on est interrompu ? » Et le livre est né comme ça.

Parfois, les livres naissent de demandes. Collaborant depuis plus de dix ans avec l'éditrice d'Alice Jeunesse, Mélanie Roland, elle nous a demandé si on était intéressés de faire un album sur les émotions, en nous laissant libres d'imaginer ce que nous souhaitions. *Le géant ou l'incroyable aventure des émotions* a reçu le prix de la Scam – texte et image en 2019. J'ai trouvé cette mention rigolote pour un album tout en images et donc... sans texte. Ceci dit, je n'ai jamais autant écrit pour un album qui comporte une vingtaine de scénarios puisqu'on suit plusieurs personnages page après page, réagissant et exprimant des émotions. Je n'ai pas écrit de texte classique, je devais travailler avec un tableau à double entrée. C'était une nouvelle expérience d'écriture.

Et toi, ta famille ? m'a fait adopter une démarche journalistique afin de recueillir les témoignages de familles diverses. J'ai parlé avec une maman célibataire, des amis qui ont adopté, des familles homoparentales... en demandant surtout des phrases authentiques. Les enfants ne tournent pas autour du pot. C'est sous l'angle d'une cour de récréation avec le jeu « tu fais la maman et moi le papa » que nous avons réalisé l'histoire de l'album, où chacun présente sa famille. Un ouvrage qui permet d'ouvrir la discussion autour du vivre ensemble et du respect d'autrui. Cette envie d'expérimenter diverses techniques d'écriture se poursuit. Pour



le moment, j'ai interrompu ma carrière de prof car je suis en train d'écrire une série en collaboration avec la RTBF (Fonds des séries : *Ennemi public*, *La Trêve*...). Nous écrivons à trois (Myriam Leroy et Chloé Devicq), le processus est en cours, on a encore quelques étapes, pourvu que ça aboutisse !

AUTRICE ?

Je ne me suis pas toujours sentie légitime. J'étais autrice d'albums jeunesse, pas illustratrice. Les illustrateurs étant très prisés et la différence de travail fourni étant grande entre les deux rôles, j'ai parfois eu du mal à trouver ma place. Mais après une dizaine d'années, plusieurs collaborations (Philippe de Kemmeter, Orbie...) et surtout, de plus en plus de projets variés, je me sens plus à l'aise à me définir comme telle.

UNE TRILOGIE À SUCCÈS

À l'époque, il existait uniquement des livres « traditionnels » ou cartonnés pour tout-petits sur l'histoire de saint Nicolas. Nous avons mis du temps à convaincre l'éditeur qui trouvait que c'était géographiquement très ciblé et saisonnier, mais le pari fut bon car la Saint-Nicolas revient chaque année et les ventes se portent bien. Nous voulions réaliser un bel album, ne pas dénaturer la tradition mais la rendre plus moderne et par certains aspects, et selon notre point de vue, plus juste. C'est ainsi qu'est né en 2017 : *Saint-Nicolas, c'est qui celui-là ?* (Alice jeunesse, 2017). Certains parents nous en ont voulu au début car le livre démonte et dépoussière la célèbre phrase : « Saint Nicolas ne vient que chez les enfants sages. » C'était important pour moi aussi que notre petit héros, Antoine, ne connaisse



- pas saint Nicolas. Je donne cours de français à des enfants qui viennent des quatre coins du monde, tout le monde ne connaît pas le grand Saint et je savais que cela serait apprécié en classe. Dans le deuxième album, au ton un peu plus transgressif, nous sommes repartis pour une nouvelle aventure : *Père Fouettard, c'est qui celui-là ?* (Alice jeunesse, 2019). Père Fouettard perd la boule, cela nous a permis de resituer son rôle de bon vieux compagnon de saint Nicolas sans que rien ne serait possible. L'ouvrage est dédié à tous les numéros deux, les assistants. J'ai adoré l'écrire pour saluer ces personnes qui jouent un rôle essentiel.

Le dernier titre de la trilogie est né d'une discussion entre nous sur la monture de saint Nicolas. Pour Ian, d'origine flamande, il s'agissait d'un cheval tandis que pour moi, wallonne, c'était plutôt un âne. Je dis « discussion » mais on a frôlé la bagarre !

DIVERSITÉ CULTURELLE

Derrière ces aventures mignonnes et rigolotes, il y a l'intention sérieuse de valoriser tout le monde. Dès le début, nous avons veillé à la représentativité et à la diversité des enfants dans nos albums. Pour nous, imaginer qu'un

enfant ne trouve pas un petit personnage qui lui ressemble dans un livre est impensable. Nous avons donc des personnages de toutes les formes et de toutes les couleurs sans que ce ne soit un sujet. Nous recevons régulièrement des commentaires de parents qui nous remercient.

EN PROJET...

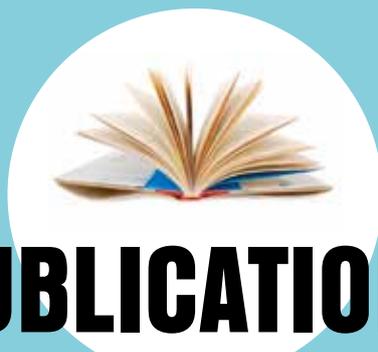
Ayant quitté mon poste de prof un peu tristement lors d'événements moches dans mon école, j'ai eu l'envie d'écrire l'histoire de Suzanne, une petite souris bricoleuse qui a construit un bateau et a lâché la rive. Son voyage invite à diverses rencontres—mais elle peine à se présenter. Si ne je suis pas bricoleuse, se dit-elle, qui suis-je ? Et moi, Charlotte, si je ne suis plus prof, qui suis-je alors que c'était ma passion ? Question existentielle : qui sommes-nous si nous ne faisons pas ?

Avec cette idée philosophique, j'ai imaginé une histoire avec des animaux, campée dans la nature. L'histoire est dramatique à certains endroits, je l'assume. Ma fille de 8 ans m'a dit que c'était triste mais je vous rassure, elle a ri aussi.

Ce sera un album hybride de 80 pages. Il y a des moments de récit avec plus de textes, de la BD, des pages muettes, avec une volonté que la lecture soit accompagnée par un parent et que les images puissent transporter un enfant seul. Je voulais surtout que la nature, la rivière, les arbres, soient éclatants. Et qui mieux que Ian De Haes pouvait remplir cette mission ? J'ai tous les jours le plaisir de voir avancer le projet. Parution prévue à l'automne prochain. ●

INFOS :

charl_belliere@hotmail.com



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES **GRATUIT !**

Dossiers :

Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture,
les deux ensemble ; La langue française et
les autres langues.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions
partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui :
Fils conducteurs et démarches de base,
Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :
GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation,
Développement durable, Handicap,
Seniors, Langue française, Métier
de bibliothécaire, Livre et lecture en
mutation, BD, Architecture, Santé,
Bibliothèque hors les murs, Censure,
Europe, Rencontres littéraires, Numérique,
Management, Evaluer une bibliothèque,
Communiquer, Design, Sciences,
Fonds locaux et régionaux (provinces
+ Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs,
Littérature en action, Bébés et livres,
Signalétique, etc.

**Développement culturel du territoire -
évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques
annuelles) : GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- Favoriser l'intégration dans les
bibliothèques des personnes éloignées de
l'écriture et la lecture et des populations
étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de
développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans
quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- Cahier 27 : Élagage et retraits en
bibliothèque publique (monographies),
année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret
du 30 avril 2009 relatif au développement
des pratiques de lecture organisé par
le Réseau public de la lecture et les
bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture :
l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des
bibliothèques (échanges de pratiques de
métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :
Lecture et société, Publics des biblio-
thèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy,
Alphabétisation, Contrats-Lecture,
Bibliographie d'ouvrages de références,
Politiques d'acquisitions, Formations,
Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents,
Marketing du livre et de la bibliothèque,
Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et
attitudes face à la lecture (sondage d'opinion),
Formation littérature de jeunesse, Cultures
d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-
matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-
matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs
de livres pour l'enfance et la jeunesse en
Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire,
2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021,
5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : **GRATUIT !**

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret
du 21 novembre 2013 par les Centres
culturels. Rapport d'observation (Maison
des Sciences de l'Homme de l'Université
de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 33



11



26



34

03 ÉDITORIAL

03 Un printemps riche en projets
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée professionnelle des centres culturels 2023
par Célia Dehon
08 Pourquoi Google, Meta (Facebook/Instagram), Spotify, Universal et Streamz veulent-ils changer la nouvelle loi belge sur les droits d'auteur ?
par Frédéric Young

11 ICI ET AILLEURS

11 Centre Multimédia Don Bosco : la bibliothèque publique en version augmentée
par Liliane Fanello
17 Madrid : patrimoine, culture et citoyenneté
par Catherine Callico

23 MÉTIER

23 Michèle Dhem, animatrice-formatrice dans le secteur socio-culturel
par Aurélie Puissant

26 PORTRAIT

26 Guillemette Laurent, metteuse en scène : « Le théâtre, c'est le partage »
par Didier Zacharie

30 ACTION

30 Lessines, « The place to be » pour les groupes de musique
par Thomas Casavecchia
34 Région de Bruxelles-Capitale : bibliographie des corps et de l'intime
par Catherine Callico
37 Y-Grec : saisons bilingues et planches à tout prix
par Anne Lebessi

41 AUVIO

CD
41 D'amour et de mort
par Benoit van Langenhove

DOCU
43 *Le balai libéré* : techniciennes de surface, paroles profondes
par Philippe Delvosalle

46 LECTURE

SOCIÉTÉ
46 Le travail en quête de sens
par Thomas Casavecchia
50 Dans quelle société vivons-nous ?
par Bernard Lobet
54 Des arts proches ou lointains
par Catherine Renson

PROFESSION

59 Faire de la veille documentaire
par Jean-Philippe Accart
61 La lecture comme une rencontre : réflexions sur le partenariat entre écoles et bibliothèques
par Annelore Eloy
62 Le « nouveau » métier de documentaliste, dans la société de l'information
par Marie-Angèle Dehaye

BANDE DESSINÉE

63 Environnement toxique
par Marianne Puttemans

66 JEU

66 Du rêve ! Du rêve !
par Pascal Deru

69 JEUNESSE

ACTION
69 Le grand tournant de la Maison de la Culture de Tournai
par Laurence Bertels

ENFANT
72 Sacré, sacré Patrimoine !
par Michel Defourny

ADO
74 *La fille du phare* d'Annet Schaap : un roman et son traducteur
par Maggy Rayet

PORTRAIT
76 Charlotte Bellière, autrice et scénariste
par Isabelle Decuyper